

Roman complet: LE JARDIN DE L'ENCHANTEMENT, par MAGALI

LA REVUE MODERNE

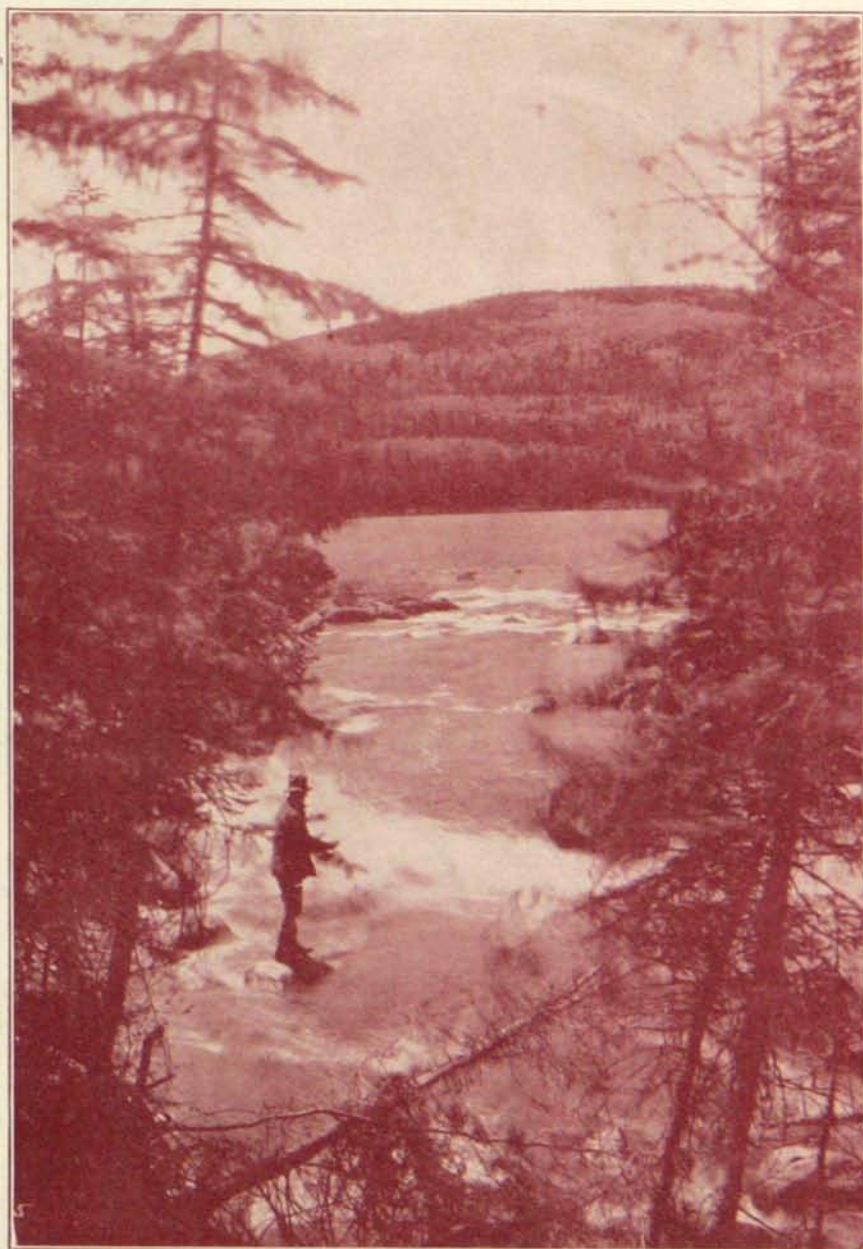
15¢

Etats-Unis : 25c

13^e Année

MONTREAL, CANADA

Oct. 1932 - N° 12



Le paradis des pêcheurs

Photo C. N. R.



"Je vois que tu t'es défait de la vieille auto, Ed."

"Mais certainement, ce gros sedan McLaughlin-Buick coûte seulement \$1405"



Vous n'avez qu'à examiner le gros sedan luxueux, le huit en ligne de McLaughlin-Buick, marqué à \$1405 à l'usine, Oshawa, pour savoir pourquoi des milliers de personnes qui possédaient auparavant de petites voitures achètent maintenant des McLaughlin-Buick. C'est un superbe sedan spacieux, du McLaughlin-Buick d'un bout à l'autre, construit pour donner plus de milles de meilleur service, une

très belle performance, digne de confiance. Il possède une splendide carrosserie par Fisher, le nouveau moteur huit en ligne, à soupapes en tête, l'arbre propulseur dans un tuyau et le Contrôle Wizard de McLaughlin-Buick—l'embrayage automatique, le Roulement Libre Contrôlé et le Syncro-Mesh à Deuxième Vitesse Silencieuse. Il offre une qualité extra qui porte les automobilistes à lui accorder la plus grande faveur dans sa classe

de prix. Et cependant, il est offert à un prix qui met la joie et la fierté de posséder un McLaughlin-Buick bien à votre portée! Vous trouverez qu'il vaut bien la peine de voir les trente et un modèles luxueux de McLaughlin-Buick—dont un bon nombre sont marqués aussi bas que \$1325, jusqu'à \$1625, à l'usine—et tous offerts suivant des conditions faciles.

Les prix ci-dessus sont les prix de liste, Oshawa, Taxes en plus.



LA REVUE MODERNE

Revue mensuelle

Président-Directeur :

Noël-E. LANOIX

Rédacteur en chef.....Jean BRUCHESI

Pages féminines.....MARJOLAINE

Bureaux : 320 est, rue Notre-Dame

Tél. HARbour 6195

Bureaux à :

Toronto, New-York, Chicago, Londres, Ang.

PRIX D'ABONNEMENT :

Canada: 1 an... \$1.50 — Etats-Unis: 1 an... \$2.00

Sommaire

Le Devoir National.....	3
Albert LEVESQUE	
Le Jardin du Poète.....	4
Jeanne GRISE — Mariette DORAN	
Albert GIRAUD	
Au Jardin.....	4
Gabrielle RAISENNE	
Dans la Lumière de Raguse.....	5
Jean BRUCHESI	
Au fond de la mine Eustis-Capelon.....	6-7
Léonidas BACHAND	
Dans le monde des lettres.....	8
Jean BRUCHESI	
Jean-Louis Vaudoyer.....	9
Robert RUMILLY	
La Vie Canadienne.....	10
Laissez voir votre main.....	20
Celia Caroline COLE	
Les armoires sans portes.....	23
Les modes.....	24-29
Nos mots croisés.....	30
Les bonnes vieilles recettes.....	32
Le courrier du mois.....	36
Etudes graphologiques.....	38
Mamans et bébés.....	39
En causant.....	41
La Petite Poste.....	42
MARJOLAINE	

ROMAN

Le Jardin de l'Enchantement

Par MAGALI

...présente une héroïne sympathique que les misères de la vie éloignent de son village natal et placent en face d'un inconnu redouté qui lui ouvre la route de l'Amour et du Bonheur..... 11

Le Devoir National

Par Albert LEVESQUE

Il est un devoir qui incombe à tout jeune citoyen d'un pays, dès l'éclosion de sa personnalité. C'est le *devoir national*. Après le devoir religieux, c'est le plus important, et particulièrement au Canada français. Car si, chez nous, la vie religieuse bénéficie de la situation privilégiée que lui garantissent la doctrine immuable et infaillible de l'Eglise catholique, une législation chrétienne et généralement bienveillante, la forte tradition romaine de notre peuple et les puissantes organisations familiale, paroissiale et scolaire dont notre clergé dispose pour assurer la pérennité et l'expansion du catholicisme au sein de notre peuple, notre vie nationale est loin de s'appuyer sur les mêmes gages. Ici, pas de dogmes immuables, de Pontife infaillible, de doctrines séculaires, de traditions suffisamment établies et encore moins d'organisations ou de systèmes dont la vigueur puisse nous justifier d'interroger l'avenir sans inquiétude. De plus, existe-t-il au Canada français, une conscience nationale? Des notions exactes du devoir national sont-elles formulées, enseignées, répandues, défendues et imposées? Enfin, actuellement, sur quel organisme autorisé la nation canadienne-française peut-elle compter pour l'étude de ses problèmes vitaux, l'orientation de ses énergies, la sauvegarde et la défense de ses intérêts collectifs? Les deux seules hiérarchies organiques et disciplinaires qui exercent une autorité et une direction influentes sur notre peuple sont la hiérarchie ecclésiastique et la hiérarchie politique. Or, ni l'une ni l'autre ne consacre *particulièrement* ses efforts à la poursuite d'une fin nationale, à l'accomplissement des devoirs nationaux. Le clergé canadien-français est, d'abord, par nature, soumis aux directives, aux disciplines et aux intérêts catholiques romains. Son action et son influence doivent, avant tout, poursuivre des fins religieuses, universelles et surnaturelles. Le devoir national incombe sans doute individuellement aux membres du clergé, comme à tous les citoyens d'un pays, mais non pas collectivement.

En fait, notre clergé a souvent servi, mieux que toute autre classe sociale de notre peuple, la cause nationale, parce que longtemps, chez nous, la survivance nationale s'est confondue avec la survivance religieuse. Mais notre clergé, en principe, n'est pas tenu d'accepter les responsabilités de l'orientation, de la sauvegarde ni de

la défense nationales de notre peuple. Telle n'est pas sa mission normale. Et d'ailleurs, les dernières encycliques pontificales sont explicites et péremptoires sur la participation des clergés de toutes nations dans la vie nationale des peuples. L'action catholique s'élève et se déroule au-dessus et en dehors des groupes ou des éléments nationaux. "Elle n'est pas terrestre et politique, mais céleste et religieuse". (1)

Quant à l'action politique, au Canada français, qui oserait soutenir qu'elle poursuit, avant tout, la sauvegarde des droits et des intérêts de notre collectivité nationale? L'autorité politique, dans le Québec, a-t-elle conscience même de ses devoirs envers la nation dont elle participe? Existe-t-il, chez nos gouvernants d'hier et d'aujourd'hui, depuis le régime fédératif, le souci dominant d'une orientation nationale en fonction du peuple canadien-français d'abord? Il suffit de consulter les annales politiques des soixante dernières années pour en constater l'absence lamentable, quand ce n'est pas une indifférence absolue ou des négligences coupables. En fait, nos autorités politiques n'ont guère servi la cause nationale proprement dite, bien qu'en principe elles y soient normalement tenues.

Que faut-il conclure? Que si notre vie nationale est sans chef, sans discipline, sans organisation, il importe de combler la lacune, en créant une action nationale, orientée et organisée, s'il le faut, en marge des autorités ecclésiastiques et politiques. Mais avant de fonder cet organisme, n'est-il pas prudent de bien préciser la mission qui lui sera confiée? Il convient donc de se demander:

1. — Le peuple canadien constitue-t-il une véritable nation? Si oui, quels en sont les caractères distinctifs?
2. — Si la nation canadienne-française existe, a-t-elle des droits? Quels sont-ils?
3. — Si la nation canadienne-française existe et a des droits, comment doit-elle vivre et faire respecter ses droits?

Quiconque saura dûment répondre à ces trois questions nous semblera qualifié pour orienter l'action nationale de notre peuple et fonder l'organisme destiné à secouer les jougs qui paralysent son évolution.

A quand cet ouvrage?

(1) Lettre de Pie XI aux Evêques de Pologne. 13 novembre 1928.

Mon Ciel

*La céleste coupole est prise par le noir
A certaine heure, et c'en est fait de la conquête
Du bleu qui, reculant jusqu'aux confins, s'apprête
A jeter dans l'espace un funèbre au revoir.*

*Avec des yeux nouveaux, j'ai regardé ce soir
L'immense champ d'azur au-dessus de ma tête
Comme un drap satiné tendu pour une fête;
J'ai retrouvé la paix et l'extase et l'espoir.*

*Il faut du rose et de l'amour en l'existence,
Il faut aussi du bleu! Quand le ciel le dispense
C'est alors qu'on oublie un peu le goût du fiel.*

*Mais ce n'est pas assez de voir sur mes épaules
Ce long manteau d'azur qui s'étend jusqu'aux pôles,
Je veux porter en moi tout l'infini du ciel.*

Jeanne GRISE

Septembre

*L'été qui meurt nous fait songer:
Voici bientôt l'hiver morose...
La silhouette d'un berger
Se profile sur le ciel rose.*

*Septembre a des tons de vin vieux
Et des colliers de chrysanthèmes,
Septembre a des langueurs d'adieu;
Les adieux de mon cœur qui t'aime!*

Mariette DORAN

Soir de moisson

*Soir de Septembre. L'air est calme. Le soleil
Met des reflets sanglants sur le blé qui frissonne:
Malgré le crépuscule, une fille moissonne,
Mêlant l'or de sa tresse aux épis de vermeil.*

*Le ciel est clair et bleu comme un regard humain.
C'est l'heure du retour. Au travail, faisant trêve,
L'humble fille s'en va, dans le jour qui s'achève,
En s'essuyant le front du revers de sa main.*

*Le couchant met un nimbe au front de la fontaine.
La glaneuse a, malgré sa robe de futaine,
Le galbe pur d'une déesse, dans le soir...*

*Elle chemine, au fil de la route incertaine.
Au loin monte le chant de la cloche lointaine
Comme un subtil parfum monte d'un encensoir.*

Mariette DORAN

Départ

*Tes regards mouillés et bleus
Où dort un gouffre mystique,
Ont les lointains fabuleux
D'une douce Adriatique.*

*Leur flot languide est si pur,
Leurs extases sont si vagues,
Que je crois voir dans l'azur
Des bleuets fleurir les vagues.*

*Je sens que leur charme amer
Est plein de soleils magiques
Et de climats nostalgiques
Et, sur leur profonde mer,
Mon âme, où l'orgueil expire,
Cingle comme un beau navire...*

Albert GIRAUD

Au Jardin

Par Gabrielle RAISENNE

LA petite Dollie s'impacienta. Son beau regard s'assombrit. La lèvre boudeuse, elle jeta avec toute l'insouciance cruaute de son âge;

— Maman, c'est ennuyeux d'être toujours sage auprès de toi. Tu ne peux pas jouer. Tu n'es pas petite comme moi!

Et après un gros soupir, elle acheva:

— Je voudrais aller là-bas avec les autres!

— Eh! bien va! consentit brusquement la jeune femme.

Dollie courut dans l'allée vers deux petites qui s'amusaient sous les yeux de leur bonne. On entendait leurs rires d'enfants. De temps à autres. Dollie se retournait pour sourire à sa mère, mais la jeune femme ne la regardait pas. Elle paraissait absorbée par une pensée intime. Son livre ouvert était tombé sur le sol. Elle l'oubliait ainsi qu'on oublie un ami qui a cessé de nous plaire ou qui ne saurait ni nous comprendre ni nous consoler.

A certaines heures, on recherche l'isolement. On aime à se noyer dans sa tranquillité.

Dollie ne se doutait pas de la mélancolie que son caprice avait fait naître au cœur de la jeune femme.

C'était un caprice très légitime certes, mais un peu cruel aussi, si l'on considère la tendresse profondément subtile que cette maman portait à sa fille.

Malgré les meilleurs raisonnements qu'elle imposait à sa passion maternelle, elle n'arrivait pas à s'apaiser.

A l'idée que sa petite lui échapperait un jour, pour suivre son propre destin, elle se révoltait ou repoussait cette possibilité, comme une obsession néfaste à la santé morale.

Enfin, elle s'aveuglait d'illusion!

Hélas! le désir de l'enfant brusquait les événements. Dans le jardin que septembre embaumait, l'inévitable, qui mène les gens et les choses, venait de briser encore un trop beau rêve.

Dollie avait dit: "Je veux aller là-bas".

Oui, "là-bas", il y a — du moins on le croit — la liberté, la réalisation de nos désirs, l'objet de nos pensées, l'introuvable, le merveilleux, enfin tout ce que l'on n'a pas "ici"!

Et c'est avec ces espérances humaines que nous parvenons à vivre.

C'est à cela que la maman de Dollie songeait. Elle voyait sa fille grandie, connaissait la vie dans ses beautés, dans ses disgrâces; elle la voyait, obéissant malgré elle peut-être à la loi de la nature, c'est-à-dire accomplissant sa destinée.

Finie la petite vie tout intime, fermée comme un cercle d'or. Finies les prome-

nades à deux seulement, par les beaux après-midis ensoleillés. Fini tout cela. Déqu'un d'autre pour compléter le bonheur de Dollie!

Et cette certitude faisait mal à la jeune femme. Une autre maman plus positive aurait ri de ce chagrin, mais elle ne l'aurait pas effacé!

La jeune femme était une des rares personnes qui aiment avec une extraordinaire délicatesse, qui aiment non pas tout à fait parce que c'est naturel, mais pour la joie d'aimer!

Prise par ses réflexions, la maman de Dollie oubliait l'heure.

Le soleil n'était plus qu'une flamme mourante. La fillette revenue s'écria avec gaieté:

— Maman, maman, il va faire noir, tu ne t'en viens pas?

La jeune femme sursauta. Elle prit son livre et se dirigea avec Dollie, vers la maison.

Etonnée par le silence de sa mère, la petite questionna:

— Maman, tu es fâchée?

Et par une intuition charmante, comme si elle eut deviné le chagrin de la jeune femme, elle reprit aussitôt:

— Je me suis bien amusée avec Mirielle et Janette, mais... je suis mieux avec toi, tu sais!

Oh! Cet aveu fut magique.

Il caressa magnifiquement ce cœur maternel, un peu fou, effrayé par les exigences de la vraie vie comme l'oiseau par l'approche du soir...

Vieux usages

Saint-Jean Chrysostome raconte que, lorsqu'il s'agissait, chez les anciens chrétiens, de choisir le nom que porterait un enfant nouveau-né, le parrain, après avoir convoqué toute la famille, faisait allumer un certain nombre de lampes, à chacune desquelles on attribuait un nom. L'enfant recevait le nom de celle qui s'éteignait la dernière. En agissant de cette façon, les fidèles croyaient s'en rapporter au jugement de Dieu qui devait, pensaient-ils, manifester sa volonté par l'intermédiaire de ces flammes, considérées comme emblèmes de la durée de la vie humaine.

Situations dans les affaires

Nous croyons être utiles à nos lecteurs en leur signalant que "l'Union Nationale du Commerce Extérieur," Association d'Industriels patronnée par le Gouvernement français, dispose parmi ses membres de nombreuses situations diverses en France et à l'étranger pour les personnes des deux sexes et de tous âges. Les candidats capables peuvent avoir tout de suite des situations lucratives; les débutants peuvent faire un stage, ou recevoir des leçons par correspondance, à l'Ecole Professionnelle de l'Association, tout en travaillant pour augmenter leur valeur et leur gain.

Pour tous renseignements, il suffit de s'adresser à la Direction, 3 bis, rue d'Athènes, à Paris.

Bonne feuilles

Dans la Lumière de Raguse⁽¹⁾

Par Jean BRUCHESI

RAGUSE! Des hôtels et des villas comme on en voit sur la côte d'azur et la Riviera italienne. Des terrasses fleuries. De hauts palmiers dont une faible brise agite le panache. Des cactus et des aloès rampants. Des figuiers et des oliviers le long d'escaliers de pierre qui escaladent la montagne. Des allées de cyprès qui évoquent Cortone sur le lac de Lugano ou San-Vigilio sur le lac de Garde. En plus petit, Cannes ou San-Remo, où règne, dit-on, un printemps perpétuel, où affluent, en hiver, Allemands, Tchèques, Américains et Anglais. Mais aussi, interrompant la suite des jardins et des villas, adossée au roc, dominée par une forteresse que fit construire Napoléon, ce qui fut, pendant des siècles, l'orgueilleuse république de Raguse offrant toujours, dans son enceinte fortifiée percée de deux portes, les monuments de sa splendeur passée...

Les rochers et les forts, qui défendaient jadis l'entrée de Raguse, ajoutent au pittoresque du paysage, et les remparts, qui l'enferment de trois côtés, en font une cité moyenâgeuse avec laquelle peuvent seules rivaliser Carcassonne et Aigues-Mortes. A chaque extrémité de ces remparts, une porte. D'une porte à l'autre, une grande rue, la "Placa", qui divise la vieille ville en deux parties. Des deux côtés de cette "Placa", des maisons de pierre, des églises de style baroque, aux larges perrons de pierre, des fontaines, des monuments aux inscriptions latines, des couvents, franciscain à un bout, dominicain à l'autre. Comme à Venise, des pigeons viennent manger sur la piazzetta, non loin de l'ancien palais du Recteur, d'inspiration à la fois romane et gothique, rappelant le palais des Doges. La maison des douanes, la Divona, a des arcades et, tout près, des barques dorment dans le vieux port que domine la forteresse Saint-Jean. Entre deux maisons, parfois, un escalier qui conduit à des jardins d'où le regard embrasse la ville, le port et les îles qui



Les fortifications de Raguse

appartinrent jadis à la république: Lokrum, propriété des empereurs d'Autriche qui la donnèrent aux dominicains et où venait le malheureux archiduc Rodolphe, Lapud, Lastovo. Derrière les murs des couvents, sont des cloîtres embaumés. Une maison de pierre abrite les plus précieuses collections de livres rares et de manuscrits: c'est la bibliothèque des franciscains. Dans une autre sont conservées les archives de l'ancienne république, depuis l'année de sa fondation, au XII^e siècle, jusqu'à l'occupation française (1808-11). Partout présente, l'image de l'Occident rappelle que notre civilisation chrétienne, dans ce qu'elle a de plus pur, s'est implantée ici. Comme on est loin de Belgrade et des sauvages vallées de l'Herzégovine! Il semble que quelques heures seulement nous séparent de Rome, de la côte italienne. Et pourtant, il y a toute l'Adriatique à traverser. "Notre mer", disent les Serbes qui se heurtent ici aux prétentions de l'Italie fasciste. Car il faut prendre bien garde de se tromper. Ces noms de villes et de rues, ces palais inspirés de ceux de Venise ou de Florence, ce christianisme même auquel les Dalmates sont demeurés obstinément fidèles: tout cela est latin. Ce n'est pas italien. Les Italiens n'y sont qu'en infime minorité. Leur langue n'y est à peu près pas parlée. Mais le souvenir de l'ancien impérialisme de Venise et le désir d'être les maîtres de l'Adriatique ont poussé les Italiens à réclamer, au lendemain de la guerre, non seulement la majeure partie des îles de la côte dalmate, mais toute l'Istrie, où sont restés un demi-million de Yougoslaves, Slovènes pour la

plupart, et la Dalmatie. Le traité de Rapallo (1922) a cédé l'Istrie et la presque totalité des îles qui leur assurent la prépondérance en Adriatique. Ils se sont emparés de Fiume et la jeune marine marchande yougoslave se heurte toujours à la concurrence des navires caboteurs italiens qui détiennent, avant la guerre, la majorité du commerce des ports de la côte.

La montagne rocheuse, qui fait de la côte dalmate un rempart naturel coupé ici et là de creux où s'abritent de petits ports, ne s'arrête pas à Raguse. Bien au contraire, poursuivant sa course jusqu'en Grèce, elle atteint ses plus hauts sommets au pied même de Cattaro d'où, par une extraordinaire route en lacets que les Autrichiens ont construite dans le roc, on gagne les plateaux monténégrins.

De Raguse à Cattaro, sur une distance d'une trentaine de milles, c'est encore la route aux origines françaises qui, au delà de la porte sud, domine l'Adriatique jusqu'à l'entrée de la célèbre Bouche de Cattaro. On laisse derrière soi la ville fortifiée dont on n'aperçoit plus bientôt que les clochers et les tours. Plus de terrasses fleuries, mais toujours des oliviers et des figuiers qui montent à l'assaut de la montagne jusqu'à une certaine hauteur au delà de laquelle le rocher offre sa nudité lisse ou bosselée. La petite Peugeot, que conduit un aimable Monténégrin, ami du préfet de police de Raguse, gravit les pentes descend vers la mer, traverse des villes mortes qui appartenaient jadis à la république et dont les noms rappellent les influences latines: Epidaurus, Castelnovo. Des palais abandonnés mirent leur façade sculptée dans les eaux bleues. Des paysannes dalmates, tout en blanc, chevauchent par les sentiers qui gagnent la montagne où s'accrochent de rares maisons de pierre aux toits de paille. De l'autre côté de la Bouche, de petits villages, dont l'église est le centre, s'étalent en longueur sur les morceaux de terrains plats où s'arrête la montagne. Puis la route atteint Cattaro, gros bourg de 6,000 habitants dont les maisons de pierre, que domine le dôme blanc de l'ancienne cathédrale, s'entassent au pied de la "Montagne Noire".

Au flanc même de la masse rocheuse, à quelque 3,000 pieds, courait jadis la ligne de frontière entre l'Autriche et la minuscule principauté de Monténégro. De leurs plateaux déchiquetés à l'aspect désertique qui s'étendent jusqu'à l'Albanie, les Monténégrins, groupe de Slaves réfugiés sur les hauteurs pour échapper à la domination ottomane, dominaient tout le pays turc avant 1873. De temps à autre, ces montagnards indomptables organisaient des razzias. Sur un signal de leurs chefs ils descendaient dans la plaine par les sentiers connus d'eux seuls, et cette descente prenait le nom de *tchéta* qui signifie avalanche. Puis, en toute hâte, ils regagnaient leurs aîs, cultivant avec peine le peu de terre arable qui leur donnait pommes de terre et maïs. Jamais les Turcs ne purent en venir à bout, et, dès le début du XVI^e siècle, le Monténégro jouissait d'une complète indépendance sous l'autorité de ses évêques. A cette époque, la lutte reprit, plus vive que jamais, contre le Turc et, de Cattigné, partirent d'incessants appels à l'union des Slaves. Chaque fois qu'un soulèvement éclatait dans la plaine, les Monténégrins étaient les premiers à prendre les armes pour voler au secours de leurs frères opprimés et tâcher d'obtenir des grandes puissances un accès à la mer qui eût assuré leur indépendance économique. En 1905, leur prince, Nicolas, qui chantait en vers les aspirations de son peuple, se sentant appuyé par l'Italie dont le souverain, Victor-Emmanuel, était devenu son gendre, transformait la principauté en monarchie constitutionnelle. C'est du Monténégro que partit, en 1912, tiré par le fils aîné du roi, le premier coup de canon des guerres balkaniques. Mais, six ans plus tard,

le vieux roi, obstacle à l'union des Yougoslaves, était chassé de sa capitale. Le Monténégro disparaissait comme unité politique.

Les montagnards n'ont pas changé grand'chose à leur vie d'autrefois. Nombreux encore ceux qui portent la robe rouge, le large pantalon bleu plissé aux genoux, les guêtres blanches et la toque à fond rouge. L'ancienne capitale, Cattigné, ne peut encore être atteinte, comme



Une vue de Cattigné

au temps où les frères Tharaud la visitaient, qu'à dos de mulet ou en voiture. Dès la sortie de Cattaro, la route s'accroche à la montagne dont elle raye le flanc de son long ruban de poussière blanche aux quarante-sept tournants. A chaque détour, on voudrait s'arrêter pour admirer le paysage: les maisons de Cattaro, des clochers parmi les cyprès, la nappe bleue de la Bouche que recouvre en partie l'ombre des rocs géants et qu'enlace la route serpentante, et, par delà le rempart de calcaire, l'Adriatique tant convoitée. En haut, du roc, toujours du roc, tacheté ici et là de noisetiers et de frênes. Finalement, c'est le sommet, l'un de ces plateaux désertiques où les lopins de terre arable sont rares, où pousse le pin, où vit le montagnard dans sa maison de pierre au toit bas. Et ainsi, jusqu'en Albanie, dont, à certain moment, par temps clair, on aperçoit le lac de Scutari, se succèdent les alvéoles de cette immense ruche qu'est le Monténégro. Pas de villages; mais de simples hameaux dont les quelques maisons bordent la route... Un peu plus loin, le paysage cesse d'être aussi triste. La route descend un peu et court à travers une petite plaine. Des maisons aux toits de tuiles, des rues droites qui servent aux piétons comme aux animaux et aux automobiles, quelques arbres: c'est Cattigné, tombée du rang de capitale à celui de très modeste et très triste sous-préfecture. 5,000 habitants à peine vivent ici: "un de ces lieux, écrivaient les frères Tharaud, où il faut naître, vivre et mourir, ou ne pas rester une heure".

J'y suis resté plus d'une heure. Le temps de prendre un mauvais déjeuner à l'hôtel de Paris (!), de visiter l'ancien "palais" transformé en musée où aucune sentinelle ne monte plus la garde, et d'arpenter les rues sans ombre et sans vie. De temps à autre une maison, plus imposante que les autres, entourée d'un jardin, s'offre à la vue. Ces maisons mortes abritaient, avant 1918, les ambassades et légations que toutes les puissances d'Europe entretenaient ici auprès de Sa Majesté Nicolas I^{er}.

Avant que la nuit vienne, la vaillante petite Peugeot, que rien n'arrête, même pas la chaleur torride faisant éclater les pneus, a repris sa course vers Cattaro et Raguse, vers les fleurs et la lumière, vers la vie. De nouveau, le désert de pierre, la route en lacets, mais, cette fois, pour la descente au soleil couchant. Le regard ébloui erre de la cime des monts rugueux à la mer qui, tout en bas, se couvre peu à peu de grandes ombres. Les premières lumières de Cattaro s'allument. La nuit est complètement venue, incomparable nuit de pleine lune. Dîner à Castelnovo sur une terrasse brillamment éclairée. Comme musique, le clapotis des vagues sur les rochers voisins. Des barques qui glissent, invisibles. Puis, les maisons et les vieux palais abandonnés. Des milles et des milles, pendant lesquels on ne rencontre âme qui vive. Mais aux approches de Raguse, vers les deux heures du matin, des femmes, tout de blanc vêtues, qui conduisent à la ville leurs mulets chargés de pastèques, de grosses figues juteuses et saignantes. Elles chantent. Voix pures comme en ont les Italiennes, de l'autre côté de l'Adriatique, et qui brisent seules la bienfaisante paix de la nuit. Au passage, elles nous jettent un sonore "addio".



Cattaro et sa célèbre "Bouche".

(1) Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs ces quelques extraits du livre intitulé: *Aux Marches de l'Europe*, qui paraîtra, à la fin d'octobre, aux éditions Albert Lédésque.

AU FOND DE LA MINE

A 15 MINUTES DE SHERBROOKE

L'INVITATION ne pouvait me laisser insensible. C'était du reste une tentation de plusieurs années à laquelle j'allais me prêter.

A mi-hauteur de la montagne, nous arrivons, mon hôte et moi, aux bâtiments où sont les moteurs, compresseurs, forges et le reste. Sans plus de façon, j'enfile une salopette, je mets mes caoutchoucs et l'on me munit d'une lanterne de mineur. Par précaution je me nantis de la lanterne électrique que je traîne toujours dans ma voiture.

Et nous voilà à l'orifice de la mine. Tunnel horizontal long de 1,000 pieds, haut de 7 à 8 pieds, creusé à vif dans le schiste solide, ondulant et tourmenté sans doute au cours de certaines transformations du sol. Un courant d'air froid nous fait frissonner. Ce contraste avec la chaleur accablante du dehors nous saisit. On m'explique que c'est le retour de l'air fourni par les compresseurs qui nous donne l'impression qu'on veut nous souffler à l'extérieur. Nous marchons sur les traverses d'une voie ferrée à petit écartement et sans transition nous sommes dans l'obscurité que des ampoules à pauvre lumière jaune trouvent de distance en distance. Je regarde la voûte: du roc, au-dessous et à côté. Pas un étai. La puissance herculéenne de la masse ne requiert aucun appui. Ici, une goutte froide me tombe sur le nez. L'eau suinte, mais de fissure nulle part. Nous avançons toujours et passons à quelques pieds du puits pour nous rendre à la chambre des machines. Encore dans le roc vif, 15 pieds de hauteur, vaste, cette pièce à 400 pieds sous la montagne, à 800 pieds au-dessus du niveau de la mer, renferme les énormes tambours mus par l'électricité et commis aux soins (des plus attentifs) d'un mécanicien qui tire ou pousse les leviers de commande après avoir reçu les signaux du téléphone ou d'une sonnerie: drigne, drigne, drigne, un temps, drigne: un wagonnet va remonter d'une galerie à une autre. Signaux lumineux rouges ou blancs. Le mécanicien doit être familier avec le code de tous les signaux, car ce n'est que par eux qu'il peut communiquer avec ceux qui sont en bas, au fond, tout au fond de la mine... tout au fond où nous irons tantôt. De grandes aiguilles, de grands doigts plutôt, suivent sur des disques le trajet des véhicules; cela rappelle l'indicateur du parcours d'un ascenseur. Personne autre que l'administration, dont le bureau est dans la vallée, et les chefs d'équipes, ne peut parler à l'appareil. De l'administration, on parle au fond, tout au fond de la mine. Personne autre que les préposés au chargement des wagonnets n'en peut demander le mouvement. Et ces préposés sont en dessous, dans une galerie ou repos.

— Ces énormes machines ont été fabriquées à Sherbrooke, à l'*Ingersoll-Rand*. Elles sont probablement les plus souples et les plus perfectionnées au monde.

Je les vois obéissantes au moindre commandement et je crois en la parole que l'on me dit.

— Je note que le cabestan a deux bobines d'enroulement. Les wagonnets montent et descendent en même temps?

— Les cabestans tournent dans le même sens, mais les câbles y sont attachés inversement de manière qu'une montée et une descente soient simultanées. Mais pas par contrepoids. A-t-on besoin d'un seul wagonnet, une manœuvre désaccouple les bobines et l'une d'elles tourne alors isolément. Voyez, l'accouplement va se produire, la... J'aperçois d'énormes ressorts qui se détendent et repoussent un disque qui s'accroche à son voisin à la suite d'une puissante friction... le système de l'ancienne transmission Ford...

Un signe d'amitié au mécanicien et nous refaisons une partie de la route déjà parcourue. J'entends l'eau qui coule.

— Diable, y a-t-il une source?

— L'eau envoyée au fond du puits est refoulée par une pompe et s'écoule au dehors par le "canal" que vous voyez.

Nous voici dans la galerie des arrivées et départs du funiculaire. Je jette un coup d'œil sur l'entrée du puits. Brrr. A quinze pieds, c'est l'obscurité totale et cet air froid qui persiste à souffler. Notre haleine en est gelée... une vapeur sort de nos bouches... Brr, et je descendrai

là?... Je suis venu pour ce motif. D'ailleurs je ne puis plus reculer.

Le wagonnet vient de stopper près de nous et l'on m'y fait prendre place.

— C'est ce câble d'un pouce de diamètre (ou un peu plus) qui va nous... qui retient le wagonnet? Nous arrêtons à chaque galerie?

— C'est ce câble en effet, d'une longueur de 5,700 pieds (plus d'un mille), fait du meilleur acier connu. Il est examiné quotidiennement et maintenu en parfait état. D'ailleurs nous le remplaçons par un neuf, dans quelques jours.

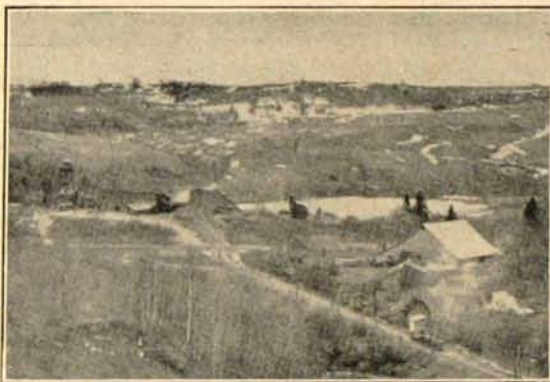
— ...?

— Oui, le puits aura bientôt 6,000 pieds de profondeur. Cette mine est l'une des plus profondes au monde, vous savez.

Je l'ignorais. Je suis heureux qu'on me l'apprenne.

— Alors, nous aurons un nouveau câble qui va coûter \$2,750.00. Car nous descendons sur une voie ferrée jusqu'au fond, tout au fond de la...

— Oui, je sais.



Sortie de la mine

— Vous êtes prêt?

Un signe de tête. Il y a des moments dans la vie où l'on ne parle que par signes. Je suis à un de ces moments. Le signal.

Allons, pourquoi serais-je moins brave que ces cent à cent cinquante hommes qui vont et viennent tous les jours par le même chemin? C'est que... c'est que... explications futiles. Nous partons, et tout de suite je mets ma confiance en ce câble qui me semble un fil et en la parole de l'excellent ingénieur Plumb qui me sourit de contentement. Il est si fier de me faire voir ce qu'il y a dans cette obscurité. Fêré du Jules Verne de mon enfance, je vais moi aussi faire mon voyage au centre de la terre. Je vous ferai observer que je n'en reviendrai pas par le Stromboli.

Nous descendons à raison de 400 pieds à la minute. A vide, les wagonnets font du 750 pieds. Ils remontent à cette même allure. J'ai la sensation d'enfoncer dans le froid; c'est la sensation dominante. Ça et là des ampoules blafardes.

Je darde le rayon de mes lampes et je vois l'autre câble qui se balance en tirant un wagonnet. Nous sommes sur la voie numéro un.

Bruit sourd, enfermé, que fait notre véhicule par son roulement de métal sur métal.

J'ai encore au cœur un petit froid, mais ça ne dure guère. Couché dans le wagonnet, je regarde au-dessus de moi le défilé du chevalement et du bâti de la voie. Il y aura de ces énormes pièces de bois tout le long du chemin. Fils électriques, tuyaux pour l'eau et l'air comprimé, sont appendus à cette charpente et transportent leurs services partout où l'on en a besoin. Des excroissances blanches, que je prends tout d'abord pour du frimas, ne sont que des fongosités (champignons), qui couronnent le haut de certains poteaux. Ça et là, la voûte s'abaisse presque à la hauteur du char, puis fuit à nouveau dans l'ombre de la pierre. Travail gigantesque et patient que le perçement de ce long couloir en profondeur dans le roc de formation pré-cambrienne (la plus ancienne des formations géologiques). C'est en 1863 que George

Capel, le premier propriétaire de la mine, fit des sondages. Il cherchait de l'or, il trouva du pyrite cuprifère (cuivre) en grande et riche quantité et bientôt apparut le minéral que l'on extrait depuis cette époque. Dans le même secteur, on compte plusieurs autres mines: *King, Ascot (McCaw), Clark, Suffield, Capelton*. A l'exception de la *Eustis-Capelton*, toutes sont inexploitées.

Sait-on que l'on vendit du cuivre de Capelton aux Etats-Unis pendant la guerre civile (1861-1865)?

— 1,500 pieds.

— !!!

De distance en distance, sur une petite plateforme, un mineur debout surveille le va et vient du minéral que l'on expédie au dehors. Cette fois c'est sur nous qu'il a l'œil.

Nous avons dépassé le niveau de la mer. Le tunnel d'entrée était à 800 pieds au-dessus de la mer, tandis qu'en bas nous serons à 2,800 pieds sous la mer. Et déjà mon excellent cicérone me dit que nous avons laissé loin par delà nos têtes, et la voie du chemin de fer Québec Central... et la rivière Massawipi.

— 3,500 pieds.

— !!!

— Nous arrêtons ici, car il y a d'intéressantes galeries à visiter. Ressentez-vous un malaise à la tête? Le sang vous bat-il aux tempes?

— Je ne ressens rien d'autre que le plaisir de voyager dans l'inconnu. Et en votre compagnie, c'est comme un beau livre que je feuillette.

— La pression atmosphérique a changé graduellement durant la descente... Suivez-moi.

Nous prenons le couloir de gauche et sur le conseil d'éviter une chute, je sens tout à coup mes jambes flageoler. Je suis légèrement étourdi. Je franchis le madrier qui fait passerelle et marche sur une petite voie plus étroite que l'autre. Ce couloir — la station en compte plusieurs — mène à une issue (man-way) de sauvetage. Et l'on m'explique que, malgré la solidité des parois, des voûtes et des piliers de grande dimension qu'on a soin de laisser au soutien du toit fabuleusement lourd que fait la montagne au-dessus des galeries, les éboulis sont possibles quand même, car le globe terrestre est toujours en travail et les vides (j'en décrirai un bientôt) que produit l'extraction du minéral peuvent parfois se remplir par effondrement ou sous la pression titanesque des masses supérieures. Alors ce serait l'emprisonnement, l'écrasement et l'obstruction du puits. Pour obvier aux accidents possibles mais jamais survenus, les chutes dont on a fini l'utilisation servent d'issues d'une galerie à l'autre. Il y en a qui ont 25, d'autres 50 pieds ou plus qu'il faudrait en cas d'alerte gravir presque verticalement. Ces chutes — appelons-les plutôt cheminées — ont deux pieds environ de diamètre et font communiquer deux chambres. Dans la chambre supérieure, à la dynamite, au pic et au marteau, le mineur désagrège le minéral et le lance dans la cheminée. Parvenu au bas, il reste à d'autres mineurs à le pelleter dans les wagonnets qui transportent le minéral dans un magasin d'où il sera basculé dans le wagonnet de remonte. De sorte que le puits central ne verra jamais de blocs dévaler jusqu'en bas, car avec la vitesse acquise ces blocs deviendraient meurtriers.

Ces cheminées ont encore d'autres fonctions. C'est par elles que s'exerce la circulation de l'air. Travaille-t-on dans telle chambre, l'air frais devra y passer. Et pour qu'il accomplisse sa mission, on fermera telle cheminée à serre au moyen d'une porte massive qu'on aura soin de ne jamais barrer ou obstruer parce que lorsqu'il se produira à cet étage, ou ailleurs, un fort déplacement d'air, soit par la tombée d'un corps lourd ou la déflagration de la dynamite, il faudra que cette porte ait la faculté de s'ouvrir d'elle-même. Autrement voleront en éclat, porte, cadre et cloison.

Nous nous engageons dans une de ces étroites cheminées pour pénétrer dans une chambre en contre-bas ou trois ou quatre mineurs-noirs comme les démons de l'enfer qu'ils cherchent à atteindre dirait-on, mais hâtons-nous d'ajouter que ce sont tous de bons diables qui vous disent bonjour, — s'empressent de se rendre charmants envers le visiteur et vous donnent une démonstration de leur travail. Armés de perforatrices à air comprimé, et

D'EUSTIS — CAPELTON

Par LEONIDAS BACHAND, Notaire

qui font un bruit d'enfer, — je vous dis que nous en sommes tout près, croyez-moi, — ils attaquent la paroi d'où jaillit une gerbe d'étincelles provenant du soufre qui brûle instantanément sous la morsure terrible de l'outil tournant à une excessive vitesse. Car le minéral contient du cuivre, du fer et du soufre; — n'est-ce pas que l'image de l'enfer est à peu près complète?

Mais le feu d'artifice disparaît sous le jet d'eau passant par le trou percé au centre de la tige. Cette eau sauve sans relâche la vie des mineurs. C'est elle, qui au fond de la cavité produite par le foret, humecte le minéral pulvérisé que sans elle le mineur respirerait à l'état sec et qui en peu de temps lui lacérerait les poumons et le tuerait. L'eau est l'amie qui lui vient d'en haut.

Quand il se détache des morceaux, les parois brillent comme de l'or au rayon de nos lanternes.

Quelques sueurs perlent à mes tempes; la chambre où je suis ne communique que par en bas avec la grande galerie. Je manque d'habitude évidemment et la raréfaction de l'air m'opprime légèrement. Mais cela ne m'incommode pas.

A un signe, je reviens aux échelles; bonjour aux bons et prévenants ouvriers; j'attrape un souvenir de minéral et me revoilà dans la grande galerie. J'attire l'attention de M. Plumb sur un quartier de quartz incrusté dans les strates.

— A côté de la veine de cuivre soudée au roc, il y a ce dernier qui est de la même nature commune de celui que vous voyez sur la montagne. L'immense filon passe dans une fissure de ce schiste que vous voyez. Et la distinction est nette: schiste, ici; pyrite, là. Le gisement n'a pas partout la même épaisseur cependant.

D'un coup de marteau, l'ingénieur casse un morceau de quartz que je mets dans ma poche.

Le wagonnet est revenu et nous attend. Nous nous y glissons et la descente reprend. Nous passons d'autres galeries ou stations.

— 5,000 pieds.

— !!!

Nous sommes forcés de changer de voiture, car la voie sur laquelle nous voyageons n'atteint pas le fond. La voisine s'y rend mais elle est occupée. Cette station, comme les précédentes, se compose d'une vaste chambre avec plancher de madriers. C'est en ces endroits que les mineurs se rassemblent pour remonter à la surface, la journée finie.

La nouvelle voiture est plus étroite et roule sur une voie de moitié moins large.

Là est une réplique en plus petit de la chambre aux machines d'en haut. Cabestan, leviers, signaux, etc. Et leur maître, assis, fume sa pipe béatement, comme vous et moi. C'est lui qui nous conduira à la dernière étape.

Nous nous tassons dans la wagonnette et reprenons notre marche. Le puits semble se rétrécir, mais nous parvenons sans encombre: "Sautez".

— 5,300 pieds.

Alerte comme un habitué, plus rien ne m'effraye. Je saute. Nous sommes au fond, tout au fond... A 2,800 pieds sous la mer. A 5,300 pieds dans le ventre de la terre. A quelques milliers de milles de la Sibérie qui est sous nos pieds... pourvu que la terre soit ronde et que Christophe Colomb et Philéas Fogg n'aient pas menti.

Je suis dans un réduit de 10 pieds environ. Tout autour de moi, du minéral; là, à cinq pieds, le bout des rails que j'entrevois... et notre voiture disparue.

Je retourne et retourne sous les regards amusés de mon cicérone et d'un chef d'équipe.

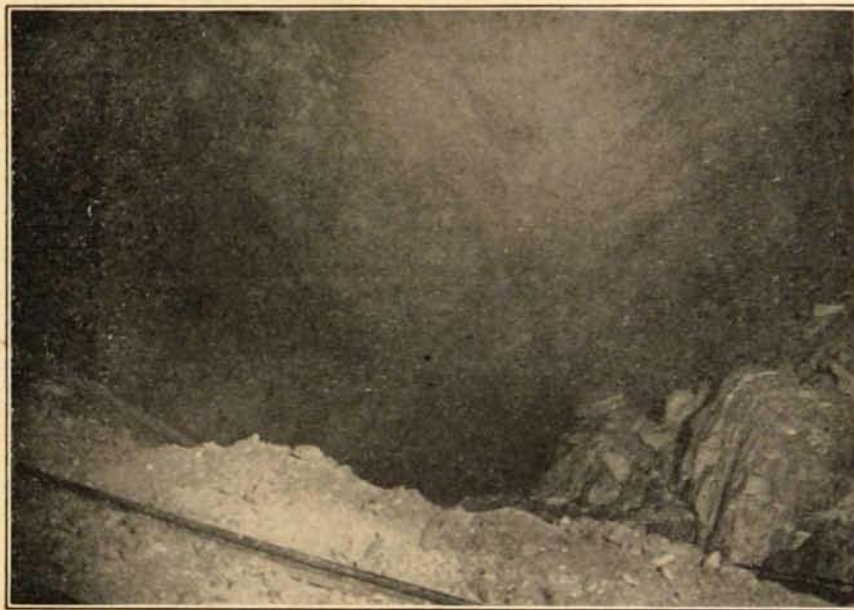
— Quelle impression?

— Je ne puis vous en faire part; il faudra d'abord que j'en revienne.

A 5,300 pieds à l'intérieur du Globe, dans l'obscurité

qui serait parfaite si nous n'avions pas nos vaillantes petites lampes à carbure. A 5,300 pieds, loin des tracas de cette maudite dépression économique, de tous les bruits... Mais qu'est-ce que cette vibration de tout ce qui m'entoure, ce bruit sourd, cette commotion du réduit où je me trouve enfermé?

— Une décharge de dynamite là-haut, à mille pieds peut-être. Vous venez d'éprouver la sensation d'un tremblement de terre. Une quinzaine de fois dans l'année, on enregistre ici des chocs sismiques survenus on ne sait où, mais ils sont plus prononcés que celui dont vous venez d'être témoin. Tenez, en février, le contremaitre que voici et ses hommes eurent la frousse. Un choc sismique de 20 secondes faillit provoquer une panique. Était-ce un effondrement causé par des piliers cédant sous le poids de la montagne? ou une cavité inconnue qui se comblait?



Une galerie d'extraction du minéral. Au bas de la vignette, une cheminée ou chute communiquant à une galerie inférieure.

Avec l'habitude qu'on a de ces phénomènes, la quiétude reprit son cours. Du reste, la mine de Capelton n'est pas susceptible d'écroulement. Notez que vous êtes aussi en sûreté ici qu'à la surface; plus encore, parce qu'il y a surveillance de tous les instants. Sauf distraction chez quelqu'un, et imputable à lui seul, il n'y a aucun danger pour nos ouvriers.

On rallume ma lampe éteinte par l'explosion de tout à l'heure.

— Je vois que vous avez apporté un thermomètre. Je serais curieux de connaître le degré de la température ici... ah! 80e Fahrenheit, à peu de chose près, la température du dehors. Je n'ai jamais pensé à trainer un thermomètre avec moi; je suis heureux que vous me donniez l'occasion de faire une constatation intéressante.

Voyez, nous sommes dans une mine absolument sèche. C'est un fait rare.

Nos équipes de jour et de nuit percent environ 50 à 56 trous de 3 pieds de profondeur et chaque sautage nous enfonce à peu près de 2 à 2 1/2 pieds par jour.

— Le minéral est-il dur?

— Pas ici, parce que l'action des explosifs l'ébranle. Mais ailleurs, quand on le pique, il a la dureté du roc.

D'un coup de marteau, M. Plumb fait sauter un morceau de minéral.

— Mettez-le dans votre gousset avec vos échantillons. Celui-ci n'a pas plus de valeur que les autres, mais vous saurez qu'il a été cueilli à 5,300 pieds sous terre.

..

Nous remontons maintenant. Cette fois, les passagers sont au nombre de quatre, car les mineurs ont fini leur journée et ont hâte — bien légitimement — de retourner à leur foyer.

Nous faisons escale à la prochaine galerie où nous retrouvons le gros wagonnet au bout de son câble que je vois remuer dans l'ombre.

— Venez par ici. On nous attendra quelques minutes. Étonnement!

Que vois-je là que mes deux lanternes et celle du cicérone peuvent à peine éclairer! Une caverne immense: 100 pieds de longueur, 50 de largeur et 25 de hauteur! Une caverne creusée par la main de l'homme; une caverne où la température est tiède et douce. Une caverne qu'on remplit peu à peu des déchets de la mine. Quel spectacle, cette nef immense sous la montagne! D'énormes piliers trapus de 10 pieds de diamètre faisant corps avec elle en supportent l'entrée.

— Savez-vous à quel indice on perçoit un effondrement prochain? On constate en frappant d'un marteau

le roc ou le minéral que les bribes sont lancées dans l'air avec l'élan de la flèche. C'est que la compression devient terrible et alors il y a danger. On abandonne l'endroit temporairement et quand on y revient, c'est pour recommencer l'expérience. Il faut étayer le toit afin de réduire la pression qui vient d'en haut; et si, malgré cela, le travail lent de la compression continue, comme il n'y a ni colonnes, ni piliers si puissants qui puissent s'opposer à l'effet formidable de ce qui va se produire, on obture l'entrée de la chambre et l'abandonne à son sort.

Merveilleux! merveilleux!

Nous n'arrêtons plus qu'au point de départ, à cette station où est le tunnel de sortie.

— Ce minéral que nous extrayons à raison de 200 tonnes par jour est expédié au moulin où les broyeurs le réduisent en poudre. Cette dernière sera soumise au lavage, c'est-à-dire sera mécaniquement amenée en des bacs à fond de canvas sous lesquels souffle l'air comprimé qui provoque ainsi des myriades de bulles qui porteront le cuivre sur leur rondeur fragile. Celles-ci se hâteront vers un

canal tandis que le fer resté au fond sera dirigé ailleurs. Ces minerais subiront encore quelques bains consécutifs et ce qui n'avait pas réussi à être séparé, le sera définitivement pour être conduit aux séchoirs, énormes cylindres rotatifs à parois doubles entre lesquelles l'eau sera aspirée. Mais il restera dans le minéral 7% d'humidité. On le soumettra au four et il en sortira pratiquement sec: le cuivre en une poudre d'un vert sombre, le fer d'une teinte gris sale. Dès cet instant, on en fait l'expédition aux fonderies (smelters) où ils seront purifiés et le cuivre deviendra lingot, et le fer, gueuse. Avant cela, on en aura extrait le soufre et l'acide sulfurique sans pour cela leur enlever leur nature de cuivre ou de fer pour fins commerciales.

Au moment de remonter, on me fit coucher sur le côté afin d'avoir du puits une vue d'affilée.

— C'est singulier, à la descente j'avais cru que le trajet était vertical.

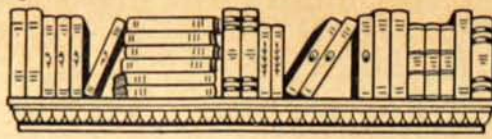
— Le puits est par échelons, les uns inclinés à 45°, les autres, un peu moins.

Nous approchons du point de départ. Mais non, cette lumière est celle d'une plateforme. Et ainsi de suite, le tube continue sans interruption et nous suivons le câble courageux qui se balance devant nous malgré la tension que lui imprime le poids qui y est accroché.

— Nous traversons en ce moment une veine (dyke) qui pendant quelque temps interrompit nos travaux. Nous localisâmes cette veine de matière exceptionnellement dure (porphyrite) et d'une épaisseur de 30 pieds. Elle est de composition toute différente du roc de la montagne et des pyrites aussi, évidemment. Elle est d'origine ignée (fusion volcanique) et doit être venue du centre de la terre à l'âge préhistorique des grands métamorphismes. A la suite d'effroyables dislocations qui

(Suite à la page 31)

Dans le Monde



des Lettres » »

Le Coffret de Crusoé (1)



LOUIS DANTIN passe à juste titre pour notre meilleur critique, le plus juste, le plus sérieux, le plus pondéré, réunissant la sûreté des vues à la pureté et à l'élégance du style. Ceux-là, sans doute, ne le voient pas du même oeil, pour qui la critique consiste d'abord à manier la hache, voire même à vider un carquois de

flèches soi-disant empoisonnées où à brûler de l'encens, dans la mesure où ils ont des rancunes à satisfaire, des haines à assouvir, des jalousies à traduire ou des faveurs à gagner. La critique, oeuvre de jugement, de bon sens et de saine pondération est aussi mal servie par ces petits maîtres grossiers, dont certain s'est interdit (?) la profession de notaire, que la politique — la véritable — peut l'être par des journalistes transformés en valets sans honneur ni sincérité.

Louis Dantin poète était, jusqu'ici, moins connu du public, bien qu'il ait, à plusieurs reprises, soit par le rythme de sa prose, par sa compréhension de nos poètes (cf. la préface aux oeuvres de Nelligan et *Poètes de l'Amérique française*), soit encore par sa manière de voir, de sentir et d'exprimer (cf. *La Vie en Rêve*), trahi le poète sensible et délicat caché dans le prosateur, maître de sa langue. Il figure en bonne place dans l'anthologie des poètes canadiens et ses amis ont pu se délecter à la lecture de quelques poèmes publiés pour eux seuls en plaquettes. La plupart de ces vers, déjà parus ou demeurés jusque là dans les cartons de l'auteur, forment la substance pleine de suc du *Coffret de Crusoé* où éclatent tour à tour l'accent des symbolistes et celui des parnassiens, s'ajoutant à la grande voix des romantiques. Louis Dantin a eu l'heureuse pensée d'ouvrir "ces cahiers secrets" auxquels il avait confié "les souvenirs et les rêves" de sa jeunesse. On retrouve dans ces pages, à la lecture d'une demi-douzaine de sonnets, d'une vingtaine de courts poèmes et de quatre ou cinq pièces de longue haleine, l'homme indulgent et bon, épris de liberté, toujours à la recherche du beau et du vrai, sincère même dans ses erreurs — ce qui n'excuse pas les erreurs — mais dont le coeur tourmenté ne trouve pas le sûr abri du port après les heures d'orage. Ce coeur, "dans la mer jeté," continue d'être le jouet des vagues que sont les passions, les faiblesses de la nature humaine, les incertitudes et les douleurs.

*Et toujours dans l'ancre profond
Son coeur descendait plus au fond.*

Les derniers vers que renferme *Le Coffret de Crusoé* en disent plus long sur ce point, jettent plus de lumière sur l'âme de l'auteur, que tout le volume.

*Ah! mon coeur est un gouffre insondable et béant
Où le Désir écume et bout comme une braise,
Et, pauvres oiseaux fous qu'attirait le néant,
Tous mes amours sont là, tombés dans la fournaise.*

Et pourtant, en dépit de ses souffrances, des deuils qu'il porte, des regrets qu'il exprime, le poète, parce qu'il est poète vraiment, un créateur d'illusion, trouve encore la force de chanter l'"Optimisme"; un optimisme appuyé sur la foi dans le progrès continu et la bonté naturelle de l'homme. Il en arrive à voir que

*... toute fange est d'or quand le soleil se lève,
et que*

... l'enfer est divin dans l'extase du Dante.

(1) Un volume, aux éditions Albert Lévêque.

Par Jean BRUCHESI

Comme si la fange, même avec un rayon de soleil, cessait d'être la fange; comme si l'enfer pouvait être divinisé par le génie du poète. De là à nier la laideur du péché, le péché lui-même, à ne plus distinguer le bien du mal, il n'y a pas loin. Dilettantisme moral qui permet de ne pas faire un choix, dans la pensée que choisir c'est aliéner une part de sa liberté. Et, chose étrange mais facile à prévoir, le poète fera de la vie et de la mort, penchées sur "les berceaux," deux spectres pareils,

Farouches, l'oeil flambant d'un mystère fatal.

Ou bien, contemplant un jour le ciel où glisse un petit nuage, "dans la splendeur tranquille du couchant," il en verra sortir

*..... larve atroce et sans nom,
Un avion sanglant ferré pour le désastre.*

La vie en soi, même avec ses incertitudes et son mystère, même avec ses peines n'est-elle pas plutôt quelque chose de beau pour quiconque sait lui donner, ainsi qu'à la mort, son véritable sens? Et l'avion qui sort tout à coup du nuage, pour voler en pleine lumière, n'a-t-il pas plutôt l'air d'un grand oiseau aux ailes d'argent, à la fois un symbole et la manifestation de l'effort humain?

Ayant tout au moins la religion de l'humanité et celle de l'art — combien décevantes et fragiles! — Louis Dantin devait traduire son admiration, son amour pour Jean-Jacques Rousseau, le grand-prêtre de cette religion. Et cependant, Jean-Jacques, dont personne ne conteste l'influence sur l'évolution des idées, n'est pas précisément un beau spécimen de notre humanité. Sans s'arrêter à ce que Louis Dantin appelle "l'humaine faiblesse" — ne serait-ce pas plutôt une lâcheté, l'une des plus inhumaines? — du père qui met ses petits aux Enfants-Trouvés — rien, du reste, ne prouve absolument que Jean-Jacques ait agi de la sorte — la vie du père d'Emile est pleine de bassesses et de laideurs. Presque chaque vers du poème que lui consacre Louis Dantin fait surgir un point d'interrogation. Car nul moins que Rousseau n'a "renié tous les esclavages," à moins qu'il suffise, pour ne pas être un esclave, de rejeter toute autorité, toute discipline morale. Quant aux idées, aux théories du philosophe, pas n'est besoin d'étudier longtemps l'histoire du dernier siècle — sans remonter plus loin — pour en percevoir la néfaste influence. Et le monde se serait bien passé de "l'égérie nouvelle" saluée par le poète.

Mais il s'agit ici moins de Rousseau et même des idées de Louis Dantin que des qualités incontestables et des faiblesses du poète qui demeure sincère au risque de déplaire ou d'offusquer. Ce poète, qui sait exprimer ses doutes, ses penchants bons ou mauvais, ses amours et ses inimitiés — il n'est jamais question de haine avec Louis Dantin — qui se raconte dans ses vers, est un artiste. A mon sens, le poète n'a toutefois ni l'aisance, ni la souplesse, ni la verve du prosateur. L'effort, chez le premier, est beaucoup plus apparent. La langue, sans doute, a presque une richesse égale, le vocabulaire est abondant, si le sens de l'image juste n'est pas aussi développé. De la première à la dernière page, les beaux vers sont nombreux, assez nombreux, certes, pour que l'auteur obtienne le pardon d'un brin de clinquant ou de quelques clichés malheureux. Son vers, comme sa prose, a de la couleur, de la vie, surtout dans ces poèmes, "La complainte du coeur noyé" dont la forme et le thème évoquent "la chanson de la glu" de Richépin, "La triste histoire de Li-Hung Fong" et "Le Désert" débordant à la fois d'ironie et d'émotion. La fantaisie du poète y circule, s'y exprime avec plus d'aisance, n'étant assujettie qu'à la rime. Et, pour ma part, c'est le poète des "bouts rimés," le chan-

tre des pauvres bougres parlant comme ils sentent, que je préfère à l'autre poète plus contraint et embarrassé, porté à faire abus des épithètes et à délayer un sujet qui pouvait être brièvement traité (cf. "L'hostie du maléfice"). Le lecteur, par exemple, oubliera le vaisseau "dont le fantôme s'exagère," pour goûter le don d'observation et l'humour de "L'hiver sur la rue" où perce un peu de gaminerie, le charme qui se dégage du gracieux poème, "A une qui se croit seule;" ou encore la belle ironie qui enveloppe "Un conseil."

*Pour que nul charme impur n'émane
Du signe auguste que je vois,
Enfant, cache la chair profane
Si tu veux arborer la croix.*

Et le lecteur aussi aimera le poète dont l'émotion sincère l'aura vite gagné, l'artiste généreux, prodigué, qui lui ouvre d'une main tremblante le précieux "coffret de Crusoé."

Trois ombres (1)

HEUREUSE Myriam Harry qui a pu connaître dans leur intimité le mystique Huysmans, l'aimable et doux Jules Lemaître et un Anatole France en pleine gloire! Trois ombres! Mais des ombres qui n'ont rien d'attristant et qui projettent autour d'elles des faisceaux de belle lumière! Trois natures, combien différentes! mais qui traduisaient à peu près de la même façon leur sympathie pour la jeune femme débordante de vivacité, la "mince jeune fille très blonde" aux yeux très bleus dont parlait Lemaître, apportant aux vieux jours des trois écrivains la grâce de son sourire, une admiration respectueuse et un talent digne de telles amitiés généreuses.

Madame Myriam Harry ranime, dans son livre, des souvenirs qui lui sont chers. Elle a conservé précieusement les lettres que lui adressaient, au début de sa carrière littéraire pleine de promesses tenues depuis lors, Huysmans, Lemaître qui signait "le vieux Silounis" ou "le pauvre Inzel", et Anatole France. Elle a recueilli les mots qui tombaient de la bouche des trois écrivains, au cours de longues conversations souvent émouvantes parfois amusantes, toujours pleines d'enseignements. La couleur et la vie, qui font le charme des romans de Myriam Harry, se retrouvent dans ces pages alertes, dénuées de prétention, apportées aujourd'hui en hommage à la mémoire d'êtres chers. Avec Huysmans dans la "lanterne" de la rue de Babylone, avec Lemaître dans la retraite de Tavers, sur les bords de la Loire que "les rois ont aimée," avec France à la Villa Said, défile un monde d'impressions vives animé par la seule présence de ces hommes vieillissants qui se plaisaient à accueillir l'auteur de *La Jérusalem retrouvée* et de *Tunis la Blanche*, qui en sollicitaient même la présence comme pour prolonger ainsi l'illusion de la jeunesse.

On ne compte pas les belles pages de ce livre qui apporte en même temps une précieuse contribution à l'histoire littéraire d'avant 1914. Les dernières visites à Huysmans, "maigri et assagi", le récit du dernier voyage à Tavers, chez Lemaître mourant, à l'heure où la France mobilisait pour faire face à l'Allemagne, dégagent une émotion vraie qui gagne facilement le lecteur. Madame Harry, fidèle à ses amitiés, ne s'amuse pas à décocher des flèches à ceux qui ont fait d'elle la discrète confidente des bons et des mauvais jours. La sympathie ou l'admiration qu'on avait pour le "moine", pour l'auteur des *Contemporains* et même pour celui du *Livre de mon ami*, s'en trouvent accrues.

(1) *Trois ombres*, par Myriam Harry; Ernest Flammarion, édit.

Le Prix David

Le jury du Prix David vient de faire connaître les noms des heureux lauréats pour le concours qui se terminait à la date du 31 mai dernier. Le prix des œuvres d'imagination, \$1,700, est décerné à M. Harry Bernard pour son roman, *Juana mon amie*, dont une analyse a paru dans la Revue de février 1932. MM. Alfred Desrochers et Robert Choquette se partagent le prix de poésie, de \$1,700 également, le premier pour son très beau livre *L'ombre de l'Orford*, le second pour une série de remarquables poèmes, parmi lesquels figure *Metropolitan Museum*. Chose curieuse, enfin, et tout à l'éloge de celle qui est l'objet d'une telle distinction, c'est une Canadienne française de Québec, Madame Montreuil, qui a remporté le prix de \$600.00 pour les œuvres d'imagination en langue anglaise, avec son livre *Dumbells*.

Nos félicitations aux lauréats. Ils méritaient cette bonne fortune.

La critique

Il existe, dit-on, une crise de la critique. Pour être devenue, sous la pression des éditeurs et l'avalanche de la production littéraire, un instrument de réclame, la critique ne joue plus le rôle qui lui était assigné. On va même jusqu'à soutenir qu'elle n'a plus, en France du moins, aucune importance. Il n'en a pas toujours été ainsi et il fut un temps où la critique était une puissance. "La raison principale de cette puissance consistait, écrit un collaborateur de l'*Européen*, dans la modération des expressions dont usait le critique, et qui, lorsqu'il parlait du bon ouvrage, lui laissait une marge assez grande pour que le public pût se fier aux termes du jugement". Aujourd'hui, "le critique parle dans le désert et son article hebdomadaire ne lui sert bientôt plus qu'à rendre service à ses amis ou à assouvir ses sales petites vengeances".

Souhaitons qu'on n'en vienne pas là, chez nous, à moins que ce ne soit déjà fait.

Voici des livres...

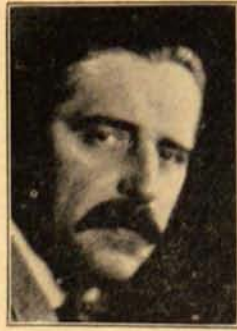
LE QAUDRILATÈRE, par Charles Maurras; Flammarion, édit. "Quatre noms, quatre dates, quatre hautes destinées devant lesquelles le philosophe politique a le droit de rêver... Mais les rêveries de Maurras contiennent souvent plus de substance que les actions de beaucoup d'autres hommes... Un livre de base pour quiconque veut étudier les années terribles de la guerre.

CLEMENT BELLIN, ou les Amours aixois, par Jean-Louis Vaudoyer, Plon édit. "Certains critiques considèrent ce roman comme l'œuvre la plus librement personnelle de Jean-Louis Vaudoyer; livre écrit avec cet art de tirer la vérité imaginée de la vérité existante; émouvant récit des aventures de l'artiste Clément Bellin et de la belle et mystérieuse madame Comtale".

MADAME DE MAINTENON, par l'abbé Marcel Langlois; Plon, édit. "L'admirable biographie, que vient de nous donner l'abbé Langlois, dépasse donc en intérêt toutes celles de ses devanciers. Elle est vivante et vraie, parce qu'elle repose sur des documents vécus et d'une incontestable authenticité. Elle est riche en vues originales, en faits nouveaux, en anecdotes révélatrices. Mme de Maintenon apparaît, dans la romanesque variété des situations successives où le sort la plaça, comme une femme remarquablement intelligente, s'adaptant aux personnages et aux circonstances les plus diverses avec une souplesse infinie".

LE VOYAGE DE RENE CAILLIE, publié par Jacques Boulenger, Plon édit. "C'est le troisième ouvrage de l'intéressante Bibliothèque des Voyages que dirige avec une compétence indiscutable M. Jacques Boulenger. Après les voyages de F. le Vaillant dans l'intérieur de l'Afrique et ceux de Fernand Mendez Pinto, voici ceux de René Caillié à Tombouctou et à travers l'Afrique, de 1827 à 1828. C'est le 27 avril 1816 que René Caillié, orphelin de père et de mère et alors âgé de seize ans et demi, s'embarqua à La Rochelle pour gagner le Sénégal. Il était domestique d'un officier de la marine royale. Mais ce n'est que huit ans plus tard que le jeune Caillié put mettre à exécution son projet de se rendre chez les Maures. Son voyage devait durer quatre ans. Lui-même le raconte dans une langue imagée et pittoresque."

Jean-Louis Vaudoyer



Il y a trois ans, l'Académie Française décernait à M. Jean-Louis Vaudoyer le grand prix de littérature. On connaît la tradition d'après laquelle l'Académie est une société de gens diserts, lettrés et bien élevés, exerçant de préférence l'art d'écrire. Toutes raisons pour qu'elle accueille un jour son lauréat d'il n'y a guère.

L'œuvre de M. Vaudoyer comprend une dizaine de romans, où l'on retrouve à peu près mêmes tendances, même personnages, et même charme.

D'autres livres, comme *Les papiers de Cléonthe*, sont à mi-chemin de l'essai et du roman.

Cléonthe est artiste et oisif. Le mot de dilettante, dit M. Vaudoyer, est gâté. Appelons alors Cléonthe un raffiné, avec, comme des retours de flamme, des moments de très instinctive humanité. C'est le personnage-type de M. Jean-Louis Vaudoyer. Il remue ses souvenirs, évoque des "passantes" comme dirait un autre raffiné, Eugène Marsan. Un peu trop nombreuses et un peu trop passantes. Non pas seulement du point de vue de la morale, qui n'est pas absolument le nôtre ici, mais du point de vue littéraire. Malgré l'art et l'extrême limpidité du style, ce défilé nous fatigue. Mais qu'il les peint de touches délicates, tour à tour gracieuses, frémissantes, voluptueuses, toujours légères et comme transparentes. Les belles écouteuses doivent aimer se promener au bras de Cléonthe — ou de Jean-Louis Vaudoyer — par un soir d'arrière-saison peuplé d'ombres mauves, de feuilles mortes, et de rêves.

..

Impression que nous retrouvons dans *La Bien-Aimée*, au style précis, coloré, et coulant. Comme presque tous les livres de M. Vaudoyer, celui-ci est baigné d'une mélancolie discrète. Les sentiments y sont romantiques: "Qu'il est doux d'être malheureux ensemble", mais ressentis et exprimés avec mesure.

Le héros éprouve un grand et pur amour, qui lui est rendu. Les circonstances se mettant en travers de son bonheur, il ne fait pas grand chose pour les écarter. Il gardera toute sa vie le mal lancinant dont, secrètement, il se délecte. La grande jouissance sera, au déclin de l'automne, d'errer avec la Bien-Aimée, longuement, parmi les arbres défeuillés, sans faire même une allusion au sentiment dont leur cœur est plein. Plus que des épanchements, ce mutisme est délicieux. Le silence leur permet de goûter profondément leur douloureux bonheur.

..

Nous ne voulons pas analyser tous les livres de cet écrivain, mais il faut citer *La Reine Evanouie*, où le personnage principal est une femme. Epouse et mère irréprochable, d'ailleurs de tempérament froid. Pourtant elle se défend mal contre l'obscurie nostalgie de l'aventure qu'elle n'a pas connue. L'aventure, le romanesque pour quoi, semble-t-il, elle n'était pas faite; mais tout de même.

Hommes ou femmes, tous les personnages de M. Vaudoyer nourrissent de poignants regrets de ce qui aurait pu être. Et leur imagination se plaît à recréer le passé tel qu'une légère mais décisive modification dans les circonstances aurait pu l'orienter. Pour combien d'hommes il n'a tenu qu'à un fil d'épouser celle-ci au lieu de celle-là, et toute leur vie eût été changée. L'observation est peut-être plus juste encore pour les femmes. Alors, un jour peut venir où malgré soi l'on se reporte à cette bifurcation, à cette croisée des chemins où il fallut choisir. Et l'on construit en rêve le destin inconnu.

..

Ces quelques notes suffisent peut-être à donner au lecteur une idée de ce qu'il peut attendre en ouvrant un roman de M. Vaudoyer. On ne sera pas déçu par celui qui paraissait il y a quelques mois, *Laure et Laurence*.

L'artiste et rêveur Philippe est sur le versant déclinant de la vie. Il est séparé de sa femme, n'ayant avec celle-ci aucun sentiment commun. Séparé aussi de son grand fils, Roger, beau garçon photogénique, désinvolte, et endetté.

Au cours d'une croisière en Méditerranée, Philippe a retrouvé Laure. Celle qu'il avait aimée de son premier amour candide est devenue une dame un peu trop forte, un peu trop mûre, un peu trop parée de bijoux. Pourtant, la magie des souvenirs, et la solitude de l'âme, et aussi le climat éminemment favorable de la vie en mer, agissent bientôt sur Philippe. A l'égard de sa petite amie d'autrefois, il éprouve non pas de l'amour, mais une amitié amoureuse, où la plus grande place est encore tenue par le regret de ce qui aurait pu être.

La croisière terminée, Philippe assiste un soir à un concert, à Paris. De sa place, il aperçoit dans une loge, et sans d'abord savoir qui elle est car il ne lui a pas été présenté, Laurence, la fille de Laure.

"Le temps d'un éclair, il se dit: c'est Laure. Trouvant vraisemblable que, par la nécromancie de la musique, Laure fut redevenue ce qu'elle était jadis, quand il la regardait avec des yeux d'enfant".

Désormais, Laure ne saurait plus être pour Philippe que la mère de Laurence. Quant à celle-ci, il va pouvoir s'abandonner au plaisir très doux de la chérir sans la convoiter, sans la poursuivre, presque sans essayer de lui plaire.

Gageure! Il en vient peu à peu à n'aimer plus que Laurence. A croire que les amours enfantines d'autrefois n'ont servi qu'à préparer cette éclosion. A souhaiter éperdument, même lorsque ce n'est pas très consciemment, qu'elle l'aime.

Pourtant, Laurence finit par épouser le fils de Philippe. Vous vous en doutiez? Philippe n'en est pas moins torturé et désemparé. Et le livre se termine par cette annonce: "Avant la fin de l'année, vous serez grand-père, mon pauvre Phéli".

Grand-père? C'est bien fini. Philippe a rêvé sa vie. Il a souffert, il est vrai, mais nous avons l'impression qu'il s'est bercé, délecté de cette souffrance, et qu'elle lui eût manqué. Son chagrin est noble, et de bonne compagnie. Après Laure et Laurence, voici venir une troisième génération. Philippe, au soir de sa vie, se résignerait-il? On ne nous le dit pas, mais nous croyons le deviner.

Rendant compte de ce livre, M. Albert Thibaudet, qui est actuellement un des maîtres de la critique française, le rapprochait de *Fort comme la mort* de Maupassant. Personnages, sujets, sont parallèles. Mais le roman de Maupassant est tragique et finit par un suicide. Celui de M. Vaudoyer, par un sourire, et une naissance.

..

L'on ne sera donc pas surpris que, plus encore que ses romans, nous goûtions ses descriptions de la Provence et de l'Italie. Les *Beautés de la Provence* sont exquises. Chantantes, lumineuses, elles sont en parfaite harmonie avec les paysages qui les ont inspirées. Le recensement et la description par M. Vaudoyer des fontaines qui abondent au chaud pays provençal, au bord des routes, dans les jardins, sur les places publiques ou dans les cours intérieures, composent des pages admirables.

Il n'a pas moins aimé, et n'a pas moins bien décrit, les paysages et les villes d'Italie. Les sentiers tout murmure d'abeilles, les étangs mélancoliques, les palais lézardés. Mantoue, ville des cygnes; Vicence; Venise; Rimini où les églises mêmes sont imprégnées du souvenir d'Isotta, la maîtresse adorée du beau Sigismond de Malatesta; Ancône; Florence; Sienne d'autant plus attrayante qu'elle n'est pas sur une ligne directe et qu'il faut faire un détour pour l'atteindre. Tous noms chargés d'un splendide et lourd prestige.

Tant d'ombres illustres; tant de souvenirs tragiques, poison, incestes, lacets fatals passés au cou des vierges. Et les tombes de Shelley et de Keats. Et, pour un Français, bien que M. Vaudoyer ne l'ait pas dit expressément, tant de guerres d'Italie depuis Charles VIII et François Ier. Mais aussi ces belles dames romaines, statues tièdes et vivantes, qui ont la majesté des Sibylles de la Sixtine.

Et n'oublions pas les trésors des musées. Car M. Vaudoyer, amoureux des belles nappes dorées de la lumière méridionale, connaît et aime aussi toutes les choses de beauté que les musées recèlent. C'est un guide savant et charmant. Il doit avoir une âme de collectionneur de choses très rares et délicates. Il doit aimer les céramiques, les médailles anciennes, les enluminures des vieux missels.

Robert RUMILLY

LA VIE CANADIENNE

Le français à Ottawa...



NOUS devons en prendre notre parti. Nous n'obtiendrons sans doute jamais justice complète dans les divers services et ministères de l'administration fédérale. Minorité par rapport à l'élément anglophone, nous sommes et nous resterons une minorité à Ottawa. Le petit

nombre des emplois qui y sont remplis par les nôtres ne nous resteront que dans la mesure où nous nous battons pour les garder. Quant à espérer qu'un jour vienne prochainement où les descendants des fondateurs de ce pays auront, dans l'administration du Canada, la part à laquelle ils ont droit, c'est-à-dire environ le tiers des postes et emplois, mieux vaudrait attendre l'heure où tous les citoyens de Toronto parleront le français.

En différentes circonstances, il semble qu'on se soit plu en certains milieux, à ne rien négliger pour traduire le peu d'estime dans laquelle on tient la province de Québec et les Canadiens français. Pourtant, depuis son arrivée au pays, lord Bessborough a manifesté ouvertement sa sympathie pour notre langue. Il recommande chaque fois que l'occasion lui en est offerte, l'usage des deux langues officielles du pays. Le Canada est bilingue, il ne faut pas l'oublier. Le français, que tant d'hommes politiques américains et les anglophones de chez nous se plaisent à ignorer, doit lui aussi en toute justice avoir sa place et ses représentants aux délibérations officielles. Il est à souhaiter que les autorités s'en souviennent en temps et lieu. Il est bon aussi que de justes protestations ou de fermes réclamations rappellent, à la sagesse des gouvernements, l'existence de trois millions de Canadiens français.

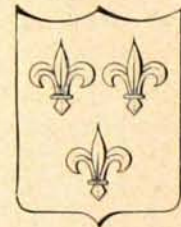
Lorsqu'il s'agit des droits de notre langue et des postes à occuper, dans l'administration fédérale comme partout où les Anglais sont en majorité, nous ne devrions jamais, sauf quelques rarissimes exceptions, compter sur la générosité de nos concitoyens d'autre langue. Les Anglais entendent garder la part du lion et, qu'ils soient libéraux ou conservateurs, ils feront toujours en sorte que l'administration fédérale soit en presque totalité anglaise. Ils ne nous donneront ce à quoi nous pouvons légitimement prétendre que si nous le réclamons avec force. Pour obtenir gain de cause, un Canadien français doit avoir deux fois raison. Pour obtenir un emploi, il devra avoir deux fois plus de compétence que son rival anglais. Mais cela ne devrait pas nous empêcher de réclamer. Cela ne devrait pas servir de prétexte à nos ministres et à nos députés pour ne rien faire. Or, par malheur, le "bobo" réside beaucoup plus dans l'indifférence, la nonchalance ou la lâcheté de nos représentants que dans une hostilité après tout compréhensible de la part des Anglais. M. Armand Lavergne avait mille fois raison de souligner notre "mentalité de vaincu." C'est elle qui explique tant de défaites, tant de reculs, tant de hontes.

Est-ce qu'un ministre vraiment patriote, attaché à sa langue, prévoyant, moins soucieux de ses intérêts particuliers que de ceux de la communauté n'aurait pas pu, à l'occasion de la Conférence économique, s'y prendre un peu à l'avance et obtenir du premier ministre, en offrant sa démission au besoin, la nomination d'une cinquantaine des siens: économistes, financiers, journalistes? Du reste, le fonctionnaire qui avait pour mission de rassembler le personnel supplémentaire de la Conférence n'était-il pas un Canadien au nom bien français? Il en est trop souvent ainsi: ce sont les nôtres qui nous desservent, quand ils ne nous trahissent pas inconsciemment ou non.

Si nos ministres, nos députés de langue française et nos compatriotes influents de la capitale

le voulaient, nous ne serions pas obligés d'admettre, avec le correspondant de *La Presse* qu'Ottawa ignore peu à peu le français. Et à ce propos, quel dommage que la remarquable étude parue dans l'édition du 27 août, ne soit pas distribuée à travers toute la province! Elle renferme, avec maints sujets d'amertume, de quoi fouetter le patriotisme le plus endormi. Et nous dirons la même chose du judicieux article publié par M. Jacques Rousseau dans la revue des Anciens Etudiants d'Europe, *Opinions* (livraison de juillet 1932) sous le titre de "Les C. F. et les carrières scientifiques".

Les arpents de neige de Voltaire



LES "arpents de neige" du maître de Ferney ont, depuis deux siècles bientôt, classé Voltaire au rang des ennemis du Canada. Nos lecteurs se souviennent que M. Pierre Daviault, écrivant dans *LA REVUE MODERNE* de mai dernier, concluait un très bel article par ces mots: "Sa boutade (celle de Voltaire) sur les arpents de glace révèle bien plus d'amertume que de légèreté; bien plus de ressentiment contre la politique de Louis XV que d'indifférence à l'égard du Canada."

Peu après, signalant l'article de M. Daviault aux lecteurs du "Journal de l'Hôtel-Dieu", le docteur Léo Pariseau s'efforçait à son tour de laver la mémoire de Voltaire.

Or voici qu'un remarquable historien français, M. Pierre Gaxotte, dont *La Révolution française* occupe l'un des sommets de la science historique, reprend avec vigueur et preuves à l'appui, non pas le procès du seul Voltaire, mais celui des philosophes du XVIII^e siècle acharnés à combattre la politique coloniale de la monarchie. Nous versions au dossier cette belle page qui incitera sans doute nos lecteurs à se procurer, dès sa prochaine publication, le solide *Louis XV* d'où elle est extraite.

"Le Canada est la bête noire de la secte (des philosophes). En tout et pour tout l'Encyclopédie lui consacre douze lignes insignifiantes. Contre lui, Voltaire a rendu son oracle. Dans l'*Essai sur les moeurs*, le *Précis du siècle de Louis XV*, *Candide*, les *Fragments sur l'Inde*, la *Correspondance* il y revient cent fois, à grands coups d'expressions méprisantes: arpents de neige, déserts glacés, terrains sauvages, terres stériles. "Le Canada coûtait beaucoup et rapportait très peu... En voulant le soutenir, on a perdu cent années de peine avec tout l'argent prodigué sans retour." "... Deux ou trois marchands de Normandie, sur la légère espérance d'un petit commerce de pelleteries, équipèrent quelques vaisseaux et établirent une colonie dans le Canada, pays couvert de neiges et de glaces huit mois de l'année, habité par des barbares, des ours et des castors... Ces mauvais pays n'en sont pas moins un sujet de guerre presque continuel soit avec les naturels, soit avec les Anglais... Les dépenses de la guerre pour conserver ces pays coûtaient plus qu'ils ne vaudront jamais. Quelques Français du Canada se transportèrent (en Louisiane) en descendant par le pays et par la rivière des Illinois et en essayant toutes les fatigues et tous les dangers d'un tel voyage. C'est comme si on voulait aller en Egypte par le cap de Bonne-Espérance au lieu de prendre la route de Damiette. Cette grande partie de la Nouvelle-France fut, jusqu'en 1708, composée d'une douzaine de familles errantes dans les déserts et dans les bois... Peut-être un jour, s'il y a des millions d'habitants de trop en France, sera-t-il avantageux de peupler la Louisiane, mais il est plus vraisemblable qu'il faudra l'abandonner." "Je voudrais que le Canada fût au fond de la mer glaciale." "La France peut être heureuse sans Québec."

Dans le royaume de Louis XV le souverain ne gouverne pas seul. Le roi et la République des lettres se partagent la puissance publique. Mais si le roi est colonisateur, la République ne l'est pas. Le Roi défend le Canada, la République l'abandonne. Le roi veut une plus grande France, la République une petite. Le roi soutient la dignité de son royaume, la République l'abaisse, sans combattre. Le roi est progressiste, la République réactionnaire. Un prince ne peut rien sans l'appui de la nation qu'il gouverne. Comment Louis XV eût-il créé un grand mouvement d'émigration vers le Canada, quand les auteurs les plus lus et les plus écoutés proclamaient que c'était une terre sans valeur et sans avenir? Comment eût-il suscité l'émulation et l'enthousiasme en faveur de la Nouvelle-France quand la grande masse bourgeoise avait été indisposée contre elle par une propagande perfide et tenace? Comment même aurait-il imposé au pays les sacrifices nécessaires alors qu'il était paralysé par une mauvaise volonté presque générale? Garder un empire colonial contre le gré des classes agissantes eût été un miracle. C'est à Paris, non à Québec et à Pondichéry, que s'est joué le sort de nos possessions lointaines. Si Louis XV les a perdues, ce n'est point par indifférence, c'est pour n'avoir pas su ranger sous son sceptre la République des philosophes, en les contraignant à servir l'Etat.

Coincidence humiliante; cette France qui ne croyait pas à son génie colonisateur possédait le plus grand colonial de tous les temps: Jean-François Duplex."

Les vins de France



NOUS n'avons plus de traité de commerce avec la France. Le traité, signé il y a dix ans, entre Ottawa et Paris, venant à expiration cette année, le gouvernement fédéral l'a dénoncé et, depuis juillet, les produits français sont soumis à notre tarif général, comme les nôtres le sont au tarif général de la république. Il fallait attendre la fin de la Conférence économique impériale pour que nos relations commerciales avec la France fussent rétablies sur une nouvelle base. Il paraît qu'elles le seront bientôt. Depuis lors, ce n'est pas la France qui y a perdu le plus.

D'après ce que nous avons pu savoir, le Canada demande entre autres choses que la Grande-Bretagne lui accorde une préférence sur les vins du pays. Tout cela pour favoriser les vins d'Ontario sur le marché anglais. Comme si les Britanniques allaient subitement changer de palais et préférer aux bons vins de France cette horrible "piquette" de la province-soeur! Et nous? Est-ce que M. Bennett va nous contraindre à boire le jus de la vigne ontarienne de préférence à un Meursault, à un Beaune ou à un Sauternes? Ce serait à pouffer de rire. Mieux vaudrait cent fois boire de l'eau, de cette bonne eau du Saint-Laurent en attendant que les Américains nous la prennent toute.

Non, non! Il ne faut pas essayer de rivaliser avec les vins de France qui jouissent depuis des siècles, d'une réputation bien établie que rien ne saurait ternir. Le patriotisme n'exige pas qu'on se rende malade pour l'amour de vignes "nationales" bonnes tout au plus à grimper le long des murs de nos vieilles maisons.

JEAN-BAPTISTE

Pensées

La paresse va si lentement que la pauvreté n'a pas de peine à l'atteindre. *Franklin*

Le sourire est plus difficile à exprimer que les larmes. *Alfred Stevens*

La véritable grande dame a les mêmes manières dans son cabinet de toilette que dans son salon et la même politesse pour ses serveurs que pour ses hôtes. *Carmen Sylva*

Le Jardin de l'Enchantement

Par MAGALI

CHAPITRE PREMIER

Reproduction autorisée par la Société des Gens de Lettres

Le coup de sonnette éveilla le chien qui dormait au soleil, et, répercuté par les couloirs sonores de la maison provinciale et sévère, entra, aigu comme une vrille, dans le bureau silencieux.

L'abbé Danic sursauta sur sa chaise. Il regarda le coucou ancien qui égrenait lentement les heures de son battement régulier et vivant.

"Qui peut venir déjà?", pensait-il, en rectifiant machinalement un pli de sa soutane que le laisser aller de la sieste avait dérangé.

Le coup fut répété, impatient cette fois, et prolongé comme un appel.

— Alphonsine!... Alphonsine! cria l'abbé, l'oreille tendue.

Des pas cahotants sur les dalles... un froissement de semelles contre le paillason... et la porte, brusquement ouverte, encadra la silhouette massive et haute d'une Alphonsine embéguinée qui demandait sans entrain:

— Bon!... Qu'est-ce qu'il y a donc, monsieur le curé?

— Tu es sourde? Voilà deux fois qu'on sonne...

Et comme une troisième tentative du visiteur inconnu emplissait la pièce de sonorités impérieuses et obstinées, l'abbé Danic se boucha les oreilles et s'exclama: — Mais va donc! Tu as juré de me faire briser le tympan...

Alphonsine, calme et méthodique, enleva tranquillement le tablier bleu qui lui enserrait les hanches, s'en servit pour essuyer ses bras où moussaient encore des paillettes brillantes de savon, et déclara: — Ecoute, monsieur le curé, je vais t'informe, ton visiteur, que c'est le jour de lessive, aujourd'hui, et qu'on ne vient pas déranger les chrétiens à cette heure-ci.

— Pour l'amour de Dieu, cesse tes bavardages et va ouvrir! supplia l'abbé en pressant désespérément ses mains sur ses oreilles pour leur épargner les vibrations saccadées qui n'arrêtaient plus.

— Bon... bon... on y va, mais tu ne m'empêcheras pas de lui dire, à ce phénomène.

Le reste de la phrase se perdit dans le bruit de la porte qui se refermait.

— Ah! soupira le curé, une sœur vieille fille, voilà ce que Notre-Seigneur envoie à ses pauvres ministres pour exercer leur patience et leur faire gagner le paradis!

Il écouta. Au timbre rauque d'Alphonsine, répondait une voix juvénile. La figure du prêtre s'éclaircit.

— Comment, c'est toi, petite, qui mènes tout ce tapage?

Une jeune fille se précipitait en trombe dans le bureau, tirant derrière elle, par une oreille le chien crotté dont les pattes laissaient sur le carreau de fâcheuses preuves de l'humidité extérieure.

— Bonjour, monsieur le curé... J'ai cru que vous dormiez tous.

— Eh bien, tu en as une façon de nous réveiller! gronda l'abbé Danic, sans conviction.

— Oh! je savais bien que vous préféreriez être dérangé dans votre sommeil... et me voir, que rater ma visite.

Paix, Dragon, continua-t-elle, éteignant son rire et s'adressant au chien, qui lui sautait joyeusement aux épaules. Reste tranquille, tu fais des traces partout.

— Voilà, constata l'abbé, tu amènes Dragon ici, quand je m'acharne à lui apporter sa pâtée dans le jardin. Ah! si mes pauvres faisaient cela, Mlle ma sœur bougonnerait joliment... mais du moment que c'est toi!... Tout t'est permis au presbytère!

Mlle Alphonsine échangea avec son frère un regard qui voulait être navré et qui n'était que ravi.

— Alons, dit la vieille demoiselle, je retourne à ma lessive, car Victoire doit faire du beau travail sans moi! Depuis qu'elle est entrée en service à la cure, elle se prélassait comme si un héritage lui était échu.

Mais, une idée subite lui venant: — As-tu mangé, au moins, Muriel?...

— Oui, oui, mademoiselle Alphonsine, j'ai déjeuné. Je suis venue avec la cinquantaine en vingt minutes. Brroum!

Si vous aviez vu ces virages, monsieur le curé!... Je ne sais pas comment je n'ai point écrasé tout un troupeau de chèvres qui s'est fourré dans mes roues, à la descente de Saint-Martial... C'est terrible, les chèvres, bête comme tout et peureux en diable... Et le berger a toujours l'air d'être sourd.

Mlle Alphonsine leva vers le ciel des bras interminables, comme si elle voulait faire des signaux au bon Dieu.

— Seigneur!... Elle se tuera un beau jour, avec cette machine de Satan!... Les jeunes filles d'aujourd'hui, ça ne rêve que plaies et bosses.

— Voulez-vous que j'aie vous aider à tremper les surplis de M. le curé? lui cria gaiement Muriel, tandis qu'elle disparaissait dans l'ombre du couloir.

— Ah! ils seraient jolis, les surplis de M. le curé!... C'est un sport de vieille fille, celui-là... Vous ne vous y connaissez plus, vous autres!...

cousine Blanche au cimetière, sans aller lui porter des fleurs du jardin, celles qu'elle aimait... Et depuis deux ans—ici la voix de Muriel se fit grave, un peu sourde—que mon pauvre papa est mort, je ne me suis pas couchée un soir sans prier pour lui. Je ne me suis pas éveillée un matin sans penser à lui, sans lui dédier tous mes actes de la journée, sans accomplir une sorte de pèlerinage dans le passé avec son souvenir.

"Mais, continua-t-elle en s'animant, je n'arrive pas à vivre avec ma peine. Elle s'éloigne de moi, quoi que je fasse pour la retenir. Ah! c'est mal, dites? J'ai le rire à la bouche et du crêpe sur ma robe..."

L'abbé Danic mit paternellement sa main sur la tête courbée devant lui.

— Mon enfant, n'aie pas de remords si tes vingt ans fleurissent malgré toi sur tes lèvres et au coin de tes yeux. Les joues roses éloignent le chagrin, et les larmes ne savent pas rester dans les jeunes prunelles.

Par suite d'un fâcheux contretemps, nous nous trouvons dans l'impossibilité de publier le roman annoncé pour notre numéro d'octobre.

Nous le remplaçons par: **Le Jardin de l'Enchantement**, de Magali, une idylle charmante qui fera oublier à nos lecteurs leur désappointement, et leur fera attendre avec patience la revue de novembre qui leur apportera cette fois: *La forêt enchantée*, par Claire de Ville.

Muriel éclata de son rire frais en cascade et toute la pièce sévère en fut comme aspergée. Il semblait que sa gaieté se communiquât aux choses pour leur donner une sorte de vie, brillante et joyeuse comme elle-même.

Soudain, elle vit le regard de l'abbé Danic appuyé sur elle. Elle rougit et baissa la tête. Ses yeux s'embrumèrent de mélancolie.

— Je sais ce que vous pensez, monsieur le curé, dit-elle à voix basse.

— Et quoi donc, ma petite enfant?

— Que je suis égoïste et oublieuse de m'amuser de rien, alors que je devrais avoir tant de chagrin!... alors qu'il y a huit jours seulement.

Et Muriel, s'asseyant sur le prie-Dieu, à côté de l'abbé Danic, éclata en sanglots. — Je n'oublie pas, monsieur le curé, je n'oublie pas, je vous assure!... Mais c'est curieux... je ne peux pas rester longtemps triste. Ma nature reprend le dessus. Le chagrin, chez moi, est comme une toile de fond sur laquelle viennent se tendre toutes les impressions nouvelles, vous savez, comme au théâtre... la multiplicité des rideaux successifs.

— Non, je ne sais pas, sourit l'abbé.

— Ah! oui, c'est vrai, vous n'allez pas au théâtre, vous. Moi, papa m'y conduisait souvent. Au Châtelet, vous connaissez? Ah! ce Michel Strogoff!... Il était superbe!... Je voudrais un mari qui lui ressemblât. Là, vous voyez, vous riez... Vous vous moquez de moi, monsieur le curé, parce que j'ai une tête de linotte.

— Je trouve que tu es étonnamment mobile.

— Oui... et pas posée, et pas sérieuse. Peut-être me jugez-vous incapable d'affection profonde, puisque tout glisse, chez moi, avec une aussi surprenante rapidité. Pourtant, je n'ai pas passé un jour, depuis la semaine dernière où nous avons conduit

"La gaieté, comme la jeunesse, est un présent divin. Nous n'avons pas plus le droit de les contenir que nous ne devons empêcher la sève de monter dans les tiges nouvelles. Le malheur a assombri très tôt ton existence. Dieu t'a envoyé les grâces d'état pour le supporter. Remercie-le donc et ne t'émeus pas des manifestations bien naturelles à ton âge. Souviens-toi de cette parole profonde, dite par un philosophe qui eût mérité d'être chrétien: "Il n'y a qu'une vertu: la joie..."

Muriel soupira, le regard perdu, puis, sa pensée revenant transformer son visage expressif, elle prononça:

— Je n'ai pourtant pas, en effet, tellement de raisons de me réjouir. Je suis venue vous parler de choses graves et vous demander conseil, monsieur le curé.

— Qu'y a-t-il, mon petit?

L'abbé regardait l'enfant, et l'on sentait, dans sa sollicitude attentive, un peu d'inquiétude. Il connaissait Muriel depuis toujours. C'était lui qui l'avait baptisée, qui avait enterré successivement sa grand-mère et sa mère, puis son père, le commandant d'Andrieu, dont il avait été l'ami et le commensal, pendant les longs séjours estivaux que faisaient régulièrement les d'Andrieu dans leur propriété du Clos Maury, le plus beau domaine de la région.

Le commandant s'était marié tardivement, alors que, colonial tôt vieilli par les campagnes lointaines, il aspirait à prendre sa retraite.

Ses quelques années de vie conjugale lui apportèrent un bonheur assez intense pour que la disparition de sa femme le laissât désespéré. Muriel avait douze ans lorsque sa maman était morte, fauchée en pleine jeunesse.

Pour meubler le vide de sa vie, le commandant d'Andrieu avait risqué en de vagues affaires industrielles tout son avoir, hypothéquant la maison et le domaine.

Mal conseillé, ignorant les rouages de ces entreprises où l'on doit avancer si prudemment, trompé par des associés peu scrupuleux, il était mort à peu près ruiné, laissant, en tout cas, une situation fort embrouillée.

Une cousine de Mme d'Andrieu, veuve et sans enfant, était venue vivre avec l'orpheline au Clos Maury, que Muriel aimait, et s'était attelée à débrouiller cette succession délicate... Muriel n'était pas majeure... les créanciers avaient consenti à attendre, mais l'abbé Danic savait que la vieille dame était morte sans avoir fini de mettre au net la situation de sa protégée.

Avec elle disparaissait la pension que touchent les veuves d'officiers tués à l'ennemi. Et le pauvre homme se demandait avec anxiété ce qu'allait devenir Muriel, maintenant qu'elle était seule pour faire face aux exigences quotidiennes.

— Monsieur le curé, dit plaintivement Muriel, je n'ai plus que vous... vous et Mlle Alphonsine, et aussi ma bonne Marizou, mais elle, elle est tout juste capable de dire *Amen* à la plus saugrenue de mes fantaisies.

— Marizou t'a vu naître...

— Vous monsieur le curé, vous m'avez baptisée. Ça ne vous empêchait pas de me donner des calottes quand je ne savais pas mon catéchisme... Enfin, c'est pas tout ça. On va vendre le Clos Maury.

— Qu'est-ce que tu dis? sursauta l'abbé.

— Eh! oui, monsieur le curé. Ça vous épaté? C'est pourtant la triste vérité! Je sors de chez le vieux Pastout, qui m'a dit, en agitant ses besicles par-dessus la châtaine qui lui sert de nez:

Mademoiselle, vos créanciers ne veulent plus attendre. Le tribunal peut ordonner la vente. Il faut vous décider ou on vous exécutera."

Et pan! allez donc... Comme la guillotine, vous savez, couic!

Le rire de Muriel s'acheva en sanglot.

— Ma pauvre petite! dit l'abbé, apitoyé; mais c'est pire encore que je ne pensais... Il n'y a pas moyen d'empêcher cela? Tu as vu ton homme d'affaires?

Muriel secoua la tête.

— Il dit que la vente du domaine, des meubles et de l'auto suffira à peine à désintéresser les créanciers. Alors, voilà ce qu'on me propose: Larcher, le quincaillier de la rue Neuve, qui a fait fortune pendant que papa se ruinait, désire acheter le Clos Maury. Après examen de la situation, il se chargerait de rembourser intégralement toutes les dettes et m'autoriserait à emporter une partie du mobilier, les objets auxquels je tiens... Il paraît que c'est là la solution la plus avantageuse pour moi; sinon, si je laisse agir le tribunal et vendre par autorité de justice, les frais absorberont une partie du capital, et les gens à qui papa a emprunté seront lésés. Cela, je ne le veux à aucun prix.

— Mais après, Muriel, que deviendras-tu? Viens chez nous, petite fille en attendant mieux. Je te marierai dès que...

— Monsieur le curé, interrompit Muriel, très calme et très décidée, vous parlez comme un enfant. Ne souriez pas, c'est très sérieux. Je n'accepterai jamais de grever votre budget. Que d'autres, plus pauvres que moi, profitent de votre charitable générosité... De plus, je ne me laisserai pas marier, même par vous.

— Voyez-vous ça, Mlle Jordonne qui tranche, qui discute!... Et pourquoi, je te prie, ne te laisserais-tu pas marier, si l'on te présentait un brave garçon?

— Parce que, ce brave garçon-là, je veux le choisir toute seule, selon mon cœur.

— Romanesque!... Crois-tu que cela t'empêcherait d'aimer ton mari si...

Muriel eut une moue têtue:

— Je ne veux pas aller au mariage comme on se jette à l'eau, pour ne pas sombrer quand le navire coule.

— Mais je ne me fais guère d'illusion, allez... Je sais que je risque fort de rester vieille fille. Eh bien, je serai une vieille fille qui travaille et qui lutte, tout comme les autres.

— En attendant, tu es une jeune fille qui ne peut rester seule, qui a besoin d'un mentor, d'un chaperon.

— Je sais bien, soupira Muriel, maintenant que cousine Blanche n'est plus là...

Le Jardin de l'Enchantement

L'abbé Danic réfléchit un moment, puis il demanda :

— Et de ta tante Georgina, pas de nouvelles ?

Les yeux de Muriel s'assombrirent.

— Je ne lui ai pas écrit. Sais-je seulement ce qu'elle est devenue ?

— Ton père avait tenté un rapprochement, je crois ?

— Non, pas de son vivant. Mais, pour obéir à ses volontés dernières, j'ai adressé à tante Georgina sa supplique touchante, cette lettre dans laquelle il la priait d'oublier leurs anciens dissentiments et ne confiait à elle... Elle n'a pas daigné répondre. Aussi, je n'ai plus écrit. Je ne veux pas mendier une affection qu'on me refuse.

— Etrange, murmura l'abbé. J'ai connu ta tante avant son mariage. Elle paraissait aimer ton père d'une profonde tendresse.

— Il l'avait élevée, vous savez...

— Oui... et lorsque tu es née, elle témoignait tellement de joie !

— C'est elle, dit l'enfant, songeuse, qui m'avait donné ce prénom de Muriel.

— Elle parlait fort bien l'anglais...

— Et elle s'est brouillée avec papa, qui ne voulait pas de son mariage avec cet officier de l'armée des Indes, qu'elle a fini par épouser.

— Depuis, on ne l'a pas revue...

— Je n'approuve pas papa d'avoir voulu la séparer de celui qu'elle aimait, sous le seul prétexte que cet homme était étranger... Le cœur n'a pas de frontières... Mais je ne comprends pas qu'elle ait gardé rancune à mon père jusque dans la mort.

— C'est inexplicable... Tu sais que son mari avait acheté une propriété ou une villa, dans le Midi, et qu'ils y venaient de temps en temps ?

— Oui, je sais... quelque part, en Gascogne.

Tenez, ne parlons plus d'elle, voulez-vous ? Ce n'est pas de ce côté-là que je peux me tourner...

L'abbé Danic resta un instant silencieux.

— Écoute, mon petit, fit-il, je vais réfléchir. Je dois me rendre à l'église, maintenant, mais crois bien que tu peux compter sur moi. Je verrai ton homme d'affaires. Je n'entends pas grand-chose, malheureusement, à toutes ces formalités procéduraires. Néanmoins, je pense que Dieu m'éclairera et que je pourrai défendre tes intérêts du mieux possible. Pour le reste, nous aviserons.

II

Muriel roulait à vive allure sur la route printanière, toute mouillée encore des récentes averse. Sa main tenait le volant, mais elle connaissait assez les aîtres pour n'être pas absorbée uniquement par sa machine. Elle regardait le paysage fuyant, le damier bicolore des prés reverdis et les arbres en sentinelle qui tendaient, pour se rejoindre, leurs bras frémissants emperlés de gouttes.

Que de fois elle avait circulé ainsi, l'âme joyeuse, dans la campagne rajeunie par l'avril nouveau ! Aujourd'hui, en dépit de sa souriante philosophie, le déchirement de son cœur lui rendait pénible la gaieté du cadre.

Ainsi, il fallait la quitter, la chère maison emplie de souvenirs heureux !... Adieu les matins d'été tout sonores du chant des coqs, les pelouses où s'ébattaient les chevaux en liberté, l'ombre mouvante des tilleuls où bruisaient les vols dorés d'abeilles... Adieu, l'horizon vaste et l'ivresse des courses à travers les routes, les rêveries sous la tonnelle lorsque monte, dans l'air léger, toute la symphonie parfumée du printemps, et les soirs merveilleux où la nuit magique pique des étoiles d'or dans le ciel assombri !

Tout cela, c'est son adolescence insouciante, c'est son passé de jeune fille.

Et maintenant, la vie est là, avec ses rudes exigences, ses traits impérieux et sévères qui vous parlent d'efforts, de luttés, d'embûches et de soucis.

Mais Muriel ne serait plus Muriel si elle s'en laissait longtemps imposer par cette rébarbative personne. Sa jeunesse ardente et belliqueuse ne peut pas se décourager si vite. À l'âme claire de l'enfant, la vie parle aussi de rêves, d'espérances, de bonheur futur. Et puis, il y a tout l'inconnu, tout ce que demain nous réserve de joies inattendues, de satisfactions de toutes sortes, de connaissances fécondes ; demain, qui contient la revanche de ceux qui traversent courageusement les heures présentes.

"Allons, se dit la jeune fille, en effectuant un virage savant devant le perron du Clos Maury, ne gaspillons pas notre énergie en de décevants et inutiles regrets... Qui sait tout ce que l'avenir m'apporte dans les plis serrés de son manteau ?"

Car Muriel, pour qui tout est image et qui éprouve le besoin de donner une forme aux créations de son esprit, se représente l'avenir comme le héros de son livre de prix : noble seigneur dont l'allure conquérante se drape fièrement d'une cape espagnole, il cache, sous un sombrero aux larges ailes, un visage impénétrable et des yeux pleins de mystère.

Mais elle sent confusément qu'il ne lui est point hostile Et chaque fois qu'un chagrin nouveau vient mettre une ombre sur le miroir de sa gaieté, elle évoque ce fier personnage et se sent rassérénée.

— Preste et légère, elle se glissa hors de l'auto et grimpa vivement les marches du perron.

— Marizou, Marizou... où donc es-tu ?

— Je suis là, mademoiselle.

Une porte ouverte découpait dans la pénombre du couloir un rectangle lumineux où s'échevela la leur dansante d'une flamme. Marizou montra la dentelle noire de son fichu.

Mais déjà Muriel pénétrait dans la cuisine, vaste comme une salle de bal, et, accourue près du foyer, présentait ses mains rougies à la chaleur réconfortante.

— Bon sang ! il ne fait pas chaud à conduire, par ces matins frisés !

— C'est ça, gronda Marizou, tu vas encore attraper du mal. Toujours ta manie de courir les routes. Si c'est pas malheureux d'être têtue de la sorte !

Car Marizou, qui avait assez complaisamment adopté le "Mademoiselle", depuis que Muriel portait des tailleurs de sport et des souliers à talons, n'avait jamais pu se résoudre à abandonner le tutoiement.

Cela déplaisait fort à feu le commandant d'Andrieu, lequel était ami du décorum, mais cela amusait beaucoup Muriel, qui n'avait point voulu qu'on tracassât la pauvre fille pour un simple détail conventionnel.

Marizou chérissait Muriel, lui passait tous ses caprices, l'admirait béatement et se lamentait dès qu'elle la voyait un instant songeuse ou préoccupée.

— Le facteur a laissé ça, dit-elle, en tendant à Muriel une enveloppe cachetée.

La jeune fille la prit distraitemment.

— Tiens !... Je ne connais pas cette écriture !

Elle l'ouvrit. Ses yeux s'étonnèrent, parcoururent plus vite les lignes... Une rougeur d'émotion colora ses joues.

— Ah ! par exemple !

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'inquiéta Marizou, déjà sur le qui-vive. Tu as des ennuis, ma colombe ?

— Non... C'est de tante Georgina.

De stupefaction, la servante se laissa tomber sur les briques de l'âtre. Là, les mains à plat sur son tablier, le nez levé vers Muriel, elle hocha la tête, répétant dans son désarroi :

— Mon Dieu... mon Dieu... mon Dieu !... tante Georgina, tout de même !... Ah ! ben, pour une histoire, c'est une histoire !

Et comme Muriel, absorbée, contemplait pensivement les braises rougeoyantes :

— Alors, elle va t'veni, not' demoiselle ?

— Ce n'est plus une demoiselle, Marizou, tu sais bien, puisqu'elle est mariée depuis bientôt dix-huit ans.

— Ben sûr, je sais... avec ce nègre, que ça a tant fâché le pauvre Monsieur !

La jeune fille sourit :

— Mais non, pas avec un nègre... avec un Anglais.

— Un Anglais... un Anglais... y a pas de différence ! Tout ça, c'est pas du monde chrétien.

Et, prise d'une soudaine frayeur :

— Est-ce qu'elle va l'amener, son nègre... enfin son étranger ?

Marizou prononçait le mot dédaigneusement. À l'école du commandant d'Andrieu, elle avait pris des leçons de chauvinisme dont elle avait grandement profité. Seulement, chez elle, ce chauvinisme, s'appuyant sur une ignorance totale de la géographie et de l'ethnographie, était arrivé à lui donner une singulière conception de l'humanité.

Pour elle, la terre se divisait en deux parties très distinctes : l'Afrique, où vivaient pêle-mêle, à l'état sauvage, les

nègres, les Chinois, les Anglais, les Américains, bref, tous les hommes de couleur, et la France, seule région civilisée, habitée par des hommes blancs.

Dame ! Marizou, qui était bergère, au temps où l'instruction n'était pas encore répandue dans les coins reculés, n'avait quitté ses montagnes natales que pour entrer en service au Clos Maury, d'où elle n'était jamais plus sortie.

— Mais enfin, murmurait la jeune fille, je n'y comprends rien... Comment tante Georgina a-t-elle appris la mort de cousine Blanche ?

Elle examinait avec perplexité le feuillet où s'étalait l'écriture énergique, presque masculine de l'expéditrice.

— Voilà ce qu'elle écrit, dit-elle enfin à Marizou :

"Ma chère petite,

"Je suis navrée du deuil qui te frappe et dont je prends ma large part. Je ne peux te dire qu'une chose : je t'attends. Ma maison est désormais la tienne. Tu trouveras en moi une miaman.

"J'aurais voulu aller te chercher moi-même. Malheureusement, une terrible crise de paludisme me retient ici à Riveraine, où j'ai débarqué il y a un mois. C'est là que m'est parvenue la terrible nouvelle.

"Prépare-toi à venir me retrouver. J'ai hâte de te serrer dans mes bras. Tu prendras lundi, l'express de sept heures, qui arrive à Moissac vers trois heures de l'après-midi. Une auto t'amènera à Riveraine.

"Ta tante affectionnée,
Georgina SMITHSON

"P.-S.— Inklus, mille francs pour tes premiers frais".

— Ah ! ben, en voilà une aventure ! s'exclama Marizou en fourrageant dans le foyer. Et qu'est-ce que tu vas faire, ma jolie ?

Muriel resta un instant songeuse.

— J'irai demander conseil à l'abbé Danic. Mais il me dira certainement : "Ta place est près de ta tante ; il faut partir".

Voyons, nous sommes... mardi. Si je prends l'express lundi prochain, il me reste une semaine, et c'est...

Elle s'interrompit en voyant de grosses larmes rouler sur les joues de Marizou.

— Eh bien, qu'est-ce que tu as ?

— Je pleure... re ! sanglota bruyamment la servante.

— Je le vois bien, que tu pleures, mais pourquoi cette soudaine désolation ?

— Pourquoi ?... elle demande pourquoi !

Et, chagrinée davantage, sans doute, par cette incompréhension de sa jeune maîtresse, Marizou poussa des clameurs éperdues.

— Mais qu'as-tu, voyons ?... Ne fais pas l'enfant. Allons, ne t'essuie pas avec le torchon du fourneau... Te voilà toute barbouillée de suie.

Le désespoir tapageur de la servante ne manquait pas de pittoresque. Les traces que son mouchoir improvisé avait laissées sur son visage se mêlaient aux larmes intarissables qui coulaient de ses yeux noyés, et, sous ce masque tacheté, elle avait l'air d'une Indienne de comédie.

— Dire qu'y faut... y faut... partir !... Moi qui n'ai seulement jamais... jamais monté dans le train !

— Mais tu ne partiras pas, toi !... M. Larcher m'a offert de te garder.

Les sanglots de Marizou s'arrêtèrent net.

Elle resta un instant silencieuse, comme si son émotion la rendait muette, puis elle cria, indignée :

— Moi ?... Il veut me garder, moi ?

Et tu crois, mademoiselle Muriel, que j'vas demeurer ici, ben tranquille, pendant que tu iras à l'aventure... Qu'est-ce qu'y dirait, là-haut le pauvre Monsieur, et feu mamz'elle Blanche, qui t'a confiée à moi ?

Hein, qu'est-ce qu'y diraient ?

Perplexe, touchée aussi, Muriel risqua :

— Tante Georgina ne parle pas de toi ma pauvre fille.

— Pardine ! Pas qu'elle sait bien que je te suivrai. C'est bien moi et pas une autre qui t'a donné ton biberon quand t'étais mauvette, j'suppose ?

C'était là le grand argument de la vieille bonne. D'ordinaire, Muriel ne résistait pas

à d'aussi tendres souvenirs... Cette fois encore ses hésitations fondirent.

— Allons, décida-t-elle, en embrassant les joues ridées, si je vais à Riveraine, tu y viendras avec moi. Je ferai comprendre à tante Georgina que tu m'es indispensable. Sur ce, je vais consulter l'indicateur.

Et Muriel, ayant ainsi prévenu les protestations reconnaissantes de la loquace Marizou, s'en fut prestement vers sa chambre.

III

— Jésus ! qu'il est loin, leur Midi ! Marizou soupire en regardant fuir, derrière la vitre, la théorie des arbres affolés que barrent les fils mouvants du télégraphe.

Cette Morvandelle, issue d'une mère basquaise et d'un père catalan, lesquels l'ont baptisée de ce nom à consonance si évidemment méridionale, ne se sent pas attirée vers le berceau de ses proches antécédents.

Pour elle, le pays tient tout entier dans les bois pittoresques qui escaladent les pentes natales, et au creux de ce Clos Maury où elle arriva, voilà près d'un demi-siècle, en sabots de bois et cotillon court, un jupon de rechange et des bas tricotés serrés précieusement dans son foulard multicolore.

Depuis, elle a vécu là sa simple vie de campagnarde, au service des fermiers l'hiver, au service des maîtres l'été, toujours contente de son sort, soit qu'il faille aller lier les fagots de houx par les dures gelées ou revêtir le tablier à bavette durant les chauds après-midi de juin, pour servir, sur la terrasse, une élégante compagnie.

Autant que Muriel peut-être, bien qu'à sa rude façon paysanne, elle aimait le Clos Maury, et laissait un lambeau de son cœur dans l'étroite chambre qui constituait, pendant tant d'années, son humble chez-soi de servante.

Elle regrettait la cuisine immense, avec son plafond à solives décoré de saucisses et de jambonneaux, l'âtre sombre où le feu mettait son âme féérique et crépitante, et la table de chêne noir qui voyait tous les ans, pour la moisson, quarante travailleurs attablés.

Ah ! s'il n'y avait pas la petite, cette Muriel qui représentait à elle seule tout l'univers de Marizou, comme elle profiterait de l'offre du quincailleur Larcher, celui qui leur avait "pris" le Clos Maury !

Car, aux yeux de Marizou, le gros homme qui est venu, la veille encore, alors que les malles de Muriel n'étaient même pas bouclées, bouleverser la maison de fond en comble et mettre des meubles dorés dans le bureau du pauvre Monsieur, cet homme-là est un usurpateur.

Et Muriel, qui a l'âme juste, n'a pu arriver à lui faire comprendre que, si le quincailleur manquait de délicatesse, il n'en avait pas moins usé très correctement vis-à-vis d'elle, payant le prix fort un domaine un peu délaissé, ce qui permettait à la jeune fille de liquider complètement les dettes paternelles.

Ah ! dame ! Il ne lui restait pas grand-chose de cette succession... Pour que tout soit payé, rubis sur l'ongle, la jeune fille avait cédé les meubles qui lui revenaient, sauf le piano de sa mère, confié à l'abbé Danic, quelque bibelots chers et ses livres préférés.

Hier soir, tous comptes finis, les entrevues avec le notaire et les expertises terminées, Muriel a secoué sur le seuil la poussière de ses semelles... Elle a fui la maison déjà envahie d'ouvriers, cette maison qui, désormais, n'est plus la sienne, où les meubles ont pris, sous leurs housses neuves, l'aspect impersonnel des choses étrangères.

Muriel et Marizou acceptèrent, pour cette dernière nuit, l'hospitalité de Mlle Alphonsine et de l'abbé Danic.

— Ma pauvre petite, dit l'abbé en remarquant la mine défaite de Muriel et le cerne sombre qui agrandissait ses yeux, tu as fait plus que ton devoir.

— Je ne le regrette pas.

La petite tête fière s'était redressée avec défi, narguant le destin qui s'obstinait à assombrir sa claire jeunesse.

Et l'abbé pensait, philosophe et désabusé :

"Il faut avoir vingt ans pour garder encore cette rectitude d'âme, ce désintéressement absolu qui vous incite à vous dépouiller de tout pour obéir à une stricte conception d'honneur.

"Hélas ! plus tard, on perd trop souvent cette intransigeance de conscience. Pour quoi faut-il que, dès qu'ils ont affronté la

Le Jardin de l'Enchantement

vie, la plupart des hommes oublient la fraîcheur de leurs sentiments premiers et deviennent tellement assoiffés d'argent et de jouissances que leur jugement se fausse, leur honnêteté s'émousse et qu'ils soient tous comme des fauves autour d'une proie?..."

..

Le train roule à travers la campagne, le long des vergers panachés. Muriel sourit à la lumière, aux bouquets blancs des amandiers, aux branches roses des pêchers qui évoquent la vision de ces jardins japonais brodés par des mains expertes sur des soies exotiques.

Tout à l'heure, sur le quai de la gare, elle a eu une minute de défaillance. Elle a confié à l'abbé Danic et à Mlle Alphonsine qui l'accompagnaient:

— Ah! je n'aurais jamais cru qu'il me serait si dur de m'arracher à mes vieilles pierres!

Maintenant, la gaieté lui est revenue, avec le courage. Sous l'ombre du chapeau en auvent, son visage animé est comme une fleur rose, une fleur que l'orage aurait courbée et qui garderait la trace des meurtrissures récentes.

— Eh bien, Marizou, ça t'amuse de voyager?

Marizou a des yeux ahuris dont l'effroi n'est pas tout à fait parti. Cette machine qui l'emporte avec un bruit grondant de forêt sous l'averse, ne la rassure qu'à moitié.

Elle soupire:

— On va arriver bientôt?

— Mais oui, dans une demi-heure. Nous venons de passer la dernière station.

Les bons yeux de la Morvandelle s'appuient sur Muriel, pleins de confiance et de sollicitude.

— Tu n'es pas fatiguée, ma colombe? Muriel fait non de la tête et sourit.

Elle pense à ce que Mlle Alphonsine lui a dit ce matin, en guise de suprême recommandation:

— Surtout, s'il y a d'autres servantes chez ta tante, fais bien attention à Marizou. Il ne faudrait pas qu'on lui inculquât les idées révolutionnaires qui se sont répandues dans la gent domestique. Elle est naïve et ne connaît rien, mais ces filles de la ville auraient beau jeu à la transformer.

La jeune fille est tranquille là-dessus. Ce n'est pas à son âge que Marizou changera. L'idée qu'elle pourrait la voir avec des bas de soie, un sac à main et de la poudre ocre sur les joues l'emplît d'une douce gaieté.

Mais le train entre sous la verrière.

— Moissac!... Moissac!... crie un employé avec un savoureux accent.

Il faut toute la décision de Muriel pour mettre dans les bras de sa compagne plusieurs valises et la forcer à lui emboîter le pas.

— Tu ne te ne trompes pas, des fois, mademoiselle?... Tu es bien sûre que c'est ici?... C'est qu'il va partir, tu sais... Elle désigne respectueusement le monstre fumant.

— Oui, oui, confirme Muriel, en rassemblant les derniers colis. En route!... A la recherche de l'auto de tante Georgina.

Dans le groupe des voyageurs, elles se hâtent vers la sortie.

— C'est vous, l'auto pour Riveraine?

— Non, mademoiselle, répond l'interpellé. L'attend du monde pour l'hôtel du Nord.

Et, voyant que la jeune fille cherche du regard:

— Si vous voulez une voiture, en voilà une qui fait la place et qui vous conduirait là-bas. Riveraine n'est qu'à douze kilomètres.

Muriel regarde l'auto en question et hésite.

— C'est étrange... Ma tante m'avait dit, pourtant, qu'elle enverrait quelqu'un me chercher.

— Alors, attendez, dit l'homme. Seulement, si la personne que vous espérez n'arrive pas, vous n'aurez plus de voiture. Ce train est le dernier, et il avait quarante minutes de retard.

— Hôtel du Nord!... Hôtel du Nord!... Par ici, pour l'hôtel du Nord!... crie-t-il à l'adresse de voyageurs hésitants.

Le groupe envahit son véhicule et, dans un claquement sec de portière, l'auto démarre, plantant là Muriel inquiète et Marizou ébahie.

Comme la deuxième voiture fait mine de l'imiter, Muriel s'élance:

— Pouvez-vous me conduire à Riveraine?

— Ce sera quarante francs, dit l'homme.

— Bon! accepte-t-elle. Vous chargerez les malles pour ce prix-là.

Le chauffeur fait la grimace. Mais, devant le visage volontaire de sa jeune cliente, il prend le bulletin sans protester... Allons, Muriel se familiarise avec son rôle de nouvelle pauvre!

— Tu comprends, dit-elle à Marizou, c'est cher. Mais il faut se décider. Un événement imprévu aura certainement empêché l'auto de tante Georgina de venir jusqu'ici. Attendre davantage serait dangereux. Je ne me soucie guère de me trouver ce soir dans une ville inconnue.

Marizou approuve et aide sa jeune maîtresse à hisser les valises dans l'intérieur du véhicule.

Peu après, le chauffeur revient. Un homme d'équipe le suit, transportant les gros bagages. Un deuxième porteur pousse devant lui, sans aucun ménagement, une sorte de malle antédiluviennne, poilue comme une tente de nomade et liée d'une énorme corde.

Cette vue secoue l'apathie de Marizou. Le parapluie en bataille, rouge d'émotion, elle se précipite vers l'homme:

— Eh! vous n'avez pas z'honte de me "chambouler" comme ça mes belles hardes!... que j'ai mis là dedans toutes mes frusques du dimanche, mon paroissien en nacre et mes deux meilleurs bonnets.

— Vrai! s'esclaffe l'autre, si le contenu ressemble au contenant, la petite mère, c'est pas d'aujourd'hui que vous porterez des jupe-culottes!

— Jupe-culotte!... jupe-culotte vous-même, grand malappris, gémit-elle pendant qu'on hisse brutalement le précieux colis sur l'impériale.

L'auto démarre sous les regards amusés des hommes d'équipe, à la grande satisfaction de Marizou qui déclare à Muriel sans aménité:

— Ils sont guère polis, ces paroissiens-là!

Muriel ne répond pas, songeant à la maison nouvelle où elle va faire son entrée, à la tante inconnue qui l'attend au bout du voyage.

Comme elle va l'aimer, cette parente si proche qui pencha jadis sur son berceau sa jeunesse émerveillée! Les termes de sa lettre étaient affectueux: c'en est assez pour que Muriel veuille oublier que tante Georgina n'a pas répondu à son premier appel.

D'avance, il semble à la petite orpheline qu'elle sera heureuse au foyer qu'on lui ouvre enfin.

De son oncle, il n'est pas question dans la lettre. Vit-il encore seulement?... Au Clos Maury, on est resté si ignorant de la vie de celle qui s'en fut, voilà dix-huit ans, vers le pays où l'appelait sa destinée! Muriel évoque une silhouette martiale, uniformément vêtue de kaki, tels les officiers qu'elle a vus pendant la guerre.

— Tiens, mademoiselle, voilà le bourg... Muriel s'évade de son rêve.

La corne de l'auto éveille les échos endormis de la route qui, allongée entre deux rangées de maisons à toits rouges, devient moins impersonnelle depuis qu'elle est "la Grand'Rue".

Le chauffeur a ralenti et manœuvre à travers les chariots au repos qui pointent vers le large leurs bras raidis et figés, les brouettes renversées, une patte en l'air, au seuil des portes, et les volailles affolées qui se sauvent en battant des ailes.

— Où faut-il vous conduire, mademoiselle sans quitter le volant.

— Arrêtez... et demandez la maison de Mme Smithson.

Une femme en tablier noir, un foulard gris noué sous le menton, est sortie d'une porte basse.

— Où demeure Mme Smithson? interroge le chauffeur.

Et comme la femme ne paraît pas très bien le comprendre, il répète la phrase en patois.

Son interlocutrice a un geste vers la route, désignant un point lointain.

— Adécials, fenno, merci pla (1). prononce le chauffeur avec son plus bel accent gascon.

Pendant que l'auto démarre, l'interpellée glisse des yeux curieux vers la portière où est apparue, un instant, le frais visage de Muriel.

(1) Au revoir, femme, merci.

Une nouvelle surprise pour le déjeuner...

Blé Soufflé et Riz Soufflé "doublement croustillants"



Maintenant ces nourissants* grains sont deux fois plus croustillants — deux fois!

RAFRAICHISSANTS! Croustillants! Délicieusement frais et croquants! Les Grains Soufflés Quaker ont toujours été la céréale idéale durant les chaleurs.

Et maintenant ils sont deux fois plus croustillants — deux fois plus délicieux, grâce à un procédé spécial, qui ensuite les enferme tout chauds dans un paquet hermétiquement cacheté.

Vous constaterez la différence dès votre première cuillerée. Aucune autre céréale ne subit ce procédé. Aucune autre céréale ne vous procure les grains nature

ainsi soufflés pour les rendre plus digestibles. Cette facilité de les digérer est vitalemment importante. Elle vous procure une plus grande valeur nutritive — une meilleure alimentation.

Le Blé Soufflé Quaker est fait de grains de blé entiers. C'est un riche producteur d'énergie. Soutenant. Nourissant.

Le Riz Soufflé Quaker est fait de gros et crémeux grains de riz, rendus croustillants. Il procure aux enfants l'énergie pour le jeu.

Egayer les déjeuners. Rendez-les appétissants. Servez les nouveaux Blé et Riz Soufflés!



*Étonnante valeur nutritive

Malgré leur croustillante délicatesse le Blé et le Riz Soufflés possèdent une étonnante valeur nutritive. Une généreuse portion de Blé ou de Riz Soufflés avec du lait ou de la crème et du sucre, est supérieure en valeur d'énergie à 4 ou 5 tranches de bacon, une pomme de terre cuite, ou une côtelette d'agneau. Servez des Grains Soufflés au déjeuner, au dîner ou au souper — toutes les fois que vous désirez une nourriture solide à un prix économique.

Préparés au Canada par THE QUAKER OATS COMPANY

Quaker Puffed Wheat and Puffed Rice

Cette Dame Affirme Que ses Rideaux ont « l'Air de Neufs »

Une lettre, écrite par une dame de Québec, raconte le magnifique succès obtenu en redonnant aux vieux rideaux de son vivre, leur fraîcheur et leur couleur premières. "Ils étaient tellement gris et ternes que toute la pièce avait un air misérable. Cependant, ils étaient encore très bons et je ne pouvais m'en acheter des neufs. Une voisine me parla d'une nouvelle sorte de teintures fabriquées par les manufacturiers des célèbres teintures Diamond. Je connais la magnifique qualité des teintures Diamond et les ai souvent employées pour teindre des vêtements foncés. Ma voisine m'a expliqué que les nouvelles teintures Diamond sont pour des nuances plus légères et n'exigent pas d'être bouillies. Je me suis procuré un paquet d'E-cru et j'ai donné à mes rideaux un bon nettoyage dans l'eau teintée. Quand ma fille revint à la maison elle me demanda où je m'étais procuré mes nouveaux rideaux! Ils avaient vraiment l'ondulation et la fraîcheur de rideaux neufs et toute la pièce en était égayée!"



Teintures Diamond

DANS TOUTES LES
PHARMACIES

LA REVUE MODERNE

est éditée par Noël-E. Lanoix, Limitée, et imprimée par la Compagnie d'Imprimerie des Marchands Limitée, 329 est, rue Notre-Dame, Montréal.



"JE N'EN
REVIENS PAS DE
LA FAÇON DONT
BLUE-JAY
M'A DÉBARRASSÉE
DE CE COR!"

CORS DOULOUREUX

Ne les laissez plus vous torturer, car l'Emplâtre Anticor MEDICAMENTE Blue-Jay vous offre un moyen sûr de vous en débarrasser.

Vous êtes soulagé dès l'instant où le souple tampon de feutre coussine le point sensible, éliminant la pression de la chaussure. Puis le doux médicament détache le cor et en prépare promptement la chute. Fiez-vous à ce SUR traitement... évitez de couper vos cors ou de recourir à des méthodes violentes. Blue-Jay est fabriqué par une maison réputée de pansements chirurgicaux. 35c dans les pharmacies.

EMPLATRES ANTICOR BLUE-JAY

(BAUER & BLACK LIMITED)

Brochure gratuite — "FOR BETTER FEET"

Un petit livre très utile, contenant de précieuses suggestions pour ceux qui souffrent des pieds. Pour copie gratuite, envoyez ce coupon à Bauer & Black, 100 Spadina Ave., Toronto.

Nom

Rue

Ville Prov.

Le Jardin de l'Enchantement

La voiture roule encore une centaine de mètres.

Muriel et Marizou peuvent voir toute la population essaimée à travers les vignes, — ce qui leur explique le silence désertique du village, — puis l'auto enfle une allée bordée de marronniers et freine brusquement.

— Voilà... C'est ici, dit le chauffeur en ouvrant la portière.

Hésitante, un peu émue, la jeune fille descend. Elle pousse un cri d'émerveillement.

La villa de tante Georgina, ainsi que le mur qui la protège, est enfouie sous une glycine fleurie... Les grappes mauves courent tout le long de la façade, s'agrippant aux volets, encadrent la porte et retombent le long de la grille en un enroulement féérique.

— Que c'est joli! s'exclama Marizou en joignant les mains.

Muriel agite la sonnette, jetant un coup d'œil avide à travers les barreaux.

Le jardin est étrange, presque en friche, dirait-on, avec du lierre le long des arbres magnifiques et, sur la gauche, une sorte d'étang qu'entourne une bordure naturelle de violettes sauvages et de narcisses jaunes... Une seule allée non sablée, où l'herbe semble avoir été coupée à la faux par une main désireuse de laisser la nature s'épanouir partout en liberté. Elle a respecté, cette main, tout le fouillis des plantes qui poussent au hasard, dans un désordre pittoresque et charmant, avec une luxuriance presque tropicale.

— On dirait le jardin sauvage de la Belle au Bois dormant, chuchote Muriel, impressionnée.

Comme le palais des contes, la maison paraît endormie. Aucun bruit n'a répondu au coup de sonnette de la jeune fille. Elle fait une seconde tentative, plus énergique cette fois.

— Tante Georgina serait-elle plus malade? se demande-t-elle avec une soudaine inquiétude.

Tout à coup, elle voit s'ouvrir une porte de côté, et un vieil homme, en tablier bleu de jardinier, traverser l'allée.

Ayant déchargé les bagages, le chauffeur, impatient, est remonté sur son siège.

— C'est bon. Vous pouvez partir maintenant, dit Muriel en lui tendant le prix de sa course.

L'homme ne se fait pas prier et démarre aussitôt.

Le vieillard au tablier bleu, qui arrive à cette minute près du portail, ouvre des yeux ahuris en voyant l'auto disparaître et les deux femmes plantées sur le chemin, au milieu d'un amoncellement de malles et de cartons.

Sa main qui tenait déjà la poignée du verrou a une hésitation qui n'échappe pas à la jeune fille.

— Je suis Muriel, dit-elle à travers la grille. Est-ce que ma tante est là?

A ces paroles, la physionomie du bonhomme devint si étrange qu'une anxiété nouvelle fait battre le cœur de Muriel.

— Ne suis-je pas ici chez Mme Smithson? demande-t-elle, anxieuse.

L'homme a un signe de tête affirmatif, mais il regarde les bagages avec le même air de stupefaction intense.

— Eh bien! conduisez-moi près de votre maîtresse. Marizou que voici vous aidera pour les valises.

Sur la figure du jardinier, la stupefaction fait place à la stupeur.

— Qu'est-ce que vous dites? s'exclama-t-il. Ce disant, il se décide à entr'ouvrir le battant, précautionneusement.

— Je vous demande de m'introduire près de Mme Smithson. Je suis sa nièce et elle m'attend. Elle n'est pas plus malade au moins?

Le jardinier secoue la tête.

— Mme Smithson ne vous attend pas. Comment, elle ne m'attend pas?...

Elle m'a écrit. Parfaitement. Et, de force, Muriel pénètre résolument dans l'allée en bousculant son interlocuteur.

Tout de suite, l'aspect des volets clos, entre les branches de glycine, l'impressionne désagréablement.

Elle glissa vers l'homme un regard interrogateur. Tête basse, il l'a suivie.

— Eh bien, vous ne rentrez pas mes bagages? Marizou ne va pas rester là, en faction, toute la vie.

— Mais enfin, mademoiselle, puisque je vous dis qu'il n'y a personne à la villa.

— Il n'y a personne? Qu'est-ce que cela veut dire? Ma tante est partie?...

— Oui, fait le jardinier.

— Quand? ... Était-elle mieux?

— Je ne l'ai point vue, avoue-t-il.

— Vous ne l'avez pas vue!... Mais pourtant.

Il l'interrompt:

— Je ne connais pas Mme Smithson.

— Vous ne la connaissez pas? ... C'est impossible.

Qu'est-ce que ça veut dire?

Le geste désolé du jardinier exprima les regrets qu'il éprouve de son ignorance.

— Voyons, fait Muriel, démontée, expliquez-vous. Vous êtes bien au service de Mme Smithson? ... Oui? Alors, pourquoi dites-vous ne pas la connaître?

— Parce que ce n'est pas elle qui m'a engagé.

— Qui est-ce?

— Le notaire.

— Mais depuis, vous l'avez vue?

Non? ... Depuis quand êtes-vous ici?

L'homme réfléchit une seconde.

— Il y aura deux ans aux prunes.

— Et depuis deux ans vous n'avez jamais aperçu tante Georgina?

— Non. Depuis que je suis à son service, Madame n'est jamais venue à la villa.

Muriel lève des yeux angoissés sur la façade. En dépit des arabesques fleuries qu'y dessinent les thyrses souples des glycines, elle a bien l'air fermé et mort des maisons inhabitées.

— Où demeure-t-elle alors? interroge Muriel anxieusement.

Le jardinier esquisse un geste d'ignorance.

— On dit qu'elle voyage, quelque part, en Amérique ou aux Indes.

— C'est faux. J'ai reçu une lettre d'elle portant le cachet de Riveraine. La lettre a été mise à la poste le 9. Le timbre en fait foi.

— Ah ça! ma petite demoiselle, ricane l'homme, faut pas m'en conter!

Elle l'interrompt brusquement, sans l'entendre:

— Qui vous paie?

— Le notaire, pardi! ... tous les mois...

et je dois entretenir les jardins et les communs. Et encore, avec mission de tailler et d'émonder le moins possible. C'est l'ordre de Mme Smithson, une fière originale allez.

Mais pour le travail, j'ai pas à me plaindre. Je peux y tenir... La place est bonne.

Lasse d'attendre, Marizou arrivait par l'allée, ayant jugé que les lourds colis ne risquaient rien dans le chemin désert.

— Si vous voulez, brusqua l'homme, je vais vous accompagner chez le notaire. Il pourra vous renseigner.

Muriel acquiesça. Cette extraordinaire absence de sa tante la rendait fébrile.

— Tu vas rester ici, dit-elle à Marizou.

Il y a quelque chose que je ne comprends pas. Ce sera vite éclairci.

Et plantant là la servante éberluée, elle emboîta le pas à son guide.

IV

Cependant son inquiétude se précisait, à mesure qu'elle essayait de réfléchir.

Dans un endroit comme Riveraine, — tout le monde se connaissait, — comment admettre que le jardinier ignorât la présence au bourg de tante Georgina...

en supposant que celle-ci fût descendue ailleurs qu'à la villa?...

Le cœur battant, elle laisse tomber le marteau de cuivre d'une maison villa-

geoise qui a l'air avec son balcon correct et ses fenêtres aux rideaux empestés, d'une petite vieille provinciale, propre et bien tenue.

Introduite dans une sorte de bureau-salle à manger, — noyer verni et chêne sombre, — elle se trouve en présence d'un monsieur bedonnant qui, avec un salut très vieille France, la prie de s'asseoir.

D'un geste poli, il l'invite à expliquer le motif de sa visite.

Elle lève les yeux vers son compagnon, gauchement assis sur le bord d'une chaise de paille.

— Voilà, commence ce dernier, cette demoiselle réclame sa tante. Elle dit que Mme Smithson lui a écrit de Riveraine, le 9 de ce mois.

Et le bonhomme cligne de l'œil, incrédule et moqueur.

Aux paroles du jardinier, les prunelles du notaire ont, derrière les béciles, un singulier regard.

— Vous prétendez être la nièce de Mme Smithson? articule-t-il, en fixant Muriel.

— Oui, monsieur.

La voix musicale a eu un tremblement... La jeune fille fouille nerveusement dans son sac à main et retire une enveloppe.

— Voilà ce qu'elle m'écrit, monsieur. Lisez, si vous ne me croyez pas.

Son visage était passé au ton pivoine, et ses prunelles mauves, si rieuses d'ordinaire, retenaient à grand peine des larmes humides.

Le notaire saisit la lettre. Posément, il la parcourut. Haletante, Muriel essayait de suivre l'expression de sa pensée sur sa physionomie. A présent, elle se prenait à douter d'elle-même! ... N'était-elle pas le jouet d'une énorme mystification?

Sa lecture finie, le tabellion regarda longuement les cachets et les timbres. Il paraissait profondément intrigué.

— Étrange! ... murmura-t-il.

Puis, relevant la tête vers sa visiteuse:

— Mademoiselle, dit-il calmement, en tapant à petits coups de ses lunettes d'écaille sur le papier, il est impossible que Mme Smithson vous ait écrit cette lettre.

— Impossible? balbutia Muriel.

Il appuyait sur elle un regard soupçonneux:

— Savez-vous bien que...

— Que? proféra Muriel, hautaine.

— Que vous pourriez passer pour une intrigante.

Le mot la souffleta.

— Monsieur, je n'admets pas ces insinuations et je vous défends.

Mais la pauvre enfant ne put continuer. Sa colère se noya dans le chagrin qui, depuis quelques instants, montait en elle et débordait enfin: elle éclata en sanglots, le visage enfoui entre ses mains jointes.

Le notaire la considérait avec perplexité, touché par cette désolation qui paraissait sincère.

— Comment est-elle arrivée? chuchota-t-il au jardinier, lequel semblait encore moins à son aise.

— Dans une auto, avec une femme habillée en carnaval.

Il désignait ainsi le bonnet de Morvanelle et le tablier plissé de Marizou.

— Et des malles! et des bagages! haut comme ça... Il y en a toute une charretée qui barre le chemin de chez nous.

Le notaire alla à la jeune fille dont les pleurs ne tarissaient pas.

— Voyons, mon enfant, dit-il plus doucement, vous avez tort de vous désespérer. Calmez-vous.

D'un mouvement vif, Muriel releva sa tête court-bouclée:

— Le moyen, fit-elle frémissante, de rester calme quand on s'entend traiter d'intrigante... Une intrigante, moi! la fille du colonel d'Andrieu... Oh! c'est trop fort...!

Et les sanglots de redoubler, tandis que les doigts de la jeune fille pressaient convulsivement un minuscule mouchoir sur sa bouche contractée.

L'embarras du notaire s'accrut.

— Ne connaissez-vous personne ici?

Muriel secoua farouchement le menton... Puis, comme si elle se rappelait tout à coup, ouvrit son sac d'oreiller, en retira une autre enveloppe dont elle lut rapidement la suscription.

— L'abbé Danic m'a remis ceci pour un de ses parents qui habite Riveraine.

Ce dernier pourra vous confirmer mon honnêteté et la pureté de mes intentions, ajouta-t-elle fièrement.

Mais dès les premiers mots, le notaire avait sursauté.

— L'abbé Danic? ... Vous dites, l'abbé Danic? Le curé de Fontvieille?

— Parfaitement, répondit sèchement Muriel. Et la lettre est pour un M. Clamart, propriétaire.

— J'ai acheté la charge en même temps que la maison, dit le notaire. Je suis M. Clamart.

Muriel avait ému toutes ses facultés d'étonnement... Ce qui lui arrivait était tellement fantastique!

Pendant qu'elle s'essayait les yeux, faisant appel à son beau courage d'autan, M. Clamart parcourait rapidement la lettre.

L'abbé Danic s'était souvenu, en voyant le nom de Riveraine sur le billet de tante Georgina, d'un de ses cousins, avoué à Toulouse qui lui avait dit avoir acheté pour s'y retirer une maison dans ce bourg, ainsi qu'un clos produisant du chasselas doré, la culture particulière au pays.

L'abbé lui adressait Muriel pour qu'elle lui portât des nouvelles fraîches de Fontvieille. Il se réjouissait de faire faire à son parent la connaissance de cette enfant si droite, si riche d'instincts généreux qui venait bénévolement de se ruiner pour liquider honorablement la succession paternelle, et il affirmait sa satisfaction de

Le Jardin de l'Enchantement

savoir Muriel chez sa tante, au foyer de laquelle elle trouverait le havre que son isolement actuel réclamait.

Ces lignes enlevèrent au notaire ses derniers doutes.

— Mademoiselle, s'excusa-t-il en tendant la main à la jeune fille, je vous en demande mille fois pardon, mais vous comprendrez mon incrédulité de la première heure quand je vous aurai expliqué...

S'interrompant, il appela:

— Berthomieu!

La porte s'ouvrit, si brusquement que Muriel aurait juré que le petit homme qui pénétra dans le bureau, — le même qui l'avait introduite tout à l'heure, — était derrière, aux écoutes.

— Passe-moi le dossier Smithson, demanda le notaire.

Berthomieu alla dans un coin de la pièce, vers un cartonier d'où il sortit un gros cahier de papier vert qu'il apporta à son maître.

Fut-ce une illusion? Il sembla à Muriel que la main de l'homme tremblait un peu en tendant le dossier. Mais Berthomieu ne regarda pas la jeune fille. Les yeux baissés, il s'en fut vers la sortie, comme pressé de partir avant qu'on ne le rappelât.

M. Clamart feuilletait nerveusement les paperasses.

Soudain, il eut une exclamation. Avisant la lettre de tante Georgina, restée sur la table, il s'en saisit et la plaça à côté des papiers tirés hors du cahier. Il examina, compara, minutieusement.

— Décidément, déclara-t-il en fixant Muriel d'un air effaré, je n'y comprends rien... Cette lettre est bien de Mme Smithson.

— Ah! vous voyez, triompha Muriel, rayonnante.

— Oui... Elle a été mise à la poste le 9 courant; pas de doute non plus à cet égard.

— Alors?

— Alors, l'histoire se corse. Sachez que Mme Smithson a disparu, — vous entendez bien, disparu, — il y a plus de deux ans et n'a jamais plus donné de ses nouvelles.

— Quoi! Vous voulez dire que...

— Écoutez, mon enfant, je vais vous confier tout ce que je sais sur votre tante. Malheureusement ce n'est pas grand chose.

Mme Smithson, commença-t-il sur le ton d'un conteur qui veut tenir son auditoire en haleine, vécut je crois plusieurs années aux Indes...

— Oui, confirma Muriel.

— Séduite par le site, elle avait acheté, du vivant de son mari, cette villa de Riveraine. Elle y venait souvent, autrefois, plus rarement depuis son veuvage. Mon prédécesseur avait été chargé par elle de ses intérêts ici, c'est-à-dire qu'il devait s'occuper de prendre à la banque où elle laissait toujours un dépôt, l'argent nécessaire à l'entretien de la maison et aux gages du jardinier.

Elle était, paraît-il, de caractère original et à part mon prédécesseur et confrère, Me Tournié, elle ne voyait personne. Une servante choisie parmi les paysannes des environs assurait son service pendant ses rares séjours à la villa.

Il y a deux ans, elle arriva à Riveraine pour y passer l'été. Elle s'installa aux Glycines, comme d'habitude et engagea une fille du bourg.

Or, un jour que celle-ci était allée avec le jardinier à la fête de Cerisoles, tout près d'ici, en rentrant au petit matin, ils trouvèrent la maison vide.

Mme Smithson était partie, emportant une valise, quelques objets de toilette et laissant, à l'adresse de la servante, l'ordre d'avoir à se faire payer ses gages en cours par le notaire.

Ce départ improvisé, en pleine nuit, sans qu'on sût pourquoi ni par quel moyen, étonna tout le monde. Il n'y a pas de train qui relie Riveraine aux autres bourgs où à la ville voisine.

Des voisins prétendirent avoir entendu une auto s'arrêter du côté de la villa. Mais en cette nuit d'été, beaucoup de curieux revinrent en auto de la fête de Cerisoles et traversèrent le village...

On crut d'abord au retour prochain de "l'Américaine", comme on dit ici. Contrairement aux fois précédentes, elle avait, en effet, laissé dans sa chambre son linge, ses robes, ses malles... Pourtant, mon confrère n'a plus jamais reçu aucune nouvelle, en dépit des lettres réitérées qu'il lui écrivit.

Les a-t-elle reçues seulement? C'est une grande voyageuse... Et comme le

dépôt en banque permettait à Me Tournié de subvenir aux besoins de la villa, il ne s'est pas tracassé outre mesure.

— Et par la suite? interrogea Muriel, haletante.

— Le mois dernier, lorsque j'ai pris possession de cette charge, j'ai fait l'inventaire de chaque dossier afin de me mettre au courant des affaires de mes clients. Il y a quelques jours, j'ai écrit à Calcutta à l'adresse de Mme Smithson, pour lui communiquer que Me Tournié me passait ses pouvoirs et que les fonds pour lesquels il avait procuration venaient à épuisement. Je la priais donc de me donner ses instructions.

Voilà où nous en sommes, mademoiselle, je ne puis vous en dire plus long.

— Mais d'où tante Georgina m'a-t-elle écrit, et pourquoi? Car, enfin, sa lettre est là... et elle n'est pas partie de Calcutta, sa lettre!

Me Clamart leva les bras au ciel.

— Là, j'avoue que je ne puis trouver d'explication plausible. Par quel truchement cette lettre est-elle arrivée à Riveraine et repartie pour Fontvieille? Mystère? Pourquoi votre tante vous fait-elle venir? et pourquoi n'est-elle pas là pour vous recevoir? Mystère encore.

— Il y a un autre mystère, prononça Muriel, songeuse. Comment ma tante qui n'avait plus correspondu avec le Clos Maury depuis son mariage, a-t-elle su que sa cousine Blanche venait de mourir et que je restais seule dans la vie?

— Vous ne lui aviez donc pas écrit?

— Non. On lui avait annoncé la mort de papa, mais elle lui en voulait toujours et n'avait pas répondu. Alors...

— Étrange! constata Me Clamart... Il faudrait supposer qu'elle avait des acointances autour de vous sans que vous le sachiez...

— Oh! nous avions fort peu de relations et nous ne l'aurions pas ignoré.

— Décidément, seul un Sherlock Holmes pourrait débrouiller cette affaire!... En attendant, mon enfant, que comptez-vous faire?

Reprise par les soucis de l'immédiate réalité, Muriel eut une angoisse qui assombrit la clarté de ses yeux.

— Je ne sais pas, murmura-t-elle...

Notre voyage a coûté cher et...

Devant le regard apitoyé de son interlocuteur, elle rougit.

— Je travaillerai, dit-elle avec un grand air de décision.

Le notaire sourit.

— J'admire votre vaillance, mademoiselle, et je vous aiderai de tout mon pouvoir. Cependant, il est inutile de prendre aujourd'hui une résolution. Vous avez besoin de réfléchir.

Le plus clair, dans cette confuse histoire, est que vous êtes la nièce de Mme Smithson, et qu'elle vous a ouvert sa maison, tout au moins, qu'elle en a eu l'intention. Qui nous dit qu'elle ne va pas arriver un jour ou l'autre?

Voici donc ce que je vous propose. J'ai les clefs de la villa, que mon confrère avait le soin de remettre de temps en temps au jardinier chargé d'aérer. Je vais vous les confier. Vous vous installerez dans la pièce qui vous conviendra... J'espère que vous y trouverez le repos dont vous avez besoin pour réparer les fatigues du voyage et l'émotion de l'arrivée.

Muriel hésitait.

— Acceptez, reprit Me Clamart avec chaleur. Il n'y a pas d'auberge dans le village et moi, je n'ai malheureusement pas de chambre à vous offrir.

La jeune fille se leva.

— Eh bien, c'est entendu, monsieur. Je vais toujours emménager là, provisoirement. Peut-être demain aurons-nous des nouvelles... Qui sait? En tout cas, il sera temps d'aviser.

Et brisée par ces péripéties inattendues, mais reprise déjà à l'espérance, Muriel suivit son hôte qui l'emmenait vers un provisoire logis.

V

Muriel à l'abbé Danic

"Riveraine, le 15 mai,

"Il y a plus d'un mois que je vous ai quitté, monsieur le curé, et je ne suis guère plus avancée qu'aux premiers jours. De ma tante, aucune nouvelle. Il est vrai que la lettre pressante que Me Clamart a adressée aux Indes, à mon sujet, a eu à peine le temps de lui parvenir.



Les Glorieuses Bermudes

Joyaux splendides enchâssés dans une mer opaline... murmure berceur du flot... brises parfumées de l'odeur des cèdres... gracieux palmiers onduoyants... chants d'oiseaux... la nature en beauté. Pays des lis et des roses... de repos et de rêve.

Pour joli livret illustré, écrivez à
Bermuda Trade Development Board,
105, Bond Street, Toronto 2.

DOLLFUS-MIEG & C^{IE}
SOCIÉTÉ ANONYME
MAISON FONDÉE EN 1746
MULHOUSE - BELFORT - PARIS



COTONS À BRODER D.M.C., COTONS PERLÉS... D.M.C.
COTONS À COUDRE D.M.C., COTON À TRICOTER D.M.C.
COTON À REPRISER D.M.C., CORDONNETS... D.M.C.
SOIE À BRODER... D.M.C., FILS DE LIN... D.M.C.
SOIE ARTIFICIELLE D.M.C., LACETS DE COTON D.M.C.

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES

On peut se procurer les fils et lacets de la marque D.M.C. dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

Le Jardin de l'Enchantement

VI

Les jours
où vous êtes
occupée à la maison

PARIS PATÉ
PARIS MEAT PATTY

vous épargnera du travail
dans la préparation de votre
dîner ou de votre souper.

En vente chez votre
épicière.

Comment allez-vous ?

Les points essentiels qui font la santé de l'individu sont une bonne alimentation, un sommeil suffisant, le bon air, les habitudes régulières et la propreté — tous très faciles à obtenir — cependant, n'avons-nous pas tous parmi nos connaissances des personnes qui négligent l'un ou l'autre de ces points essentiels qu'elles pourraient pourtant se procurer sans dépenser un sou? Ils sont faciles à procurer, mais nous avons besoin de vouloir les posséder. Il faut vouloir acheter des aliments convenables, nous coucher de bonne heure, passer tout le temps possible au dehors au soleil, voir à la ventilation de nos habitations, nous présenter à la selle tous les jours, et pratiquer la propreté.

Pour nous maintenir en santé, nous ne devons pas assister trop souvent à des soirées prolongées qui font perdre des heures de sommeil, nous ne devons pas remplacer la lumière qui vient du soleil par l'éclairage artificiel, nous devons éviter de prendre un excès de sucreries qui enlève le goût des repas nourrissants et de passer notre temps de loisir à danser dans une salle mal ventilée.

Service d'Hygiène de l'Association
Médicale Canadienne.

Un Bienfait Sans Prix Pour Les Cheveux Gris



Provenant
des
Studios du
principal
Spécialiste
du soin
des
Cheveux
au Canada

Plusieurs années de recherches intelligentes ont mérité à M. W. T. Pember le titre de spécialiste principal du soin des cheveux et lui ont permis d'offrir INECTO-Rapid, l'efficacité et scientifique moyen de triompher des cheveux gris.

INECTO-Rapid triomphe scientifiquement des cheveux gris en pénétrant jusqu'à la racine des cheveux et en leur fournissant le pigment nécessaire. Il agit en outre en nourrissant la papille, qui est la véritable source de la vie des cheveux.

Avez-vous essayé INECTO-Rapid? Il peut être utilisé facilement à la maison. Procurez-vous-le à votre magasin d'articles pour la chevelure, à votre pharmacie, dans tout magasin à rayons, ou bien écrivez directement aux magasins W. T. Pember. Grandeur de bouteille d'essai: \$1.50. Grandeur moyenne: \$3.00. Plus grande bouteille: \$5.25; poste payée. Envoyez un échantillon de vos cheveux.

Dépt. R.M.

W. T. PEMBER STORES LTD.
129, rue Yonge — Toronto

"Le parti que votre dernier courrier me conseillait était, en effet, le plus raisonnable: rester ici et attendre les événements, pendant que vous cherchiez pour moi une situation.

"Eh bien, rassurez-vous, monsieur le curé, j'en ai trouvé une. Oh! pas très brillante, allez... mais enfin, mes ressources s'épuisent, j'ai dû me décider.

"Sachez donc que je suis entrée lundi, au service de la famille Bourrichon, propriétaire du domaine de Bellevue, aux portes de Riveraine. En qualité de quoi? Attendez-vous à être renversé, monsieur le curé. Là... Vous y êtes?... En qualité d'Anglaise, tout simplement... Ce n'est pas une situation?... Détrompez-vous. C'est même une situation très nouvelle, quoique singulière: "Fausse Anglaise pour nouveaux riches". Voilà qui est très moderne!

"Sans doute, allez-vous penser que ma tâche consiste à apprendre l'anglais — vous savez que je le parle assez bien, grâce à cette pauvre miss Alice que j'ai fait enrager pendant des années — à ces marchands crépins enrichis?

"O le plus candide des mentors, détrompez-vous une deuxième fois... Je n'apprends l'anglais à personne, mais, pour cinq cents francs par mois, je remplis, à Bellevue, de dix heures du matin à six heures du soir, — et les jours de réception jusqu'à minuit, — le rôle d'Anglaise pour jeunes filles désœuvrées.

"Je suis, dès à présent, l'Anglaise de Monique Bourrichon", miss Muriel pour vous servir.

"Mme Mère m'a expliqué que Monique — Mademoiselle Monique — ne voulait pas mordre à la langue d'Albion, que c'était d'ailleurs inutile, étant donné, Dieu merci! qu'elle n'aurait pas besoin d'en faire usage (hélas! hélas! qui peut savoir?...) mais que, dans leur "situation" les Bourrichon se devaient d'avoir une Anglaise pour leur fille.

"Votre tâche, a achevé cette moderne châtelaine, se bornera donc à tenir compagnie à Mlle Monique, — Mme Bourrichon trouve très distingué de ne pas désigner autrement mon élève, — à vous mettre au piano quand elle voudra faire danser ses amies, à vous occuper du thé et des petits gâteaux les jours de réception, enfin, à rendre les menus services qu'on réclamera de vous.

"Naturellement, vous supprimerez ce d'Andrieux... qui n'est pas compatible avec vos fonctions ici...

"— Mais, madame...

"— Et vous prendrez l'accent anglais, a achevé péremptoirement cette aimable personne."

"J'étais légèrement ahurie.

"— Comment l'accent anglais... je ne pourrai pas! Je me tromperai tout le temps."

"Mme Bourrichon m'a jeté, à travers son face-à-main scintillant, un regard qui a failli me faire entrer sous terre.

"— On vous paie pour cela, mademoiselle. Acceptez-vous, oui ou non?"

"Que voulez-vous, monsieur le curé, il fallait bien... d'autant que je ne voulais pas désobliger ce bon Me Clamart, votre parent, qui s'était entremis et m'avait recommandée à ces gens-là.

"Je suis donc passée, au lendemain de cette édifiante entrevue, chez M. et Mme Bourrichon, "cuirs et peaux", — ils n'en fabriquent plus, mais ils ont gardé de leur ancien métier une fâcheuse tendance à dire *colydor* et *myonnaire*, — j'y suis passée avec mon accent anglais et mon nom camouflé de miss Muriel, prononcez: *Meuriel Androux*.

"Les premiers jours, cela m'a amusée de dire *habituoude* et *costioume* et *vos êtres* prenant une tasse de thé. J'étais très forte à la pension pour ce petit jeu-là; c'est toujours moi qui faisais l'English, en voile vert et jupe à carreaux. Ici, l'attrait de la nouveauté parti, cela me semble moins drôle...

"Mlle Monique me prend pour une vraie Anglaise, sur la prière de sa mère, je ne l'ai pas détrompée, car il paraît que c'est le seul moyen de conserver sur elle une apparence d'autorité.

"Ainsi, m'a confié Mme Bourrichon, elle ne se donnera pas la peine de vous dire des insolences. Ce sera autant de gagné."

"Le fait est, que cette aimable enfant est diablement mal élevée. Je ne sais où elle a pris ces façons de corps de garde,

mais ses parents — pour lesquels elle est le centre du monde — ne se doutent pas du mauvais service qu'ils lui rendent en cédant bénévolement à tous ses caprices.

"Toute la maisonnette est aux genoux de Mlle Monique, et il ferait beau voir qu'on lui résistât!... Quant à votre servante, la petite Anglaise de contrebande, combien voulez-vous que pèse sa prétendue autorité devant l'omnipotence de cette héritière qui ne reconnaît en fait de supériorité que celle du coffre-fort... Sans compter que la jeune personne n'a pas loin de vingt-trois printemps et qu'elle est mon aînée de près de deux ans.

"Pourtant, j'essaie avec la meilleure volonté du monde, de remplir le singulier rôle qu'on m'a dévolu. Je me rends utile comme je peux... Mais tout cela est tellement vain que j'en reste écœurée parfois... J'aimerais bien mieux un travail qui me demande plus d'effort physique, une assiduité plus constante et qui serait de la vraie besogne, occupant mes mains et mon esprit.

"Aussi, pardonnez-moi, si je me suis montrée, dans ces pages, moqueuse et mordante, — défauts que vous me reprochiez tant autrefois... Je sais bien que je devrais mettre plus de patience et d'indulgence dans mes jugements.

"Je m'en repens, tous les soirs, lorsque je fais mon examen de conscience, et je prends la résolution de devenir meilleure... Hélas! pauvre de moi!... Tâche difficile!... Je crois qu'on n'apprend cela que dans le corps à corps journalistique avec la vie.

"Ah! je vous entends d'ici, monsieur le curé: "Le ciel nous envoie des épreuves afin de nous enseigner, qu'ici-bas, il faut arrondir les angles de son caractère..." Entre nous, le ciel en use bien mal à mon égard, depuis quelque temps, ne trouvez-vous pas?

"Enfin, je dois m'estimer heureuse d'avoir assuré, par mon entrée en fonctions à Bellevue, mon existence matérielle, en attendant le jour, prochain, j'espère, où ma tante donnera signe de vie.

"Je rentre tous les soirs, reconduite à Riveraine, par l'auto du château qui me prend tous les matins en venant aux provisions.

"Notre curé à confié à Marizou la garderie de son école, et Marizou en revient régulièrement avec des histoires invraisemblables sur ses marmots.

"Dans chaque fillette aux cheveux bouclés, elle croit retrouver mon image:

"— Tu sais, mademoiselle Muriel, cette petite, c'est tout à fait toi quand t'étais mauvette, avec sa bouche ronde et ses yeux malins... Et les mêmes giries! Elle est futée que c'est pas Dieu possible!..."

"Sur ce sujet, la verve de Marizou demeure intarissable.

"La maison de ma tante est somptueusement meublée de choses orientales et curieuses. Je me suis installée dans une délicieuse chambre et rotonde dont les fenêtres s'enguirlandent de tout un décor fleuri.

"Vous n'avez jamais rien vu de plus beau, monsieur le curé, que ce jardin de Riveraine, le frère de celui qui inspira jadis Perrault.

"Il n'y manque que les fées, et encore... y sont-elles peut-être, bien que je ne sache pas les voir. N'est-ce pas l'une d'entre elles qui m'a ouvert un jour cette maison déserte mais hospitalière?... Non, c'est le jardinier Bertrand... mais il ne voulait pas accepter ma présence... et c'est sans doute une des "Dames", habitantes invisibles des vieux troncs moussus et des futaies frissonnantes, qui a soufflé à Me Clamart de m'accueillir en ce logis endormi.

"Aussi, souvent, le soir, lorsque je vais, par les allées bleuies de lune, je les évoque toutes, ces fées au visage de songe qui hantent mon imagination d'enfant. Je les évoque, au fond du jardin mystérieux, en leurs atours surannés de mousseline tissée d'or, avec les rayons de leur chevelure, le halo troublant qui les enveloppe et leurs danses légères au milieu de la fluidité transparente des voiles.

"Et j'imagine que, peut-être, un jour, derrière leur cortège gracieux et irréel, je verrai surgir en son costume d'autrefois, élégant et fier, le prince charmant.

"Priez un peu à cette intention, monsieur le curé, et croyez à toute la respectueuse affection de votre petite,

"MURIEL"

Dans la salle à manger somptueuse, où, derrière les glaces étincelantes, tout un étalage d'argenterie massive et surchargée s'offre aux regards, au milieu des acajous de prix, M. et Mme Bourrichon, les châtelains de Bellevue, dégustent leur café de midi.

Petit, chauve et bedonnant, l'ancien marchand crépin promène sur son luxe nouveau un regard de ravissement. Sa fortune, venue tout d'un coup et édifée rapidement, après des années laborieuses d'échecs, d'efforts et de privations, lui a fait une âme réjouie et encline à l'indulgence, car c'est une nature simple de brave homme.

Malheureusement, Mme Bourrichon, née Plumard, ne juge pas "distingué" ce souriant optimisme. Un homme dans la situation du châtelain de Bellevue se doit de prendre un air distant et blasé, de rabrouer les domestiques et de se montrer mécontent de tout et de tout le monde.

M. Bourrichon, qui, s'il l'osait, remerciait le ciel toutes les dix minutes pour les faveurs qu'il en a reçues, a une fâcheuse tendance à vouloir faire profiter son entourage — sans distinction de caste ou de hiérarchie — de sa satisfaction présente.

Au début, Mme Bourrichon a eu toutes les peines du monde à l'empêcher de distribuer des poignées de main énergiques et bienveillantes au jardinier, au chauffeur, voire au valet de chambre nouvellement engagé.

— Enfin, Lionel, ça ne se fait pas! disait-elle, dépitée, en pinçant les lèvres...

Lionel — Ernest de son vrai nom — baissait la tête, tout contrit. Ce nom, dont sa femme l'a affublé, encore qu'il évoque la prestance fière du roi du désert, l'incite à l'humilité: il lui remet en mémoire que sa moitié possède, beaucoup plus que lui-même, cette science du monde où ils viennent d'accéder. Dans ce monde, on ne s'appelle pas Ernest et on ne serre pas la main au valet de chambre. Au moins, Mme Bourrichon en décide-t-elle ainsi.

Cette fille est indécrottable, proféra tout à coup la maîtresse de céans, comme elle posait pour la troisième fois un doigt impérieux sur la sonnette.

C'est que... bobonne... Sous le regard courroucé de sa moitié, M. Bourrichon se reprit:

— Enfin... tu comprends, Emerance... l'office est loin...

— Je vous ai déjà prié de ne pas me tutoyer et de ne plus me donner ce nom ridicule d'Emerance.

M. Bourrichon eut un sourire timide: — C'est vrai... j'oublie toujours... C'est que cela me fait si drôle, aussi, après vingt-cinq ans, de ne plus dire Emerance pour vous appeler Nicole...

Un rire fusa, aigrelet. Mme Bourrichon leva les yeux vers sa fille. Mais Monique déclara sans s'émouvoir:

— Ce pauvre papa! Il ne s'habitue pas plus à dire Nicole qu'à ne pas s'effacer devant Francis quand ce dernier lui ouvre la portière de l'auto.

— Quoi... moi, je... L'entrée de la femme de chambre interrompit ses protestations.

— Madame a sonné? — Parfaitement. Trois fois. Vous êtes sourde?

— J'étais à l'office, s'excusa la servante. Je déjeunais.

— Vous saurez qu'il n'y a pas de déjeuner qui compte, quand je sonne... — Je n'avais pas entendu...

— Taisez-vous! Allez chercher un paquet de cigarettes pour Mademoiselle.

— Les muratti. Il y en a un paquet dans le tiroir de la desserte, avertit Monique.

La femme de chambre, qui se dirigeait vers le fumoir, revint sur ses pas, et, passant derrière la jeune fille, prit les cigarettes demandées.

Dès qu'elle fut sortie, M. Bourrichon déclara avec humeur:

— Puisqu'elles étaient si près, tu aurais bien pu les prendre toute seule, au lieu de déranger...

— Qu'est-ce que c'est? grinça le timbre pointu de Mme Bourrichon, pendant qu'avec un haussement d'épaules impertinent Monique allumait une cigarette. Cette fille est là exprès pour qu'on la dérange.

— Mais elle n'a pas déjeuné... à trois heures de l'après-midi. Nous avons terminé depuis une heure... et vous la bousculez continuellement.

— Eh bien, après, je la paie!

Le Jardin de l'Enchantement

M. Bourrichon se tut. Son regard glissa, un peu craintif, vers miss Meuriel — Dieu, que ce nom était donc difficile à prononcer! — avec la peur que cette réflexion n'ait blessé l'amour-propre de la jeune fille.

En somme, elle n'était qu'une salariée, elle aussi, cette charmante enfant si réservée et si souriante, qu'on admettait par faveur spéciale, à la table de famille.

Mais Muriel n'avait sans doute pas entendu. Elle rêvait, les yeux ouverts, sur le décor du parc, qu'encadrait une vaste baie, et ne paraissait pas s'intéresser à ce qui se passait autour d'elle.

"Toujours à sa place, cette petite, pensa M. Bourrichon. Ah! elle n'est pas encombrante!"

— Une cibiche, miss?

Renversée sur le dossier de sa chaise, jambes croisées, Monique tendait le paquet à Muriel.

Cette dernière s'éleva de son rêve.

— No... merci... prononça-t-elle avec un sourire poli et un délicieux accent.

— Meur... ci! répéta l'autre, moqueuse. Vous avez peur que ça vous rende malade?

Muriel rit tout à fait.

— No, indeed! Je suis very... plus solide, really...

— Alors?

— Je n'ai pas l'habitude.

— Vraiment? Vous n'avez pas l'habitude... Vous n'avez donc jamais essayé?

— Oh! no, mon père ne me permettait pas... réellement.

Monique pouffa.

— Vrai? Il ne vous permettait pas! Je croyais les Anglaises plus émancipées.

— Je étais élevée à la française, dit Muriel simplement.

Sans saisir l'ironie de la riposte, Monique rétorqua:

— Vous savez, en France, toutes les jeunes filles fument...

— Pas toutes.

— Peuh! dit Monique, en faisant, d'un geste savant, tomber dans le cendrier de cuivre un feu d'artifice en miniature, presque toutes... à part les petites bourgeoises, ajouta-t-elle avec dédain... et encore!

Muriel n'insista pas.

— Vous êtes libre pour une heure, miss, déclara soudain Mme Bourrichon. Dès que les amies de Monique seront arrivées, à quatre heures, vous ferez servir le five o'clock dans la serre. Il fait froid sur la terrasse.

— Yes, medeme...

Muriel se dirigeait vers la porte.

— Attendez...

Mme Bourrichon braqua son face-à-main sur la jeune fille et la toisa.

— Vous n'avez pas d'autre robe que celle-ci?

Interloquée, Muriel regarda le fourreau qui l'habillait, vestige de sa garde-robe des années précédentes.

— Non, madame. Je suis en deuil, s'excusa-t-elle, ne sachant où Mme Bourrichon voulait en venir.

Dans sa surprise, elle avait oublié son accent postiche.

— Oh! oh! s'ébahit Monique. Miss fait des progrès... elle n'a presque pas eu d'accident.

Sa mère esquissa un geste contrarié.

— Je n'aime pas beaucoup, dit-elle sèchement à Muriel, cette robe de soie.

La jeune fille jeta un coup d'œil à la glace: sa fraîcheur blonde ressortait sur la matité du tissu, et, dans sa gaine sombre et correcte, elle avait, certes, plus l'air de la jeune châtelaine de Bellevue que Monique, enroulée d'un drapage compliqué de taffetas capucine.

Indécise, elle attendait que Mme Bourrichon s'expliquât, et se disait, à part elle, que ses appointements actuels ne lui permettaient guère de déployer un grand luxe vestimentaire.

— Vous mettrez, pour venir ici, une robe de serge, vous avez compris?... Je paierai le tissu et la façon.

— J'ai du tissu, protesta brièvement Muriel, le rouge au visage, je la taillerai moi-même.

— C'est bon. Ce soir, pour y travailler, vous pourrez partir plus tôt, je vous y autorise. Mais vous tâcherez de la terminer vite.

La pseudo-Anglaise partie, Mme Bourrichon resta un instant pensive. Monique avait disparu nonchalamment; M. Bour-

richon, derrière son journal, s'endormait dans la quiète béatitude des estomacs satisfaits.

La voix de sa femme le tira de sa torpeur. — Vous avez eu tort d'engager cette petite, Lionel.

— Quoi... quoi?... qu'est-ce qu'il y a, bobonne? s'éberlua le bonhomme en se frottant les yeux.

— Je dis que vous avez commis une maladresse en choisissant cette anglaise.

— Moi?... mais, ce n'est pas moi...

— Ce n'est pas vous qui m'avez rapporté les recommandations de Me Clamart, relatives à sa protégée?

— Vous m'aviez chargé d'aller lui demander s'il ne connaîtrait pas une jeune fille susceptible de...

— Il fallait la choisir autrement...

— Qu'est-ce que vous lui trouvez? Elle est très comme il faut.

— Elle est trop jeune et trop blonde. Monique a l'air d'un pruneau à côté d'elle.

— Vous disiez que les brunes étaient à la mode et qu'elles avaient plus de succès?

Mme Bourrichon haussa les épaules.

— Enfin, résuma-t-elle, le vin est tiré, il faut le boire. Nous la garderons jusqu'à la fin de l'été... à moins que, d'ici là...

— D'ici là?

— Monique se soit mariée...

— C'est bien possible, émit tranquillement M. Bourrichon.

Mme Bourrichon s'impacienta de l'incompréhension de son époux.

— Si je vous dis ça, j'ai mes raisons.

— Ah! oui, vous avez des raisons?

— Le château de Boisfleury a été acheté.

— Comment? sursauta M. Bourrichon.

Mais je ne l'ai pas su!...

Elle eut un rire méprisant:

— Est-ce que vous vous intéressez à quelque chose, vous, en dehors des heures des repas, de votre pêche et de votre éternel journal?... Si encore c'était un journal de l'endroit! Mais je vous demande un peu... l'Intermédiaire du Commerce...

comme lorsque vous étiez en boutique.

Voulant détourner l'orage, le malheureux interrogea:

— Et par qui a-t-il été acheté, le château?

Sans répondre, Mme Bourrichon alla à la fenêtre.

Au loin, on apercevait les tourelles d'ardoise et les pignons d'une ancienne demeure, trouant de leurs flèches élancées les futaies sombres d'un parc. Autour, un vignoble étendait ses ceps déjà feuillus, près desquels une troupe de travailleurs s'affairait.

Ce château, un château historique, était le cauchemar de Mme Bourrichon. Inaccessible à sa bourse, il représentait pour elle son unique infériorité dans un pays où elle eût voulu régner avec l'omnipotence et l'absolutisme des seigneurs d'autrefois.

En effet, le domaine de Bellevue, que les Bourrichon avaient acquis d'un ancien fermier, — lequel y avait construit, dans l'espoir d'en tirer parti, une maison moderne et spacieuse, — était, en réalité, une ancienne métairie détachée de Boisfleury.

En dépit de la somptuosité des agencements nouveaux: création d'un parc, organisation d'une volière moderne, etc., Bellevue était restée, pour toute la contrée et les paysans d'alentour, une dépendance, "la borde", comme ils s'entendaient à l'appeler, en dépit de la plaque de marbre qui étiquait en lettres d'or, sur un portant de l'entrée, un Château de Bellevue impressionnant.

Cette appellation de "château", qui tenait tant au cœur de Mme Bourrichon, ils la réservaient pour Boisfleury qui, depuis des siècles, érigeait sa stature archaïque sur la colline boisée, de même qu'ils appelaient "Monsieur" le maître de ce domaine, le descendant de celui que leurs parents avaient servi, celui qu'ils servaient à leur tour au moment des travaux ou à la saison joyeuse des vendanges.

Quoi qu'elle fasse, Mme Bourrichon sentait bien que, tant qu'elle ne posséderait pas le château, — le vrai, — elle ne ferait illusion qu'à elle-même; qu'elle serait toujours, pour les campagnards traditionalistes, celle qui avait remplacé les fermières d'antan, "la mestro" de la borde.

Elle avait fait des offres d'achat à l'ancien châtelain, qui habitait Paris et venait rarement à Riveraine; mais la somme demandée dépassait ses moyens.

LE THÉ "SALADA"

256-F

MÉLANGE ORANGE PEKOE

'Tout frais des plantations'

Harbour 3088

823 est, rue DORCHESTER
Montréal

J. H. Breton
TEINTURIER ET NETTOYEUR
Propriétaire NEW SYSTEM CLEANING

LISEZ...

En vente partout

La Petite Revue **15** sous

faites réparer
et modifier maintenant
votre manteau de fourrure!

Il vous en coûtera peu pour faire réparer ou remodeler votre manteau de fourrure, et sous la main experte de nos tailleurs il deviera une véritable création du jour.

Permettez - nous de vous soumettre un estimé du coût de ces transformations. Nos prix sont toujours les plus modérés, et nous vous livrerons votre manteau dès que vous en aurez besoin.

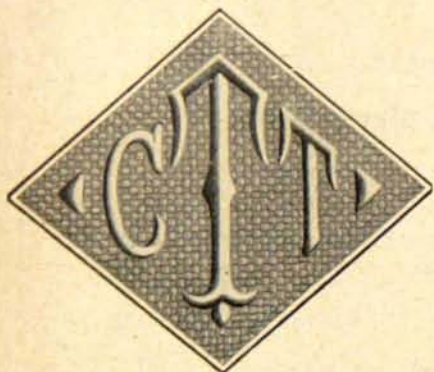


Manteaux de fourrure
faits sur commande.

CHAS DESJARDINS & C^{IE}
LIMITÉE

1170, rue Saint-Denis

BRODEZ VOUS-MÊME VOTRE Monogramme



Il existe plusieurs utilisations des monogrammes. L'on peut enjoliver avec des initiales brodées en couleurs vives presque chaque pièce de toile, de lingerie ou de vêtement. Elles sont si faciles à faire que nous vous proposons de commencer dès maintenant.

L'Anchor Strandsheen de Clark, le Coton à Brins Anchor de Clark et le Coton Perlé Anchor de Clark sont trois fils à broder résistants et d'un riche soyeux, — l'idéal pour toile de cuisine, services de goûters, lingerie et pour tous genres de broderie. Une variété de teintes garanties ne pas changer permet toutes les combinaisons de couleurs possibles. Demandez-les à votre magasin favori.

Le Coton Perlé Anchor de Clark s'offre en pelotons. Le Strandsheen Anchor de Clark et le Coton à Brins Anchor de Clark se présentent en écheveaux spéciaux ne s'emmêlant pas et à fil tirable. Toutes les couleurs sont garanties ne pas changer.

Patron Butterick illustré No 10723

FILS À BRODER Anchor de CLARK

Fabriqués au Canada par
THE CANADIAN SPOOL COTTON CO.,
MONTREAL
Fabricants du Coton en Bobines Coats et Clark

Le Jardin de l'Enchantement

Et voilà que, la veille, elle venait d'apprendre que Boisfleury était venu à un étranger, un jeune homme célibataire.

Résumant sa rêverie, elle prononça : — Il n'y a guère de distractions, ici... Nous sommes les seules personnes susceptibles de recevoir ce jeune homme, ses plus proches voisins en tout cas. Vous irez lui faire une visite, dès qu'il sera là, Lionel.

— Moi, j'irai?... Mais il me semble qu'il vaudrait mieux attendre...

— Qui?... Que les Malletterre l'accaparent, n'est-ce pas?... ainsi que Mme Mirachoux, qui est à l'affût, à cause de sa fille Eliane, qu'elle pense déjà à marier... Non, non!... Il faut qu'il vienne chez nous, d'abord. Il faut qu'il voie Monique. Elle est jolie, très moderne: elle lui plaira.

— Dieu vous entende! approuva bénévolement M. Bourrichon, admirant une fois de plus le ton tranchant et péremptoire de sa moitié, laquelle savait prendre les événements à la gorge et les utiliser pour des fins qu'elle avait, d'avance, déterminées.

VII

— Vous voudrez bien me laisser au bas de la côte, Francis, je rentrerai à pied jusqu'au village.

— Entendu, miss. Muriel se rencogne au fond de la voiture. Elle est heureuse de la permission qui la libère plus tôt que de coutume.

Dans l'auto qui l'emporte, au long de la route fleurant bon le lilas, elle ferme les yeux pour essayer de retrouver les sensations anciennes: elle se revoit au volant de son auto, dont le capot fendait l'air comme une proue de navire.

Plus vite! plus vite!... Son pied appuyé sur la pédale, elle se grise de vitesse, et le vent familier lui fouette le visage. Plus vite! Là-bas, elle retrouvera son Clos aimé, l'herbe épaisse sous les tilleuls, et, dans le clair bureau bourré de livres, son papa en train d'écrire près de cousine Blanche, qui tricote.

Plus vite!... Elle va se jeter dans leurs bras et crier, rayonnante: "Papa, j'ai fait du soixante à l'heure... et l'abbé m'a donné un dix-huit en version latine!..."

Son papa quittera ses livres et son front soucieux; il refermera sur elle l'étreinte tendre de ses bras. Les yeux de cousine Blanche souriront derrière les lunettes, et les derniers rayons du couchant s'accrocheront, indécis, aux petits carreaux brillants des croisées... Il y aura, sur la terrasse, une traînée rose; tous les parfums du jardin monteront vers la maison silencieuse avec les crissements d'insectes, plus sonores dans le soir calme... Et toute la beauté du crépuscule pénétrera l'âme de Muriel, la fera pour un instant grave et recueillie.

Un choc... un arrêt brusque la rejettent hors de ses songes, en pleine réalité.

— Vous êtes arrivée, mademoiselle. Une minute, encore étourdie, accrochée à son rêve intérieur, elle regarde l'auto... le visage indifférent du chauffeur... Non, ce n'est pas là sa voiture, ce n'est pas là le cadre familier, et ce qui l'attend au bout de la route, ce n'est plus sa maison, c'est un abri étranger à son cœur, un abri précaire qui, dans quelques jours peut-être, ne sera plus le sien.

L'homme la regarde, étonné de son immobilité. Elle baisse la tête pour dissimuler ses yeux pleins de larmes.

— Merci, dit-elle en s'éloignant. Pendant qu'elle gravit la côte qui mène au village, Francis tourne et repart.

Lasse, Muriel s'assied sur le petit pont de pierre en bordure du chemin. Tout le passé, ce soir, accable sa mémoire pour faire ses regrets plus amers, sa solitude plus grande.

Courageusement, elle essaie de s'arracher à cette emprise: "Il n'y a qu'une vertu: la joie", a dit l'abbé Danic...

Allons, il ne faut pas se laisser aller à l'amère et dissolvante douceur des souvenirs!...

Résolue à se distraire de ses sombres pensées, elle sort un livre de son sac, un petit livre relié en maroquin souple. Ce sont les *Voix de judis*, de Roselyne.

Son papa lui a offert ce recueil, l'année de sa mort. Elle aime la grâce délicate de ces vers où la jeune poétesse a si bien évoqué les tendresses de la famille, toutes les affections qui se penchent, attentives, sur son berceau, qui protègent ses premiers pas et formèrent, autour de sa crois-

sante adolescence, un faisceau de présences dévouées et sans cesse en éveil.

Muriel feuillette le livre, s'arrêtant aux pages souvent lues. Elle commence avec ferveur, comme une prière:

"A mon père,

"O vous, qui dormez sous la pierre grise
"Votre lourd sommeil de l'éternité..."

Mais sa voix s'étrangle dans sa gorge. Son papa, là-haut, ne doit pas être content: sa Muriel manque de courage.

Nerveuse, elle tourne les pages. Un autre poème, en prose celui-là, retient son attention. Cela s'appelle: *Le Jardin du passé*.

"Et voici que j'évoque un jardin de France, un jardin très loin, au pays gascon... Il est sauvage comme le bois des contes, le bois où Morgane dansait sous la lune et où fut perdu le Petit Poucet..."

"Un jet d'eau se plaint, nostalgique et tendre: un vieux puits moussu attend que, sans doute, la vérité montre le bout de son nez..."

"Sur l'étang bleu que cerne l'herbe folle, des fleurs étoilées tendent leurs corolles..."

"La glycine grimpe jusqu'au toit pointu, la glycine tombe le long des balustrades et vient rajeunir le vieux mur ridé..."

"Et sous les fenêtres où s'ouvrent les roses d'un rosier grimpant et tout parfumé, dans des nids béants faits de brins de paille, tous les ans reviennent de doux oiselets!"

— Oh! s'étonne tout haut Muriel, mais... je n'avais jamais remarqué comme ce jardin ressemble à celui de Riveraine!

Oui... il y a bien l'étang aux grandes fleurs jaunes et le jet d'eau au milieu du bassin, et la glycine et les hirondelles sous les fenêtres... C'est étrange, ce rêve d'un poète réalisé quelque part, sans qu'il s'en doute...

Songeuse, elle se lève et escalade la côte, vers le village. Les paysans, leurs outils sur l'épaule, passent par groupes; ils la saluent d'un "Adéciats, mademoiselle", plein de sympathie.

Elle répond: "Bonjour!... bonjour!..." et sourit dans l'ombre du chapeau.

Les bonnes gens chuchotent derrière elle:

— Eh bé, c'est un beau brin de fille, la nièce de l'Américaine...

— Qu'elle est "magnague"!... Et comme il faut, cette petite...

— C'est vrai qu'elle est institutrice chez ceusses de la borde de Bellevue?

— Ils le disent. Elle "enseigne" leur demoiselle.

— Boudiou! je préfère la maîtresse que l'élève... Celle de Bellevue, elle est *babardo* (1) et *aissable* que c'est pas Dieu possible!

— Et *insoulento coumo pa de mil* (2) achève la vieille Françoise.

— Ah! ça, vous avez raison, François-nettel!... Le dimanche, à l'église, elle toise tout le monde comme si le pays lui appartenait... et des fois, elle rit, derrière son livre, en se moquant du monde.

— Après tout, ils ne sont pas si riches que ça, les "mestros" de Bellevue... Ils n'ont pas tant besoin de faire les mal polis...

— La *tabataïro* (3) croit bien qu'ils ne donneront pas le prix de l'an dernier, pour les vendanges... Et rien qu'un litre de vin par homme.

— Eh bé, s'exclama la "Marie-Poulido", qui a des cheveux de bohémienne sous le petit chapeau de toile bise que retiennent d'étroites bandes de velours noir, s'ils croient qu'ils trouveront une "colhe"!... Le bordier pourra courir...

"Moi, je préfère aller m'embaucher au château comme trieuse."

— Bien sûr! répond Françoise, énergique.

— Et moi aussi, et moi aussi! lancent les autres.

— S'ils continuent, ils ne trouveront plus personne pour couper les raisins.

— *Saquelal!* reprend la "Marie-Poulido", ils voudraient faire travailler les gens et ne pas les payer!... L'an dernier, ils ont donné sept francs aux femmes... Mais on croyait bien qu'ils laisseraient

(1) Vaniteuse.

(2) Grossière comme pain de maïs.

(3) Marchand de tabac.

les vendangeurs aller à la grappe, une fois le vin rentré. Oui... té! Va-t-en voir s'ils viennent, Jean!... Quand on est arrivé, avec les paniers, il y avait de grands écriteaux comme ça: "Défense de grappiller".

— Vous avez jamais vu ça, vous autres, femmes?

— Jamais! jamais! déclarent les femmes en révolte. Du temps de père Frépel, — pourtant il aimait les sous aussi, celui-là, — on allait toujours ramasser les grappillons.

— Et au vieux Jeantou... vous savez ce qu'y z'y ont fait, au vieux Jeantou?... Ils y ont donné trois francs par jour, comme aux "drolles"... Pourtant, Jeantou a fait autant de travail que les autres... La preuve qu'il suivait le rayon et qu'il n'était jamais en retard. Seulement, piétat! il est vieux, et le bordier en profite. Celui-là, il est aussi mauvais que ses patrons.

L'air vibre d'une sonnerie lente de cloches, et les bavardages s'interrompent.

Muriel est déjà arrivée à l'entrée du village. Elle s'arrête un moment, écoutant l'angélus tinter dans le ciel calme. Elle aime cette heure émouvante qu'a su fixer sur la toile un peintre de génie.

Ici, dans ce coin de France méridionale, au fond de ce vallon romantique, le moment symbolique de la prière revêt une particulière poésie... La campagne s'est tue... les paysans ont posé leurs outils. Les hommes se découvrent, les femmes ramènent sur leurs cheveux le foulard ou le chapeau à brides de velours.

Un à un, ombres silencieuses et déjà recueillies, ils pénètrent sous la voûte fraîche.

L'église est toute noire, avec, dans le chœur, le point rouge et vacillant de la lampe et, de temps en temps, l'éclat blanc d'un surplis.

Ding! dong!... Les cloches éparées semblent se rassembler soudain pour revenir et céder le pas au silence.

Et voici tout à coup que s'élèvent, à voix alternées, l'invocation du prêtre et les réponses du groupe agenouillé sur les dalles.

Muriel, la tête dans ses mains, unit sa prière à celle de ces simples. Mais pour sa petite personne nette et décidée, cela ne suffit pas. Et elle chuchote, à voix basse, les yeux fixés sur la flamme mystérieuse qui semble seule vivante dans la pénombre:

"O mon Dieu, pardonnez-moi de laisser là le protocole et d'oublier volontairement aujourd'hui les phrases qu'on m'apprit jadis. Mais songez que je n'ai plus personne depuis que vous avez appelé à vous tous ceux que j'aimais et que cela me soulage de vous dire le fond de mon cœur."

"Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir donné un toit pour m'abriter et une situation pour subvenir à ma vie matérielle, à une heure où j'aurais pu désespérer... mais j'ai d'autres faveurs à vous demander, Seigneur! Songez que ce toit est précaire et que j'y suis seule: rendez-moi tante Georgina pour m'aimer et me protéger. Faites que Mme Bourrichon soit un peu moins arrogante, et Mlle Monique, sa fille, un peu plus charitable... Faites que je puisse bientôt quitter cet accent anglais qui me gêne comme un vêtement ridicule..."

"Conservez la santé à ma bonne Marizou et à cette insaisissable tante Georgina... Gardez-moi ma gaieté et ma confiance en la vie..."

"Et si vous avez en réserve, mon Dieu, quelque part, de par le monde, un jeune homme beau, bon et intelligent, vous qui êtes tout-puissant, veuillez le mettre sur ma route, afin qu'il épouse votre Muriel. Ainsi soit-il."

VIII

— Miss, avait dit la veille au soir Mme Bourrichon à Muriel, vous ne viendrez pas demain. Nous sommes invitées à passer la journée au château de Grandjean. La femme de chambre vous remettra une pile de torchons que vous emporterez pour les ourler chez vous.

Car la maîtresse de Bellevue jugeait qu'il ne fallait point encourager la paresse de ses subordonnés en leur laissant leur liberté entière.

— Je les paie: ils me doivent leur temps, avait-elle coutume de répéter.

Or, Muriel, que le soleil attirait dehors par ce clair matin rayonnant, laissa là torchons et aiguilles et s'en fut sur les routes, au long des vergers.

C'était l'époque joyeuse de la cueillette des cerises. Toutes les filles du village

Le Jardin de l'Enchantement

étaient domicile en haut des échelles, dans les arbres, et, de l'aube à la nuit, travaillaient activement pendant que, sur l'herbe, autour des cerisiers, s'assemblaient les corbeilles emplies de fruits vermeils.

Elle revenait de son expédition et marchait vite, tête baissée, son chapeau plein de cerises mûres, des cerises aux oreilles, des cerises à la bouche, qu'elle savourait avec un appétit de villageoise. Elle buta contre une auto arrêtée au tournant.

La surprise lui arracha un mouvement qui lui fit lâcher son panier improvisé: les cerises roulèrent, s'égaillant au beau milieu de la route. Elle ne put retenir une exclamation de dépit.

— Oh! quel dommage!...
— Croyez que je suis navré, mademoiselle.

Muriel releva vivement la tête. Silhouette juvénile, engoncée dans le manteau d'auto, un inconnu est tout près d'elle. Pendant qu'elle le considère avec étonnement, il se baisse et ramasse deux ou trois fruits, au hasard.

A leur aspect lamentable, il a une hésitation et regarde Muriel avec une moue de désappointement. Son embarras est si visible que la jeune fille éclate de rire.

Amusé par cet accès de bonne humeur, jailli si spontanément, il sourit à son tour.

— Je crois que le désastre est complet!...
— Bah! dit-elle, balançant négligemment son chapeau au bout de ses brides, le malheur n'est pas grand.

Et, désignant les vergers d'alentour:
— Vous voyez que nous ne manquons pas de fruits.

Il acquiesça, l'air admiratif:
— Le fait est que le pays a l'air joliment productif!

— Vous arrivez en pleine saison printanière.

Les yeux de l'inconnu vont à Muriel, qu'ils enveloppent d'un regard charmé:

— Je le vois, mademoiselle. Et je trouve, pour m'accueillir, la personification même du printemps.

Au compliment trop direct, elle rougit et fronce le sourcil.

— Tout à l'heure, continue le jeune homme, quand je vous ai vue surgir, au détour de la route, avec vos cheveux en auréole, des pendents rustiques aux oreilles et des cerises débordant de votre chapeau...

— Au revoir, monsieur, coupe Muriel sèchement.

Et, plantant là son interlocuteur, dont elle a si délibérément tranché net la verve poétique, elle s'éloigne à pas rapides.

Voyez-vous ça! Cet automobiliste en panne qui se permet de lui adresser des compliments... Ça lui apprendra à parler à des inconnus rencontrés sur le chemin...

Mécontente d'elle-même, Muriel se hâta vers la villa...

En pénétrant sous le portail, elle jeta un regard de regret aux glycines défléuries. "Quel dommage! pensa-t-elle, la plus belle parure de la maison qui s'en va... Enfin, les fleurs ne peuvent pas toujours durer".

Elle sourit à un récent souvenir. Quelques jours auparavant, — exactement le soir où elle avait lu le poème qui évoquait si bien le jardin de tante Georgina, — il lui était venue une idée originale. Elle avait photographié la maison en sa toilette printanière et, choisissant une des épreuves, avait inscrit au dos:

"Pour madame Roselyne, cette fidèle réalisation de son *Jardin du passé*... Hommage d'une admiratrice".

Et, glissant la photo sous enveloppe, elle l'avait adressée à l'auteur des *Voix de jadis*, chez son éditeur.

La lettre était-elle parvenue jusqu'à la destinataire ignorée? Celle-ci avait-elle reconnu, sur un carton minuscule, l'image de ce qu'elle croyait une pure création de son esprit?

Avec la gaminerie qui faisait le fond de son caractère, Muriel s'amusait beaucoup à l'idée de la surprise qu'avait dû éprouver Roselyne, au reçu de cet envoi anonyme.

Elle ne regrettait qu'une chose: n'avoir pas osé mettre son nom et son adresse au bas de la photo, peut-être la jeune poétesse lui aurait-elle envoyé un petit mot de remerciement. Qui sait?... Un échange de correspondance aurait eu lieu... Ce devait être une si charmante amie, cette Mme Roselyne, et délicate, et tendre, et compréhensive!

— Tu t'es bien proménée, ma colombe?

— Oui, dit Muriel sans insister, ne voulant pas faire le récit de sa rencontre de tout à l'heure.

— Ne reste pas au soleil sans chapeau!... Les gens d'ici me font rire avec leur "soleil c'est la santé"... La santé des rhumes, oui...

Muriel entra dans la maison. Elle voulut reprendre ses torchons, mais, grisée de lumière, un peu lasse de la course, elle alla s'asseoir au piano.

Sous ses doigts alertes, s'égrenèrent de vieux rythmes rustiques, évocateurs de plaisirs champêtres; c'est ainsi que Muriel chantait à sa manière le joyeux printemps campagnard.

Tout à coup, il y eut, dans le salon, l'irruption brusque de Marizou, une Marizou affolée dont les bras étaient chargés de linge tordu et qui cria, éperdue:

— Mademoiselle!... Mademoiselle!... Il y a un homme, là!

Muriel n'eut pas le temps de s'étonner. Un étranger pénétrait dans le salon, délibérément.

Tout de suite, il s'immobilisa, clignant des yeux inhabituels à la pénombre de la pièce.

Muriel s'était dressée, hautaine, le dos appuyé au clavier.

— Comment! Encore vous, monsieur?

Ses prunelles, où l'indignation mettait une flamme, se posèrent, agressives, sur l'intrus. Pas de doute, c'était bien lui, son inconnu de tout à l'heure, l'automobiliste de la route.

Devant l'air décidé de la jeune fille, il paraissait perdre un peu de son assurance.

— Mademoiselle... commença-t-il, pendant qu'il examinait tour à tour Marizou et Muriel.

Elle ne le laissa pas poursuivre.

— Sortez, monsieur, commanda-t-elle, la voix altérée par la colère.

Il ne parut pas avoir entendu. Comme figé, il se tenait près de la porte, sans esquisser aucun mouvement.

— Sortez! répéta Muriel, impérative, en s'avançant vers lui. On ne pénètre pas ainsi chez une jeune fille. Je n'ai rien à faire avec vous et ne veux pas vous entendre.

Il essaya de protester:

— Mais, mademoiselle, je vous assure...

La voix de Muriel trembla:

— Faudra-t-il que je vous cède la place?

Elle se dirigeait, résolue, vers la porte.

Le monsieur, aiguillonné par la menace, salua très bas et, raide, fit demi-tour.

Haletante de l'alerte, la jeune fille, derrière la vitre, le vit traverser le jardin, se retourner une dernière fois, comme pour envelopper la maison de son regard, et disparaître.

Un bruit assourdi de moteur lui annonça presque aussitôt que l'auto emportait son indésirable visiteur.

— Quelle audace! murmura-t-elle, encore toute bouleversée.

— Et si c'était un voleur? émit Marizou, apeurée.

— Un voleur?... En plein jour? Non, certainement. Un malotru, en tout cas, ajouta-t-elle mentalement, jugeant inutile de confier à la servante qu'elle ne voyait pas l'intrus pour la première fois.

— C'est drôle, conclut Marizou, il avait l'air d'un type comme il faut. On a bien raison de dire que l'habit ne fait pas le moine.

Tout l'après-midi, penchée sur ses torchons, Muriel, songeuse, revit l'audacieux étranger et s'étonna que cette tournure de gentilhomme cachât une âme vulgaire, un impertinent qui se permettait de poursuivre, jusque dans son logis, une jeune fille.

IX

— Si tu allais te poudrer un peu, Monique? proposa Mme Bourrichon, tout en s'affairant autour d'une massive jardinière d'argent qu'elle emplissait d'orchidées rares.

Muriel sortait, au fur et à mesure, de leur carton doublé d'ouate, les fleurs précieuses arrivées par le dernier express.

"Quel dommage! pensait-elle, de commander si loin d'aussi coûteux bouquets, quand il y a dans le parc de superbes boules de neige, des roses de toutes couleurs et, au milieu des pelouses, des marguerites étoilées qui feraient de merveilleuses gerbes."

— Emportez tout ça, tenez! lui intima Mme Bourrichon, leur travail fini.

Comme CADEAU d'anniversaire, de mariage, de partie de cartes, de bridge, etc., donnez un article original.



Cuivrerie Artistique, Poterie, Bibelots Modernes, Lampes, Statuettes, Porcelaines, Parfums, Gravures, etc.

Dépositaire de:

La Lampe Fumivore LUSAC
Qui assainit et parfume l'atmosphère, absorbe la fumée et détruit les mauvaises odeurs.

Au Petit Versailles

Les seuls magasins du genre au Canada : : : :

Rue Saint-Jean
:: QUEBEC ::

1280, rue St-Denis
4618, ave du Parc
:: MONTREAL ::

10, Wellington Nord
:: SHERBROOKE ::

INSISTEZ pour avoir de l'ASPIRINE

Parce que...

Tout le monde peut prendre de l'aspirine — aussi souvent qu'il en est besoin — car l'Aspirine n'offre aucun danger.

L'Aspirine ne déprime pas le cœur.

Ces tablettes se dissolvent si rapidement que l'on se sent débarrassé du malaise vite.

Elles se dissolvent complètement, ne laissant derrière elles aucune parcelle susceptible d'irriter la gorge ou l'estomac.

Elle n'ont ni goût, ni odeur, ni aucune suite désagréables. Pourquoi donc faire l'essai d'autres remèdes ou employer d'autres moyens de vous soulager, lorsque vous souffrez d'un mal de tête, d'un refroidissement, d'une névralgie, d'une névrite, ou de rhumatisme?

"Aspirin" marque de commerce



enregistrée au Canada

BOVRIL

VÉRITABLE
THÉ de Boeuf
DONNE DE LA FORCE



LAISSEZ VOIR VOTRE MAIN

Par Celia Caroline COLE

POUR faire connaître une personnalité, les mains sont plus importantes que le visage.

"Il n'y a rien de plus merveilleux que les mains!" disait un jour une femme connue pour son esprit d'observation. "Elles sont intéressantes... Elles parlent... Elles vous disent immédiatement si la personne entrevue va vous être sympathique, ou pourquoi vous éprouvez une invincible antipathie. Rien que la poignée de main est toute une révélation. Les uns n'y mettent aucun empressement, aucune chaleur, aucune couleur. Le geste est froid comme la personne. D'autres, au contraire, y apportent une bonne grâce aimable, une douceur charmante, et le contact de la peau satinée de leur main souple est une attirance. Leur poignée de main est ferme, cordiale, vivante. On sent tout de suite que ceux-là ont du caractère, du courage, qu'ils sont *quelqu'un*. Puis, la main est soignée, lisse et fraîche, tout ce qu'il faut pour rendre l'étreinte agréable."

Le soin des mains n'est après tout que de la propreté. Les nombreux produits qui se vendent rendent la chose facile, et leur emploi n'exige pas la perte d'un temps précieux. Quelques minutes suffisent chaque jour.

Une chose importante à retenir c'est que les cuticules coupées deviennent épaisses, dures et rebelles, et qu'il faut ensuite un long traitement pour les assouplir. Les ongles demandent des soins délicats, point de frictions rudes qui les rendent cassants et par suite leur enlèvent leur beauté. On ne doit jamais négliger de repousser doucement et

régulièrement les cuticules avec un essuie-mains doux après chaque lavage des mains, et d'appliquer l'huile à cuticules à la base des ongles tous les jours. On se sert pour cela d'un coton enroulé au bout d'un bâtonnet. Les lunules apparaîtront ainsi toujours fines et charmantes.

Chacune de vous sait qu'il ne faut jamais se servir d'eau chaude qui dessèche la peau, dilate les pores, accentue les veines et rougit les mains. Après un bon lavage à l'eau savonneuse tiède, rincez-les à l'eau froide. Cela active la circulation du sang, rose joliment les doigts, resserre les pores et conserve l'épiderme en bonne condition. Les mains doivent être bien asséchées, c'est-à-dire entièrement, puis ensuite frictionnées avec une lotion, pour que la texture de la peau garde sa fraîcheur, sa fermeté, sa douceur.

Il y a aujourd'hui des savons merveilleux: purs, doux et discrètement parfumés qui ne coûtent pas cher tout en étant de ceux que l'on peut recommander. Il y en a à la violette, au géranium, à la rose, à des parfums que l'on ne saurait définir, mais qui sont une véritable *romance*.

On ne devrait pas oublier de se servir le soir d'une lotion à base d'huile, ou encore mieux, de faire un bon massage avec une crème nourrissante, et une ou deux fois par semaine de baigner les mains dans une huile d'olive chaude, de masser les jointures et autour des ongles, les poignets et les bras jusqu'aux coudes. C'est un traitement excellent pour la peau et aussi pour les ongles, surtout s'ils sont cassants.

Les mains sont révélatrices... elles témoignent de notre négligence ou de notre indifférence à leur égard... Attention!

A ce propos, on réussit assez bien à éviter cet inconvénient en buvant plus d'eau, en mangeant moins de viande, en n'abusant pas des mélanges de nourriture et en se reposant bien. C'est généralement la présence d'acide qui rend les ongles cassants. Une diète aux légumes et du jus de fruits comme breuvage feront disparaître cet ennui.

Aidons aux enfants à conserver la souplesse de leurs mains en les habituant à boire beaucoup d'eau, à manger sagement, à donner de l'exercice à leurs doigts, à leurs mains, pour maintenir la bonne circulation du sang.

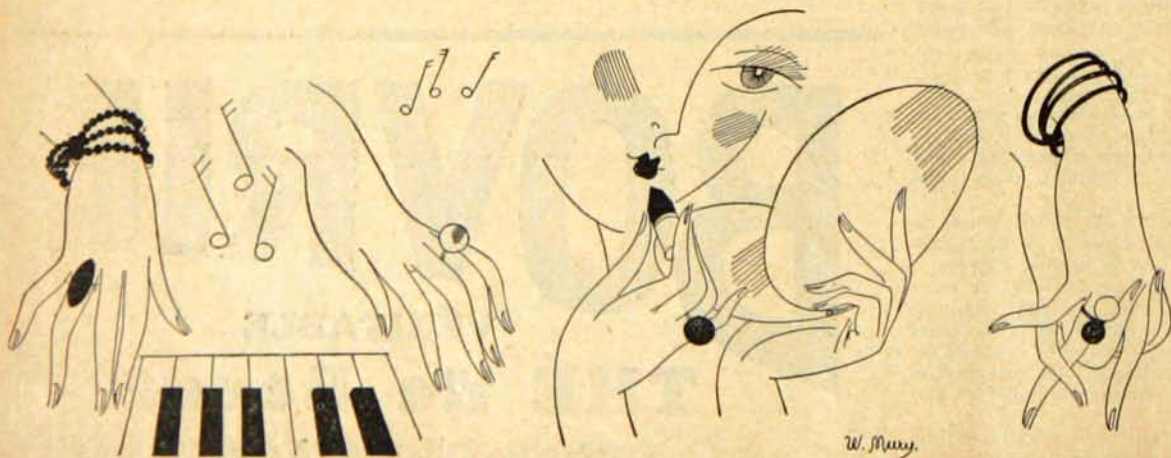
N'arrachez jamais les envies, vous meurtririez et irriteriez la peau sensible autour des ongles. Coupez-les avec des ciseaux à manucure et repoussez doucement avec votre serviette pendant que vos mains sont humides.

Les mains froides et épaisses sont ordinairement celles de gens nerveux. On obtient de bons résultats en les plongeant plusieurs fois, et en alternant, dans l'eau chaude et l'eau froide. Cela les réchauffe et à la longue leur rend un peu de souplesse.

Le jus de citron nettoie bien les mains ainsi que la pierre ponce, et il se vend aussi des lotions qui enlèvent parfaitement toutes les taches, même celles des cigarettes. Chaque fois que vous lavez les mains, frottez vos ongles et vos jointures avec une brosse douce assez ferme pour bien nettoyer.

Gardons propres et en bonne santé les mains qui sont nos auxiliaires, les mains qui, comme celles de nos mères, doivent étreindre la vie même quand celle-ci les déchire. Les mains courageuses, actives, tour à tour frémissantes, douloureuses, suppliantes, qui le long des siècles ont repoussé tout ce qui était vil, laid, cruel, pour la beauté, la douceur, la force, le courage et la patience, que nous devons à notre tour transmettre à ceux qui nous suivront.

(Courtoisie du "Delineator")



Le Jardin de l'Enchantement

La dame du logis semblait nerveuse et impatiente.

— Vous irez ensuite répéter "sur le piano" les airs que vous devez jouer ce soir. Je veux que tout soit très bien.

— Bien, madame, acquiesça docilement Muriel.

Au grand salon, elle trouva le piano à queue sur lequel elle devait faire ses débuts d'accompagnatrice. Il était superbe et un peu faux, le sens musical n'étant pas précisément le fort des Bourrichon.

Cependant les notes avaient gardé leurs résonances profondes, et Muriel se plut à éveiller sous ses doigts l'âme chantante de l'instrument.

— Qu'est-ce que vous jouez là? demanda une voix derrière elle. C'est un fox-trot?

— No... C'est l'allegro de la *Pathétique*... de Beethoven.

— Quelle idée! dit Monique avec une moue. Vous feriez mieux de revoir les morceaux nouveaux qui sont dans le casier.

— Tenez... *Constantinople*... et la *Chanson nègre*... et ça... le *Triomphe du jazz*...

— Mais, d'abord, comment me trouvez-vous?

Muriel pivota sur son tabouret et examina Monique.

— Oh! fit-elle, accentuant son anglais de commande, *very well, really*... *Quite fashionable*!... Cette robe est une *biouty*, mademoiselle Monique.

Monique se pavane dans ses atours.

— Ça vient de chez Réjane, la grande couturière de Bordeaux, lance-t-elle négligemment. Maman l'a payée cinq mille.

— *Really*?... Oh! *splendid*!...

— N'est-ce pas? Ce qu'elles rageront toutes ce soir! Dianette Mallette et Yvonne Mirachoux, qui se font habiller par une ouvrière de Riveraine... Elles vont arriver fagotées, et vous allez voir la tête qu'elles feront!...

— *Very amusing!* acquiesce Muriel.

— Dites-moi, s'enquiert-elle soudain, d'un air candide, les gentlemen invités...

— Eh bien?

— Ils porteront un *tuxedo*... je veux dire un *smoking*?...

— Un *smoking*... Non, je ne pense pas...

— Oh! pardonnez-moi... je croyais...

— Pourquoi? Non, ils seront en costume de tennis, comme d'habitude.

— Ah!...

— Qu'est-ce qu'il y a? dit Monique, inquiète.

— Comme vous portez une *evening-dress*, une robe du soir, avec tant de perles au cou, j'aurais cru les messieurs être aussi en tenue...

— Mais non, miss, que vous êtes dindes! Vous savez bien que le *smoking* ne se met pas pour une réunion champêtre, à trois heures de l'après-midi!

— Nous appelons cela, en Angleterre, une *garden-party*... mais, en Angleterre les dames ont des robes de broderie ou de linon...

— Ou de serge noire comme la vôtre, achève Monique, vexée. Vous n'y entendez rien. Vous ne savez pas du tout, stupide miss, ce qui se passe dans le monde. Quand on a payé une robe cinq mille francs, on peut la porter à toute heure... sauf le matin, bien entendu.

— Et qu'est-ce qu'on met, le matin?

— Un *pyjama*, sotte!

Dépitée, Monique tourne le dos et s'en va, étudiant sa démarche.

Muriel juge inutile de lui expliquer ce qu'elle ne comprendrait pas plus que sa mère: qu'on ne doit pas revêtir, pour un goûter de campagne, une somptueuse robe en lamé rutilant, surchargée de perles, toilette absolument inconciliable, au reste, avec la tenue simple dont ne peut se départir une jeune fille.

Amusée, elle regarde la silhouette alourdie de Monique aller et venir sous la véranda, faisant scintiller tout l'or dont elle est revêtue, pareille à une idole barbare.

— On dirait un paon qui fait la roue... Sans compter qu'elle a tout d'une étoile de baraque foraine!...

Comme elle attaque un air de danse, Monique, dont la rancune ne résiste pas au plaisir de venir écraser sa jeune miss de son imagination supérieure, Monique entre à nouveau.

— Vous savez, dit-elle, les yeux baissés, M. de Linerose vient pour moi...

— Le nouveau châtelain?

— Oui, le propriétaire de Boisfleury... Il paraît qu'il est très riche, il a une auto magnifique, plus belle que la nôtre, et une torpédo sport, dernier modèle.

— Ah?... Et il veut vous épouser?

Monique hausse les épaules.

— Il ne m'a pas encore vue... Mais papa, qui est allé, mardi dernier, lui rendre visite, croit qu'il tient à se marier.

Il lui a dit:

— "Je rentre en France pour m'y fixer définitivement."

"Alors, papa lui a fait observer:

— "Mais vous trouverez Boisfleury bien grand pour vous tout seul. Il vous faudrait une châtelaine..."

"Vous savez, il n'y va pas par quatre chemins, papa!..."

— Et qu'à répondu M. de Linerose?

— *Pourquoi pas, si la châtelaine me plaît?*...

"Hein, qu'en dites-vous?... Maman pense qu'il a dû m'apercevoir, sur la terrasse ou dans les vignes."

Muriel commence à s'expliquer pourquoi Monique, qui détestait jusque-là les promenades à pied, au grand air vif "qui abîme la peau", passe, depuis une quinzaine, toutes ses journées à courir la campagne.

— Surtout, recommande Monique, ne parlez de tout cela à personne!... Toutes mes amies me jaloueraient. Maman veut qu'on le taise jusqu'à ce que ce soit officiel.

"Je lui demanderai un brillant... un gros solitaire monté sur platine."

— A ce monsieur?

— Parbleu!... et d'aller faire notre voyage de noces en Turquie.

— En Turquie?... Et pourquoi en Turquie?

— Pour avoir ma photographie en Turquie avec des pantalons larges et des mules brodées. L'Italie, c'est trop commun... Nous partirons par le bateau et nous reviendrons en avion.

Cette façon de préparer à l'avance le choix de la bague de fiançailles et le voyage de noces, alors qu'on n'a jamais vu le futur, plonge Muriel dans un étonnement sans bornes.

— Pourtant, objecte-t-elle, si le *châtelain* ne vous plaît pas... si vous ne tombez pas en amour devant cette gentleman?

Monique la regarde avec pitié.

— S'il ne me plaît pas?... Vous êtes folle! Il est riche, je vous dis, très riche... et jeune... et noble en plus.

— Yes, concède Muriel, c'est oune raison, c'est même plusieurs raisons...

Un appel de Mme Bourrichon interromp les confidences.

— Voilà, maman!... crie Monique... je suis ici.

Mme Bourrichon entre en coup de vent, sanglée dans une robe de velours dont elle tient un pan sur le bras.

— Regarde-moi, dit-elle, je ne sais pas si c'est tout ce violet, mais je me trouve un air cadavérique.

— L'émotion, rétorque Monique d'un air entendu.

— Tu crois?... Je ne comprends pas que tu ne te troubles pas davantage. Ah! tu es bien la fille de ton père!

"Quand je pense, continue-t-elle, emphatique, que je reçois un noble chez moi... et que bientôt ce château sera le mien!"

— Comment, le tien? C'est toi qui épouses M. de Linerose?

— Sotte! Je veux dire que Boisfleury ne nous narguera plus du haut de ses tourelles grises, de toutes ses briques mousues...

Et ces insolents gardes-chasse, avec leurs complets verts, ne prendront plus leurs airs arrogants, en passant devant nous.

"Tu ne trouves pas que ça fait chic d'avoir des gardes-chasse?"

— Oui... et de monter à cheval, ça fait chic aussi. M. de Linerose monte si bien, paraît-il, ajoute Monique songeuse.

De sa main grasse, Mme Bourrichon caresse le menton de sa fille.

— Tu auras un cheval, mon enfant.

— Mais je ne saurais pas me tenir dessus!

— Eh bien, tu prendras des leçons, ce n'est pas difficile. Je paierai ce qu'il faudra. Je veux que tu sois la meilleure écuyère du pays... Et, lorsque tu habiteras Paris, tu iras te promener au bois de Boulogne avec ton mari... On parlera de toi dans les journaux...

Muriel qui entend, bien qu'elle essaie de s'isoler dans le rythme d'une danse à la mode, ne peut réprimer un sourire.

Bonne Mme Bourrichon qui s'imaginerait qu'avec de l'argent on arrive à tout, même à apprendre l'art de l'équitation à une Monique rebelle à tout entraînement parce que rebelle à tout effort!

Ironique malgré qu'elle s'en défende, Muriel évoque les séances de tennis auxquelles elle a assisté.

Les Bourrichon ont naturellement installé un "court" à Bellevue. Monique, une fois ou deux, y a amené ses amies. Avec importance, elle a pris sous son bras une superbe "Driva", noué autour de son front un bandeau vieux rose, à la manière de Suzanne Lenglen, et s'est précipitée, comme une belliqueuse amazone, vers le terrain.

Hélas! la partie à peine entamée, ayant raté toutes les balles qu'un adversaire indulgent envoyait mollement à ses pieds, elle a planté là sa raquette en réclamant un autre genre d'amusement.

— Ah! là! là! Il faut trop courir... Ce n'est pas un jeu.

En vain, Muriel lui a-t-elle objecté que le tennis demandait, comme tous les sports, un entraînement continu et qu'il ne devenait amusant que lorsqu'on y avait acquis l'adresse nécessaire, Monique a refusé de se laisser persuader.

— Si elle voulait m'écouter, pourtant! soupire Muriel, déjà repentante... J'ai eu tort de me moquer d'elle tout à l'heure, mais aussi elle me pousse à bout avec ses prétentions. Je me demande ce que va penser M. de Linerose. Si c'est un homme bien élevé et qu'il ait, tant soit peu le sens du ridicule, cette pauvre Monique aura fort à faire pour le conquérir!...

X

Des voix joyeuses emplissent la terrasse et les jardins de Bellevue. Tous les voisins, invités par Mme Bourrichon à "prendre le thé" au domaine, sont déjà là, venus en voiture, en auto, voire en carriole des alentours.

Sous la véranda, les mères, un ouvrage aux doigts, discutent de la récolte prochaine, de la dureté des temps qui rend la main-d'œuvre domestique introuvable.

— Mon Dieu! s'exclame Mme Bourrichon, comment pouvez-vous vous accommoder d'être servies par ces paysannes mal dégrossies?... Moi, j'ai recruté ma femme de chambre à Bordeaux au meilleur bureau de placement... Elle a été chez quelqu'un de très bien, un ministre ou un évêque, je ne sais plus... Et mon chauffeur, ajoute-t-elle en se rengorgeant, conduisait l'auto du colonel de Sournis.

— Vous devez savoir ce que ça vous coûte, dit prosaïquement Mme Mirachoux veuve d'un capitaine de gendarmerie qui lui a laissé un petit bien près de Cerisoles.

— Quatre cents francs la femme de chambre et mille le chauffeur. Ah! il faut faire des sacrifices pour les décider à venir à la campagne!...

— Et vous êtes toujours contente de votre Anglaise? demande Mme Mallette-docteur.

— Oh! vous savez, je l'ai prise par charité, celle-là... et surtout pour tenir compagnie à Monique et lui parler anglais de temps en temps. Vous pensez bien que je ne vais pas obliger ma fille à pâlir sur les livres et à étudier. C'est bon pour celles qui en ont besoin.

Elle glisse un regard perfide vers Mme Mirachoux dont la fille Yvonne va, dit-on, tous les jours, prendre des leçons avec l'institutrice du village en vue d'un futur examen.

— D'autant que Monique a passé l'âge où l'on apprend, rétorque cette dernière sans se troubler. Elle a vingt-trois ans, je crois?

Mme Bourrichon rougit. Son interlocutrice n'ignore pas que c'est là le point sensible. Monique est la plus âgée du groupe des jeunes filles et, de toutes, certainement la plus ignorante. Ces dames s'en sont bien aperçues et Mme Bourrichon, plus humiliée qu'elle ne veut en convenir de cette infériorité de sa fille, n'a jamais eu la fermeté nécessaire pour obtenir d'elle un travail quelconque.

— Je crois, émet Mme Mallette, pour rompre les chiens, que le nouveau propriétaire du château est très bien...

— Très bien, affirme Mme Bourrichon, d'un ton qui en dit bien plus long qu'il n'y paraît.

— Ah!... Vous l'avez vu?

— Naturellement?

— Il vous a déjà fait une visite?

— Vous le verrez ce soir, laissez négligemment tomber la dame du logis.

— Comment?... Pas possible!... Vous attendez M. de Linerose?

A la Charmante Femme Française du Canada



Hélène Rubinstein écrit de Paris :

"La femme française ne cesse de m'être chère parce qu'elle a le sens inné de sa propre personnalité. Et toutes mes formules de beauté reposent sur cela précisément... la beauté pour l'individu."

"Aux ingénieuses femmes canadiennes que je dédie ces préparations spéciales susceptibles d'accentuer le charme exquis et indéfinissable de la femme qui a découvert sa propre personnalité et appris à la traire."

VOTRE TRAITEMENT QUOTIDIEN DE BEAUTE

Se laver le visage avec la **CREME PASTEURISEE** (Une peau sèche exige la crème "spéciale") Cette crème étonnante purifie et vivifie la peau... \$1.00.

Eclaircir et animer le teint avec de la **BEAUTIFYING SKINFOOD** (Crème **SKIN CLEARING**) qui enlève toute teinte jaunâtre et donne au visage un rayonnant aspect de jeunesse... \$1.00.

Tonifier avec de la lotion **SKIN TONING** (Il en existe une qualité spéciale pour la peau sèche) qui purifie le tissu et protège la beauté des lignes... \$1.25.

Terminez avec la poudre, le rouge et le bâton pour les lèvres, les produits exquis et protecteurs d'Hélène Rubinstein.

Rendez-vous à mon très nouveau salon de beauté de l'hôtel Ritz-Carlton, Montréal, et faites l'essai d'un de mes traitements qui rajeunissent et constatez ce que l'un d'eux peut faire pour vous.

Procurez-vous les authentiques préparations d'Hélène Rubinstein dans les meilleures pharmacies à rayons et les pharmacies.

helenarubinstein

Hôtel Ritz-Carlton, Montréal
Londres — Paris — New-York



EVENING IN PARIS



LE PARFUM SEDUISANT

PAR BOURJOIS, PARIS

C'EST une "symphonie en parfum"... essentielle-ment parisien et délicieusement féminin... possède le chic et l'exclusivité d'une toilette par Patou. "Evening in Paris" s'offre à votre appréciation... dans les meilleurs magasins.

Gratis: Flacon de parfum Bleu Saphir avec chaque boîte à \$1.00 de poudre pour le visage "Evening in Paris."

Parfum "Evening in Paris" 50c \$1.00 \$2.50
Comprimés, 75c et \$1.25
Eau de Cologne, \$1.00
Combinaison pour le bain, \$2.50
Sel et Poudre, \$2.50

LA PETITE REVUE

Petit format — Deux romans

15 sous



COUPON

Canadian Milk Products Limited,
115 George St., Toronto
Messieurs:
Veuillez m'envoyer le livret gratis
"La Cuisine au Grand Air".

Nom _____

Adresse _____

Le Jardin de l'Enchantement

— Il m'a promis d'être là à quatre heures, pour le thé.

Il y eut un petit silence derrière l'accent vainqueur avec lequel furent prononcées ces paroles, chacune de ces dames s'avouant à part elle que Mme Bourrichon était décidément très forte pour avoir ainsi capté, dès son arrivée, le jeune châtelain de Boisfleury, grand seigneur et millionnaire, à ce qu'on racontait.

— Ce serait un excellent parti pour votre Monique, susurra Mme Mirachoux, mi-figue, mi-raisin.

Mme Bourrichon fit signe qu'elle n'avait certes, point songé à cela... Monique ne serait pas en peine. Elle ne se presserait pas de choisir... Elle n'était pas encore attirée par le mariage.

— Mon Dieu! dit Mme Malletterre-docteur, mon mari prétend, et je crois qu'il a raison, qu'on ne saurait trop engager les jeunes filles à se décider de bonne heure... Les caractères s'adaptent mieux l'un à l'autre tant qu'ils ont la grande malléabilité de la jeunesse... Plus tard, on prend des habitudes d'indépendance... on s'accoutume moins facilement à la vie à deux.

— Faut-il encore que les âges concordent, rétorqua Mme Mirachoux avec vivacité. Malheureusement, M. de Linerose me paraît un peu jeune pour Monique; on prétend qu'il n'a pas plus de vingt-cinq ans.

— Et puis, ces nobles ont parfois des idées bizarres. Ils veulent des demoiselles titrées.

— On n'a plus de ces préjugés aujourd'hui, tranche aigrement Mme Bourrichon. Pourvu qu'une femme apporte dans sa corbeille de quoi subvenir à ses coûteuses fantaisies et qu'elle soit de famille honorable, beaucoup de ces messieurs s'estiment satisfaits. Si Monique avait voulu...

Elle n'en dit pas plus long, mais laisse entendre à son incrédule voisine — dont la fille sera un jour institutrice! — que la dot de Mlle Bourrichon lui permet tous les espoirs, et qu'il n'a tenu qu'à elle de faire broder des couronnes héraldiques sur son trousseau.

La troupe joyeuse qui revenait, raquette en mains, du terrain de tennis, mit fin à l'embarras de la bonne Mme Malletterre qui avait eu peur un instant de voir un conflit s'élever entre ces mères ennemies.

Pendant ce temps, dans le grand salon où l'a isolée la fuite de Mme Bourrichon et de Monique vers le jardin à l'apparition des premiers invités, Muriel, attendant le bon plaisir de son élève, rêve devant le clavier ouvert.

Avec mélancolie, elle pense aux réceptions de l'année précédente, dans l'hospitaller Clos Maury, aux réunions joyeuses que présidait avec tant de grâce accueillante sa vieille cousine, aux parties endiablées qui la tenaient, joueuse infatigable, sur le terrain jusqu'à la nuit.

Puis, c'était le goûter, à l'ombre chaude des tilleuls, sur les tables rustiques où s'empilaient les gâteaux campagnards autour des crèmes confectionnées par Marizou... Ah! il fallait autre chose à leurs jeunes appétits que ce thé incolore et ces petits fours rassis envoyés à grand frais à Bellevue par un pâtissier moissinais! Dès le matin, Muriel préparait elle-même d'appétissants sandwiches pour lesquels on ouvrait les terrines de délicieuses foies d'oie qui se savourent entre deux tranches de pain bis... et le fromage blanc fait avec le lait de Merveille, la vache bretonne... et les confitures de mirabelles que réussissait si bien cousine Blanche...

Tout cela, disposé dans des assiettes fleuries, sur des nappes à carreaux, s'harmonisait joliment avec le cadre, avec les pommiers et les amandiers et les robes claires des jeunes filles.

Ici, on ne goûte pas; on prend le *five o'clock*, comme dit Mme Bourrichon, et on boit dans des tasses d'argent, sur des nappes de dentelle... "Preuve qu'on a longtemps mangé sur une toile cirée", juge Muriel impitoyable.

— Miss, maman veut que vous veniez m'aider à servir le thé...

Monique, entrée en coup de vent, se remet une couche de poudre de riz, devant la glace, et arrange ses mèches en désordre.

— Je vous demande un peu, maugrée-t-elle, si la femme de chambre ne pourrait pas s'acquitter de cette corvée... Mme Malletterre a fchu dans la tête de maman

que la jeune fille de la maison devait servir elle-même les invités. Quelle barbe!

Muriel referme le piano et range les morceaux, afin de les retrouver en ordre tout à l'heure.

— Ah! vous savez, miss, confie Monique, brusquement retournée, il vient d'arriver. Oh! il est épatant! grand, mince, tout ce qu'il y a de chic... et puis, très sportif, et pas poseur.

Elle minaude:

— Est-ce que vous croyez qu'il me trouvera à son goût?

Muriel regarde le visage enfariné où tranche la tache trop rouge des lèvres.

— Vous avez trop de poudre.

— Bah! vous n'êtes pas moderne, vous! M. de Linerose qui arrive de Paris me prendrait pour une campagnarde si je ne m'arrangeais pas un peu...

Muriel n'insiste pas et suit sa compagne vers la terrasse.

Tous les invités sont dispersés par groupes sympathiques, les jeunes filles assises, jambes croisées sur la balustrade, les dames installées dans des rocking chairs... En haut de l'escalier qui descend vers le parc, M. Bourrichon et le jeune fils Malletterre causent avec un grand jeune homme que Muriel aperçoit de dos.

Dans un coin de la véranda, une table luxueusement garnie supporte les lourdes tasses d'argent sur des plateaux de prix.

Muriel porte à chacune de ces dames sa tasse blonde et fumante, derrière Monique qui, pressée d'en finir, les assiettes de petits fours en main, l'entraîne au pas de course.

"Quelle singulière façon d'offrir le thé!" se dit Muriel qui commence à s'amuser.

En effet, Monique, qu'impatiente la lenteur distraite des mères, leur distribue des gâteaux à même les genoux sans se soucier du décorum.

Heureusement que la "protocoleuse" Mme Bourrichon ne s'aperçoit pas du manège, trop occupée à échanger avec ces dames des réflexions sur son invité, le héros du jour.

— Une tasse de thé, monsieur? minaudine Muriel près de M. de Linerose.

Aimable, celui-ci se retourne.

— Oh!...

Le sucrier que tenait Muriel lui échappe et tombe avec fracas, dans un éparpillement de fragments minuscules.

Au bruit, toutes les conversations se sont arrêtées net, comme coupées.

— Maladroite! s'exclame, mécontente, Mme Bourrichon en venant vers Muriel.

Celle-ci, interloquée et confuse, reste une minute les bras ballants, l'air consterné... Ses yeux vont des morceaux épars au visage de M. de Linerose.

Comment! c'est lui... l'automobiliste de l'autre jour, l'intrus qui s'est permis de pénétrer chez elle et qu'elle a si carrément mis à la porte!...

Elle le regarde avec ahurissement pendant que ses prunelles à lui s'éclairent d'ironie. Muriel n'a pas de peine à comprendre leur langage muet... Elles disent clairement:

"Je n'ai pas de chance! Chaque fois que je vous rencontre, c'est pour amener un désastre. L'autre jour, c'étaient les cerises, aujourd'hui c'est le sucre qui se répand sur le sol..."

— Eh bien! s'impatiente Mme Bourrichon, vous allez rester là jusqu'au soir, à contempler votre beau travail? Vous feriez mieux de ramasser tout ça.

Et comme M. de Linerose se précipite:

— Ah! je vous en prie, monsieur, ne vous donnez pas la peine...

Pour empêcher son noble invité de se fatiguer à une besogne indigne de lui, Mme Bourrichon, en dépit du corset qui la sangle, se baisse et aide Muriel.

Autour d'elle, les jeunes filles font cercle, s'amusant du trouble de la pauvre enfant.

— C'est mon Anglaise, confie Monique, supérieure, à M. de Linerose.

— Vraiment?

— Oh! vous savez, elle ne parle pas très bien le français... Elle a un accent tout à fait tordant. Miss, dites donc une phrase, pour voir...

Muriel rougit violemment. Ah ça! s'imaginait-on qu'elle est ici comme un polichinelle pour amuser la société?... Et devant lui, encore!...

Ses lèvres tremblent de colère contenu. Que doit-il penser?... Elle se soucie fort peu de l'opinion de ce monsieur, c'est entendu; mais enfin... il sait fort bien,

puisque'il lui a parlé du leu et c'est la maison qu'elle n'a pu le non et non de l'accent anglais...

Devant le jeune audacieux nequeur, Monique jubile et prend un plaisir à noter l'hésitation de Muriel... Née Linerose attend, intriguée.

— Allons, miss, dépêchez-vous!

— Eh! que voulez-vous que je vous dise... que je me soucie fort peu de jouer les perroquets!

— Oh! fit Monique, déguée, e le n'a plus d'accent du tout!

— Ça prouve, rétorque l'autre en tournant les talons, que je fais plus de progrès en français que vous en anglais...

Et elle a le temps d'entendre le châtelain remarquer, blagueur, en réponse à l'exclamation de Monique:

— On ne pourrait pas en dire autant de vous, mademoiselle... que vous n'avez pas d'accent. Le vôtre, pour être méridional, n'en demeure pas moins fort savoureux.

Muriel regagne le salon, le cœur plein de rancune... Vraiment, ces gens sont trop mal élevés et insupportables... Mme Bourrichon la rabroue comme une domestique et Monique la traite comme un jouet sans importance, une sorte de bouffon. En usait-elle ainsi autrefois, elle, Muriel, vis-à-vis de miss Alice, son institutrice anglaise?

Muriel fait son examen de conscience... Certes, elle s'est bien moquée un peu, de temps en temps, du minuscule nœud de velours noir qui se balançait comiquement sur le chignon à la grecque de la bonne demoiselle, de ses écharpes pâles qui alanguissaient encore sa longue personne éthérée, et de ses immenses souliers à talons plats. Mais jamais personne n'a laissé entendre à la gouvernante qu'elle occupait une position subalterne et le colonel d'Andrieu, comme tout le monde au Clos Maury, la traitait avec beaucoup d'égards.

Pourquoi faut-il que Muriel soit tombée dans cette famille qui, à défaut d'éducation acquise, n'a pas même cette délicatesse du cœur qui est l'éducation des simples et souvent la meilleure de toutes?...

Pourquoi faut-il que, sauf le pauvre M. Bourrichon, si écrasé, si effacé sous le despotisme de son autoritaire moitié, personne, à Bellevue, ne montre un peu d'intérêt à l'orpheline?

Sa nature tendre se serait sentie si touchée à la première marque de sincère sympathie, qu'elle aurait donné sans compter, tout son dévouement à la mère, toute son affection à la fille...

Hélas! à ces êtres gonflés de vanité et de prétention, imbus de la prétendue supériorité que leur confère leur richesse nouvelle, un geste de sollicitude envers une "inférieure", paraîtrait la plus folle des imprudences. Monique, elle, a été élevée trop égoïstement; elle a été habituée à se considérer comme le centre du monde, pour éprouver un sentiment quelconque à l'égard de la compagne qui partage sa vie... Se doute-t-elle seulement de la misère morale de Muriel que la destinée inclémente a privée à la fois de famille et de situation?

Pauvre Muriel! Elle a peine à refouler ses larmes lorsqu'arrivent au salon les jeunes écervelées qui réclament à grand cris ses services. Toute la soirée, elle "tape" sur le piano des airs à cadence barbare, un sourire figé aux lèvres, ses mains machinales exécutant seules les morceaux... Sa pensée vagabonde, s'isolant du bruit hostile, voyage à travers l'espace et va se poser, douloureuse et désabusée, sur la vieille maison chère à son souvenir, où dort son bonheur détruit.

... Elle ne revit pas ce jour-là M. de Linerose. Le châtelain de Boisfleury avait pris congé aussitôt après l'incident de la terrasse, et ce fut un soulagement pour Muriel à qui la présence du jeune homme causait une gêne singulière.

Mais lorsqu'elle rêva, le soir, dans la solitude de sa chambre, aux événements de cette journée, elle évoqua son visage ironique et la lueur railleuse de ses yeux, et sanglota dans son oreiller, de colère et de rage humiliée.

XI

Les jours passaient et aucune nouvelle de Mme Smithson ne parvenait à Rive-raine.

A plusieurs reprises, Muriel était allée voir le notaire. Elle était toujours reçue par le vieil employé à mine obséquieuse qui la comblait de prévenances et de salutations.

(Suite à la page 30)

LES ARMOIRES

Sans Portes
Pour Les Ménagères Pratiques



Sur les tablettes supérieures sont placés les plats, les assiettes, les pots, et sur les tablettes inférieures, tout un assortiment de conserves.



Tout ce qui sert le plus souvent à la préparation des repas a sa place au-dessus de la table de travail. Près du poêle sont rangés les divers ustensiles d'un emploi presque quotidien et la théière et la cafetière.



Tablettes spéciales pour les cabarets, les tôles, les moules, le couperet, le pétrin, etc.

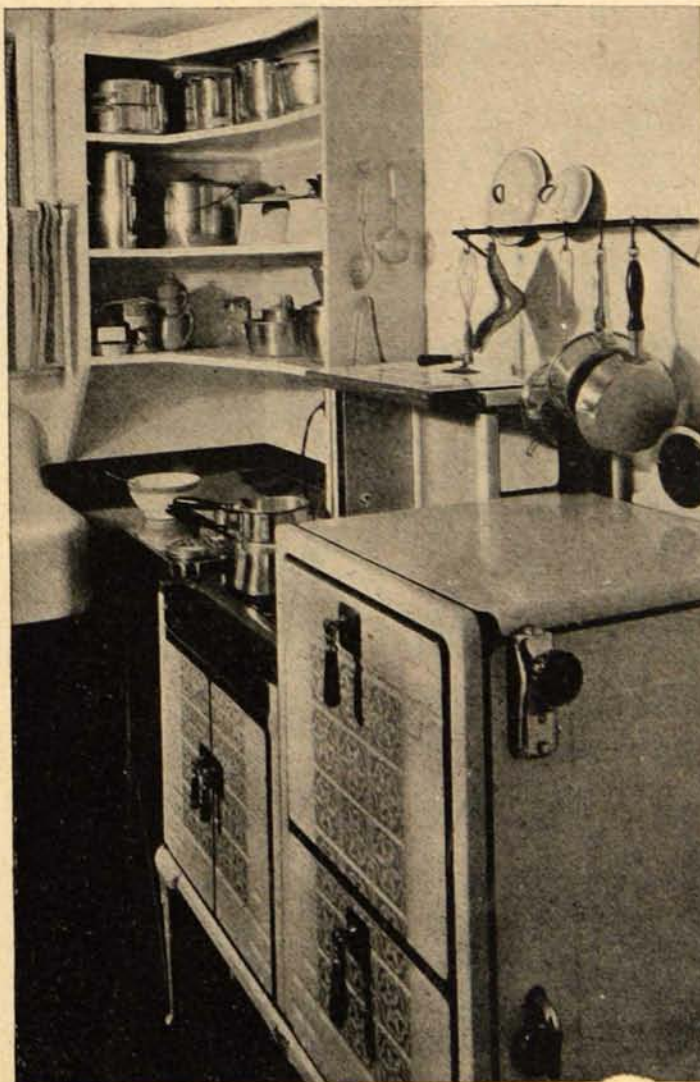
SANS doute s'il vous est indifférent de courir ici et là dans votre cuisine, vous pouvez placer les casseroles sur une tablette près du poêle, les couteaux et les fourchettes de l'autre côté, près de l'évier, et la farine et le sucre dans le garde-manger. Il est évident alors que les pas de la journée constituent une marche considérable et que vous êtes morte de fatigue rendue au soir.

Mais la plupart des femmes modernes n'adoptent pas ce système. Elles préfèrent mettre ensemble les ustensiles et les ingrédients d'un usage fréquent. Elles aiment à avoir les bols, les casseroles, les cuillers, les moules à gâteaux, la farine, le sucre, les essences et les épices à la main, dans un endroit commode où il y a aussi assez d'espace pour travailler. C'est ce qui explique la nécessité des armoires de cuisine.

Une cuisine sans ce confort ressemble à un bureau sans pupitre. L'armoire est le centre des activités pendant la préparation des repas, elle est donc indispensable. Qu'elle soit fixe ou portative, qu'elle soit une simple table avec tiroirs, rayons dessus ou au-dessous, qu'importe pourvu qu'elle offre toutes les commodités qui épargnent du temps et de l'ouvrage.

Les plans d'armoires sans portes que nous offrons à nos lectrices, sont adoptés par beaucoup de ménagères. Il est bien entendu que nous sommes habituées à mettre toutes ces choses à l'abri de la poussière, qu'il nous est agréable de les faire disparaître au moyen de portes, une fois la tâche finie, et que nous éprouvons une certaine satisfaction à constater le bel effet d'ordre qui en résulte.

Mais comme les tempéraments, les opinions sont différentes et les goûts varient.



Il y a un grand nombre de femmes qui préfèrent travailler dans une cuisine véritable. Parce qu'elles aiment leur ouvrage, il leur plaît d'être entourées des divers ustensiles dont elles se servent et d'avoir sous la main tout ce dont elles ont besoin. Elles ont la fierté des tablettes bien garnies, bien rangées qui révèlent leurs qualités de ménagères.

D'ailleurs, il est impossible de travailler et de prendre le temps de refermer les portes d'armoire chaque fois qu'on y prend les articles qu'il nous faut. C'est une perte de temps; il est assez difficile de se rappeler exactement la place de tel ou tel épice, de tel ou tel plat, de telle ou telle marmite. Les tablettes règlent la question. Nous avons constamment sous les yeux toute la série des boîtes, des pots, des bouteilles, des poêlons, des moules que nécessite la préparation des repas.

Maintenant, il n'en faut pas déduire que les armoires sans portes sont la panacée pour tous les inconvénients dont se plaignent les cuisinières. Non, seulement elles ont leurs avantages. Quelques-unes trouveront qu'elles donnent un aspect de désordre à la cuisine et qu'elles exigent plus d'entretien. D'autres en aimeront l'idée qui les aidera pour une installation nouvelle. Dans tous les cas, elles méritent certainement considération.

Ce qui accommode quelques-unes d'entre nous en embarrasse souvent d'autres. Chaque ménagère doit donc user de son propre jugement quand il s'agit de prendre des décisions aussi importantes.

Peut-être le plan que nous soumettons à nos lectrices attirera-t-il leur attention et leur sera-t-il utile. (Courtoisie du "Delineator")



4720

Collet 4470 Costume 4715

4696

4703

LES FOURRURES ET LA MODE D'AUTOMNE

"plus nouveau que le manteau"

4720. — Les petites capes de fourrure ou de lainage font partie des nouveaux costumes d'automne. Elles sont plus nouvelles que les jaquettes et plus élégantes que les manteaux longs. Celle-ci, retenue par un noeud à l'épaule, accompagne une robe tailleur. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3 verges de lainage nouveauté en 54 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 55 sous.

"un nouvel accessoire"

4470-4715. — La pèlerine de fourrure est un accessoire très chic du costume tailleur. Détail à noter: les jupes de costumes de lainage sont portées plutôt étroites. Métrage: pour un 36, 2 $\frac{3}{4}$ verges de lainage en 54 pouces et $\frac{5}{8}$ de verge de fourrure en 54 pouces. Collet: petit, moyen et grand. 30 à 42. Collet, 4470; prix: 35 sous. Costume, 4715; prix: 30 sous.

"la fourrure et le costume"

4696. — Au moins la moitié des robes d'automne sont de ligne princesse et beaucoup de modèles ne comportent pas de ceinture. Le boléro croisé est fermé par des boutons de même que la robe de forme enveloppante. Les nouveaux costumes sont pour la plupart garnis de fourrure. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3 $\frac{1}{8}$ verges de lainage en 54 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 42. Prix: 50 sous.

"la robe Joséphine"

4703. — Les plus jolies toilettes du soir s'inspirent de l'époque de l'impératrice Joséphine: taille haute, jupe longue, de ligne amincissante. Pour la robe: parure de volants froncés aux épaules. Métrage: pour un 34 (16 ans), 4 $\frac{5}{8}$ verges de crêpe satin en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 38. Prix: 55 sous.

4713. — Nous ne nous arrêtons pas beaucoup aux détails parfois, mais en général nous saisissons immédiatement l'effet de l'ensemble. Sans reconnaître du premier coup d'oeil que ces manches — larges au coude et étroites au poignet — sont de la plus haute nouveauté, elles plaisent aux plus difficiles d'entre nous. Métrage: pour un 36 (18 ans), 4 verges de crêpe de soie en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 42. Prix: 40 sous.

4717. — Le satin a beaucoup de vogue cet automne. On l'emploie énormément en garniture sur la soie et les lainages. Le velours aussi s'emploie beaucoup de cette façon. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3 1/4 verges de crêpe en 39 pouces, et 5/8 de verge de satin en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 50 sous.

4719. — Petite robe de lainage, genre tailleur, modèle pratique pour la classe. Lignes sobres, peu de garnitures, beaucoup de boutons, voilà les caractéristiques de ces robes d'étudiantes. Métrage: pour un 36 (18 ans), 2 5/8 verges de lainage en 54 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 50 sous.

POUR L'ETUDIANTE



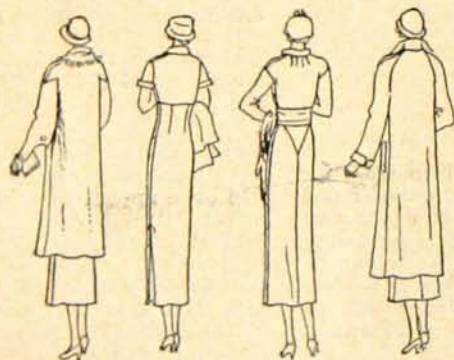
4723. — Les manteaux sont chaque année de plus en plus ajustés. L'ampleur en a été réduite au minimum. Toute l'élégance du manteau repose maintenant sur l'encolure et les manches. Notre modèle comprend une écharpe avec bande de fourrure aux deux bouts coupés en biais. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3 1/4 verges de lainage en 54 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 55 sous.

4722. — Robe de lainage rugueux, simple et facile à porter. Le collet Peter Pan, en toile blanche, lui donne une allure très jeune et l'éclaire agréablement. Ce genre aura la faveur de presque toutes les écolières. Métrage: pour un 34 (16 ans), 2 1/2 verges de lainage en 54 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 38. Prix: 50 sous.

4721. — Rien n'est plus intéressant que de posséder une robe du soir de très belle apparence et qui peut figurer au milieu des plus riches toilettes. Celle-ci rappelle le genre Joséphine. Jupe longue et étroite, taille haute avec fronces, grand col formant ceinture. Métrage: pour un 36 (18 ans), 4 1/4 verges de crêpe en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 42. Prix: 55 sous.



LES PRINCIPAUX DETAILS DES NOUVEAUX COSTUMES D'AUTOMNE



4706. — Le manteau trois quarts est au premier rang des nouveautés d'automne. C'est une longueur pratique et confortable. On le porte ou avec une robe ou avec une jupe accompagnée d'une blouse, et on réussit ainsi des ensembles d'une réelle élégance. Métrage: pour un 36 (18 ans), 4 $\frac{3}{4}$ verges de lainage en 54 pouces et $\frac{3}{4}$ de verge de soie en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 55 sous.

4444-4698. — La disposition des plis a fait donner à ce genre de jupe le nom de jupe toupie. Avec sa blouse-chemisier, ce costume de lignes sobres a toutes les qualités voulues pour le voyage. La jupe haute avec petite ceinture est un joli détail. Métrage: pour 39 de hanches, 1 $\frac{3}{4}$ verge de lainage en 54 pouces pour la jupe. Pour la blouse, 34 à 41 de hanches; pour la blouse, 30 à 44. Prix: la blouse, 40 sous; la jupe, 30 sous.

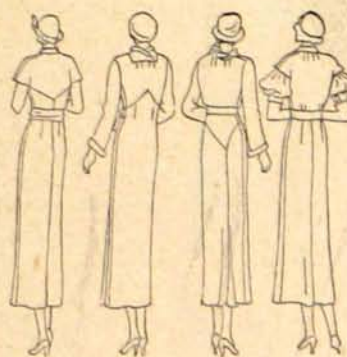
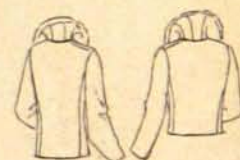
4699. — La française ingénieuse sait comment changer l'aspect d'une simple robe noire au moyen d'accessoires différents. Parure d'organdi blanc, de piqué de couleur, petite cape de fourrure, écharpes de couleurs vives, sont autant de transformations élégantes. Métrage: pour un 36 (18 ans), 2 $\frac{1}{2}$ verges de crêpe de laine en 54 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 42. Prix: 50 sous.

4704. — La mode anglaise domine dans les costumes de sport, et c'est celle qui est généralement adoptée. Le manteau de tweed rugueux, la jupe montante, la blouse de notre modèle, tout est dans la note du jour. Métrage: pour un 36 (18 ans), 4 $\frac{1}{4}$ verges de lainage en 54 pouces et 1 $\frac{1}{2}$ verge de tissu uni en 54 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 55 sous.

SATIN et LAINAGE



4709. — L'automne signale le retour de la jaquette de fourrure. Les nouvelles créations sont courtes — elles s'arrêtent aux hanches — avec l'ampleur des manches comme principale caractéristique. On emploie surtout le lapin et le léopard soit en fourrure, soit en imitation. Métrage: pour un 36 (18 ans), 2 verges de fourrure en 50 pouces pour le modèle A, et 1½ verge en 50 pouces pour le modèle C. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 45 sous.



4705. — Le satin fait partie des collections d'automne comme garniture des robes de lainage. On le choisit blanc pour les robes noires, mais pour les robes de couleur on l'assortit à la teinte du tissu. Métrage: pour un 36 (18 ans), 2½ verges de lainage en 54 pouces et 1½ verge de satin en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 42. Prix: 50 sous.

4711. — Parce que toutes les femmes reconnaissent que rien n'est plus jeune que les devants croisés, la mode s'en continue cet automne. Le corsage est fermé par de gros boutons, et l'encolure et les manches sont éclairées de satin blanc. Métrage: pour un 36 (18 ans), 2½ verges de lainage rugueux en 54 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 40 sous.

4701. — La robe enveloppante a acquis tant de vogue que la robe manteau est appelée à un grand succès. Une parure de satin blanc la rend toujours plus élégante. La disposition du col permet de l'enlever à volonté et de lui rendre sa fraîcheur par un bon nettoyage. Métrage: pour un 36 (18 ans), 2½ verges de lainage nouveauté en 54 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 50 sous.

4694. — Petite robe de ligne droite, ornée de boutons retenus par un lacet, d'une ceinture marquant la taille et d'un col retombant en pointes sur le corsage, en même tissu que les manches fermées par une étroite bande. Métrage: pour un 34 (16 ans), 3½ verges de velours en 35 pouces et 2½ verges de crêpe en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 38. Prix: 50 sous.

LES ROBES DE LIGNES AMINCISSANTES

4688. — La plupart des modèles d'automne ne portent pas de ceinture. Cela est très seyant et fait la silhouette longue et mince, ce qui est très appréciable. Celles qui ont les hanches un peu fortes, devront réduire la grandeur des poignets. Métrage: pour un 40, 2 $\frac{1}{2}$ verges de lainage léger en 54 pouces et $\frac{3}{4}$ de verge de tissu contrastant en 35 pouces. 34 à 52. Prix: 50 sous.

4690. — Le nouveau satin ondulé est celui que l'on choisit de préférence comme garniture des robes de lainage. Mais si votre taille demande des lignes amincissantes, la disposition du satin doit être discrète: une touche à l'encolure et au bas des manches, par exemple. Métrage: pour un 40, 3 verges de lainage en 54 pouces. 36 à 52. Prix: 50 sous.



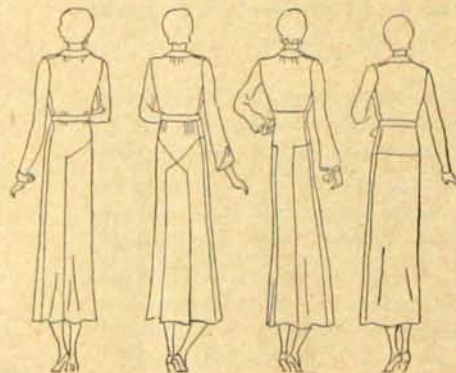
4688

4690



4708

4692



4708. — La jupe de robe de ligne princesse est très ajustée cette année. Si cette silhouette ne convient pas à votre figure, choisissez un modèle semblable avec ampleur au corsage. Métrage: pour un 40, 3 $\frac{1}{4}$ verges de velours en 35 pouces et 1 $\frac{3}{4}$ verge de satin en 39 pouces. 34 à 46. Prix: 50 sous.

4692. — Sur quatre robes élégantes, trois ont la même caractéristique cette année: une touche de blanc à l'encolure. Cela donne à la robe plus de fraîcheur, cela fait plus jeune et plus seyant. Ce modèle est surtout créé pour les femmes de petite taille. Métrage: pour un 40, 3 $\frac{3}{4}$ verges de crêpe de soie en 39 pouces. 34 à 48. Prix: 50 sous.

CE QUE PORTERONT LES JEUNES



4710

4714



4702



4689



4712



4691

Jupe 4695
Blouse 4325

4710. — Pour les fillettes comme pour leurs grandes soeurs, un grand collet de toile blanche couvre les épaules de leur robe de lainage. Beaucoup de mamans font deux parures qu'elles changent à volonté et simplement retenues par deux boutons devant et dans le dos. Métrage: pour un 25 (7 ans), 1 $\frac{1}{4}$ verge de lainage nouveauté en 54 pouces. 24 à 28 (6 à 10 ans). Prix: 35 sous.

4714. — Pour les fillettes comme pour leurs grandes soeurs, un grand collet de toile blanche couvre les épaules de leur robe de lainage. Beaucoup de mamans font deux parures qu'elles changent à volonté et simplement retenues par des boutons devant et dans le dos. Métrage: pour un 25 (7 ans), 1 $\frac{1}{4}$ verge de lainage nouveauté en 54 pouces. 24 à 28 (6 à 10 ans). Prix: 35 sous.

4702. — Le style empire qui obtient tant de succès cet automne, tente de prendre place dans les modes juvéniles. Cette petite robe est charmante en velours avec crêpe blanc. Pantalons séparés. Métrage: pour un 23 (4 ans), 1 $\frac{1}{4}$ verge de velours en 35 pouces. 21 à 25 (2 à 7 ans). Prix: 35 sous.

4718. — Les manches coupées à même le dos d'un manteau, donnent toujours une ligne d'épaule parfaite. L'exécution en est aussi toujours plus facile. A noter: la jolie forme des manches et la disposition non moins jolie des boutons qui ferment le manteau. Métrage: pour un 30 (12 ans), 3 $\frac{1}{2}$ verges de velours en 35 pouces. 26 à 33 (8 à 15 ans). Prix: 40 sous.

4716. — L'écharpe nouée est une gracieuse parure pour les bambines. Celle de notre modèle est croisée dans le dos. Ce manteau de lainage beige est joli et confortable avec sa parure de fourrure aux poignets et aux bouts de l'écharpe. Métrage: pour un 23 (4 ans), 4 $\frac{1}{2}$ verges de broadcloth en 54 pouces. 21 à 25 (2 à 7 ans). Prix: 35 sous.

4718

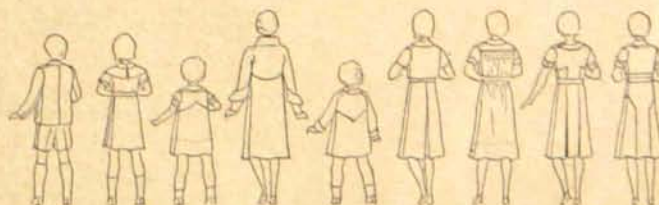
Manteau 4716

4689. — Une vieille mode qui est redevenue nouvelle est celle du pli plat très chic pour les costumes tailleurs. La jaquette est fermée par un noeud et les noeuds sont de plus en plus en faveur. Métrage: pour un 30 (12 ans), 3 verges de velours en 35 pouces et 1 $\frac{1}{4}$ verge de crêpe de soie en 39 pouces. 26 à 33 (8 à 15 ans). Prix: 40 sous.

4712. — Les robes avec parure de nids d'abeilles appartiennent réellement aux fillettes. Elles sont de bon goût, très seyantes et dissimulent une maigreur un peu prononcée. Ce modèle se fait surtout en jersey ou en crêpe. Métrage: pour un 30 (12 ans), 2 $\frac{1}{4}$ verges de jersey en 54 pouces. 23 à 32 (4 à 14 ans). Prix: 40 sous.

4691. — Une robe de lainage foncé avec col blanc, soit en toile, soit en piqué, est l'article important de la garde-robe d'une jeune fille. La ligne ronde est ce qu'il y a de plus nouveau pour ces cols. Métrage: pour un 30 (12 ans), 1 $\frac{1}{4}$ de lainage en 54 pouces. 26 à 33 (8 à 15 ans). Prix: 40 sous.

4325-4695. — Une jolie jupe de robe avec taille haute pour les moins de quinze ans qui la porteront avec grand plaisir. Une blouse tailleur blanche complète cet ensemble sobre et distingué. Métrage: pour un 30 (12 ans), 1 $\frac{1}{4}$ verge de crêpe en 39 pouces et 1 $\frac{1}{4}$ verge de lainage en 54 pouces. La blouse, 23 à 34 (4 à 16 ans), prix: 30 sous. La jupe, 24 à 32 (6 à 14 ans), prix: 30 sous.



Nos Mots Croisés

Nous recevrons les solutions écrites sur le carrelage publié ci-dessous, jusqu'au samedi, 22 octobre, à midi. Les solutions exactes seront tirées au sort et nous accorderons trois (3) prix d'un dollar (\$1.00) chacun, aux trois premières solutions favorisées par le sort.

Les Trois
Gagnantes
du
Sixième
Concours



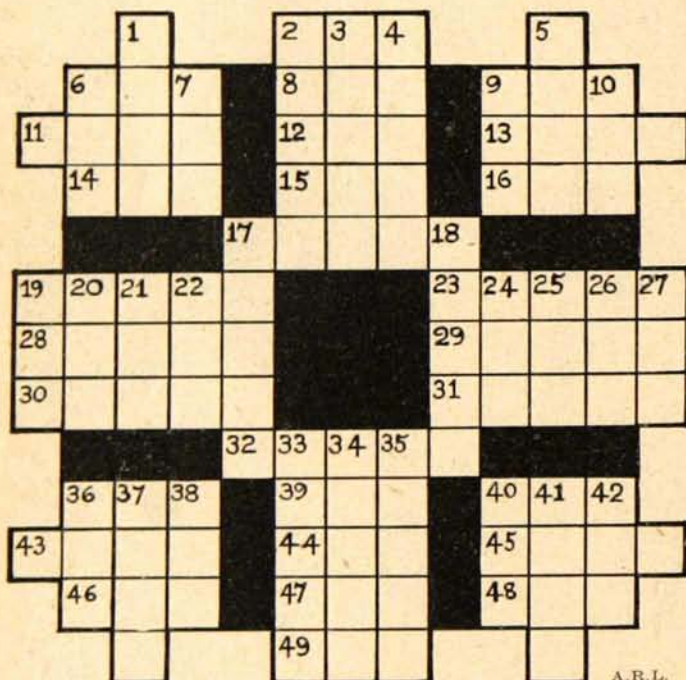
Solution
du
Problème
No 6

Mlle Rose SAUCIER
Pont Maskinongé, P. Q.

Madame J. A. FORTIN
Saint-Luc, (Matane), P. Q.

Mlle Yvette MARTINEAU
926, rue Sherbrooke est,
Montréal.

PROBLEME No 7



Nom

Adresse

HORIZONTALEMENT

2. Cabriolet.
6. Pro. pers.
8. Partie de terre entourée d'eau.
11. Petit quadrupède rongeur.
12. Portion.
13. Liquides transparents.
14. Marchera.
15. Colère.
16. Bière anglaise.
17. Sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ.
19. Amas.
23. Pigeon sauvage.
28. Hardi.
29. Capitale du Tigré.
30. Qui appartient au nez.
31. Principe actif du tan.
32. Mouvements subits avec effort.
36. Bien qu'une femme apporte en mariage.
39. Ancien bouclier.
40. Assaisonnement.
43. Pion.
44. Fleuve de l'Afrique.
45. Lol.
46. Mauvais.
47. Semblable.
48. Adj. dém.
49. Epoque.

VERTICALEMENT

1. S'éloigner.
2. Garnie de cils.
3. En ce temps là.
4. Sots.
5. Fidèle.
6. Règle obligatoire.
7. Temps du verbe aller.
9. Prénom féminin.
10. Temps du verbe savoir.
17. Sous genre de grives.
18. Mouvements folâtres.
19. Adj. poss.
20. Roi de Juda.
21. Adj. poss.
22. Temps du verbe suer.
24. Nom de deux chaînes de montagnes, l'une en Asie Mineure, l'autre en Crète.
25. Adj. poss.
26. Trois lettres de étui.
27. Ecorce du chêne.
33. Qui n'agit pas avec promptitude (fem.).
34. Fer combiné avec une faible quantité de carbone.
35. Aucune.
36. Préjudice.
37. Golfe de l'océan Indien.
38. Pareil.
40. Aride.
41. Lieu de délices.
42. Genre de lilacées.

(La solution de ce problème et les noms des gagnants seront publiés dans LA REVUE MODERNE de novembre)

Le Jardin de l'Enchantement

(Suite de la page 22)

Souvent, pendant que, dans la petite salle d'attente où il travaillait, elle attendait que M. Clamart soit visible, elle surprenait, fixé sur elle avec intensité, le regard gris du bonhomme, par-dessus ses lunettes.

Un jour, elle lui avait dit en riant : — Est-ce que je ressemble à quelqu'un que vous connaissez ?

Il s'était troublé, très timide, et bégayant :

— Non... mad... mademoiselle.

Seulement, enhardi sans doute par la voix gaie de Muriel, il lui avait demandé soudain à brûle-pourpoint :

— Vous ne possédez plus d'autre parent que Mme Smithson ?

— Non, hélas!... Pourquoi ?

— Pour rien.

Mais les mains du petit homme tremblaient, plus nerveuses, sur les pages qu'il feuilletait.

— Je n'ai plus que tante Georgina, ajouta Muriel. Malheureusement, elle n'a pas l'air de se soucier beaucoup de moi...

— Ne dites pas cela! s'écria l'employé avec une vivacité inattendue. Mme Smithson vous aimait bien.

— Qu'en savez-vous? s'enquit Muriel, très étonnée.

Le petit homme se troubla. Il parut décidé à ne plus rien dire.

— Si vous savez quelque chose, il faut me le confier, pria la jeune fille, très émue.

— Non, non, se hâta de nier l'autre, comme s'il avait peur de se compromettre.

— Pourtant, vous venez d'affirmer que ma tante m'aimait bien... Vous l'avez vue? Elle vous l'a dit ?

L'employé s'affola.

— Non, mademoiselle... je ne l'ai point vue. Oh! non, je ne sais pas où elle est... je le jure!

— Parce que... parce que, du temps de M. Tournié, mon ancien patron, je l'ai entendue qui lui parlait de vous, à l'étude.

— Et que disait-elle? demanda Muriel, remuée.

— Eh bien! je ne sais pas... qu'elle vous aimait beaucoup et votre père aussi... qu'elle voulait aller vous voir...

L'entrée du notaire interrompit ces confidences.

Muriel se hâta d'informer M. Clamart, dès qu'elle se trouva dans son bureau, de la singulière attitude de son clerc.

Ce dernier fut appelé aussitôt, mais il éluda les questions... Il avait vaguement entendu des conversations où il était question de Muriel, entre Me Tournié et Mme Smithson... mais ses souvenirs restaient imprécis. On ne put rien lui tirer d'autre...

— Attendez encore, disait M. Clamart qui se souciait peu de s'arracher à sa béatitude villageoise pour aller courir à Moissac informer les autorités de ses craintes au sujet de la propriétaire de la villa des Glycines... Attendez!... Les Indes sont loin et les courriers n'arrivent pas toujours facilement... Que dirait Mme Smithson d'une telle démarche ?

Muriel prenait son mal en patience... Elle continuait à aller régulièrement à Bellevue. Elle n'avait pas revu le châtelain de Boisfleury, mais elle le rencontrait quelquefois, à cheval, quand le chauffeur la ramenait à Riveraine.

Il la saluait profondément... Elle voulait voir de l'ironie dans ce salut empressé et y répondait par un signe de tête hautain.

Elle gardait rancune à M. de Linerose de son intrusion à la villa, et, bien que s'expliquant mal comment un jeune homme aussi distingué, qui paraissait parfaitement correct, s'était laissé aller à une ma-

œuvre aussi délibérément impertinente, elle ne lui pardonnait pas cet accroc aux convenances.

Mais sans se l'avouer, elle lui tenait surtout rigueur du ridicule dans lequel elle avait sombré, jugeait-elle, au cours de leurs deux rencontres successives, surtout de la dernière, sur la terrasse de Bellevue.

Certes, il avait dû la prendre pour une petite niaise en la voyant se troubler ainsi, demeurer si peu maîtresse d'elle-même... Et quel triomphe pour lui qu'elle avait chassé de chez elle, de la retrouver chez ses voisins, à la merci des railleries de jeunes filles impitoyables et jouant les Anglaises de contre-bande!

Monique, elle, ne tarissait pas d'éloges sur le seigneur de Boisfleury et passait son temps à tracer des écussons artistiques où s'enlagaient deux initiales suggestives : L. B.: Linerose Bourrichon.

— Cela ne fera pas mal sur mes cartes de visite, disait-elle à Muriel... Madame de Linerose... Madame André de Linerose... Ah! Il s'appelle André ?

— Oui... Joli nom, n'est-ce pas?... André... Monique. C'est gentil: Monique de Linerose. Y a pas à dire... un "de", ça vous change un prénom... Vous n'aimeriez pas avoir un "de" après le vôtre, miss Muriel ?

Muriel sourit mélancoliquement, sans répondre. La noblesse du nom, quelle vanité, quand la noblesse du cœur est absente!

La future Mme de Linerose eut un jour une surprise. M. Bourrichon revint de la foire de Moissac avec un cheval blanc à la crinière imposante.

— Voilà, dit-il modestement. J'ai eu du mal à le trouver. Cet idiot de Tissandier, le métayer, voulait me faire acheter une espèce de bai brun, sous prétexte qu'il était plus jeune.

— Le fait est que celui-ci a l'air assez âgé... pour une bête de selle, remarqua Muriel appelée à donner son avis.

— Vous n'y connaissez rien, riposta Mme Bourrichon. Croyez-vous que je veuille voir ma fille se casser la figure ?

Muriel ne protesta point.

Evidemment, avec cette rossinante, il n'y avait rien à craindre: Monique serait aussi en sécurité que sur les chevaux des manèges forains.

— C'est égal! pensa la jeune fille, je voudrais constater l'effet que peut donner une selle anglaise sur le dos de cet animal...

Elle le vit incontinent.

On fit appeler Tissandier; il arriva avec une magnifique selle en velours rouge qui eût fait le bonheur d'un caïd du désert.

Muriel regarda l'objet avec inquiétude.

— Mais... on vous a vendu ça pour...

— Je l'ai trouvée chez un revendeur de Moissac, coupa triomphalement M. Bourrichon. J'avais visité tous les bourreliers de l'endroit sans découvrir ce que je cherchais. Enfin, j'ai déniché celle-ci. Le marchand la tient d'un officier de spahis qui l'a rapportée dans ses cantines, avec des soies brodées et des plateaux de cuivre de là-bas...

— Elle fait riche, eh! fillette ?

Fillette ne paraît pas très enthousiaste. Sans doute juge-t-elle que cette selle rutilante sur le dos vénérable de sa "blanche haquenée" s'apparente quelque peu avec le numéro sensationnel de cirques.

Mais non... ce n'est pas là le motif de son anxiété. Muriel l'entend dire avec un soupir :

— Et moi qui ai commandé une amazone en drap bleu!... Si j'avais su, je l'aurais choisie grenat, pour l'assortir.

— Il ne manquera plus, pense Muriel, hilare, que des paillettes dans les cheveux et des cerceaux de papier... O bois vénérables de Bellevue, qu'êtes-vous appelés

UN MOT D'EXPLICATION

L'omission des Mots croisés dans notre dernier numéro de la revue, est due à la maladie de Marjolaine. Nous regrettons le désappointement causé à nos lecteurs qui comprendront, nous n'en doutons pas, que nous avons, de ce fait, subi un double ennui: le leur et le nôtre.

à voir un de ces proches matins! De saisissement, si vous alliez en perdre vos feuilles!...

Dès le lendemain, les leçons d'équitation commencèrent. Ce fut Tissandier qui s'en chargea. Il avait servi, durant la guerre, dans un régiment de cavalerie et c'était toujours lui qui montait les bêtes du domaine pour les conduire chez le maréchal-ferrant.

Sous les yeux émerveillés de la famille et des domestiques accourus, on hissa la selle rouge à galons dorés sur le dos de Rafale — ainsi avait été baptisée par Monique et sa mère l'acquisition de M. Bourrichon. — Un peu pâle, dans son amazone gros bleu dont la traîne balayait noblement les dalles, bottée, éperonnée, un feutre à plumes hardiment posé sur ses cheveux courts, Monique descendit l'escalier de la terrasse avec la fière assurance que lui donnaient ses nouvelles prérogatives.

L'homme tenait le cheval par la bride. — Faites attention, Tissandier, lui cria M. Bourrichon, c'est un animal qui a du sang.

Le métayer haussa irrévérencieusement les épaules. Du sang!... A peu près autant qu'une rave, oui. — Sûr que Fanny, la jument borgne qui ne voulait jamais tirer la charrue dans les pentes, en avait plus que cette bête pacifique!

— Si vous voulez monter, mademoiselle? Monique regarde les mains jointes du bonhomme et le dos du cheval avec inquiétude. Cela lui paraît bien haut, à vrai dire.

— Attendez! attendez! crie soudain Mme Bourrichon.

Et dégringolant avec une hâte fébrile les escaliers du perron, elle se précipite sur Monique.

— Ma fille, embrasse-moi!

La jeune amazone se dégage de l'étreinte maternelle qui a quelque peu dérangé l'équilibre de son feutre à panache.

Mme Bourrichon lève vers la terrasse des yeux humides d'émotion et d'orgueil: — Cette petite a un cran inouï!

— Allons! dit la petite avec le courage du désespoir.

Et, pleine d'une désinvolture magnifique, elle met le pied à l'étrier.

Hi!... Hue... ho... hisse!... Monique s'accroche, Tissandier pousse, la jambe droite de l'écuyer balaie un instant le vide comme un bras de nageur maladroit.

— Il bouge! il bouge! crie-t-elle affolée, cramponnée à la bride.

Au fond de la mine...

(Suite de la page 7)

furent surgir ces montagnes et chassèrent l'eau de l'océan, cette matière est venue combler une faille géante, incommensurable, et a refroidi lentement pour s'y incruster à jamais. Aux temps les plus reculés, l'océan couvrait cette partie de notre planète, comme du reste à peu près toute la province de Québec. On a trouvé des fossiles d'origine aussi lointaine que l'époque primitive, alors que la terre était inhabitée.

Notre wagonnet ralentit et s'arrête tout doucement. Nous respirons l'air froid du début, car nous avons effectué notre voyage et nous repassons le tunnel à 16 heures et 10 minutes. Nous y étions entrés à 13 heures 20.

Une pluie intermittente ondoie le sol et par les trouées des nuages, le soleil se laisse voir avec bienveillance.

A l'allure de l'auto prudent, nous revenons à la maison de la Compagnie (Consolidated Copper & Sulphur Co.) La ravissante vallée du Massawipi se dévoile devant nous et, de-ci de-là, de belles vaches rendues minuscules par la distance brouillent paisiblement l'herbe verte et grasse des champs. La fenaison commence à peine. Tout là-bas, un attelage de deux vigoureux chevaux tire une faucheuse mécanique. Plus loin, une érabièrre, la sucrerie canadienne! Plus loin encore, un coin du lac Massawipi (Hatley nord). Auprès, des bambins nous regardent. A notre gauche, une petite chapelle montre le pointu de son clocher. Le paysage est digne d'un peintre.

Merveilles au-dessous, splendeurs au-dessus!

— Merci, M. l'ingénieur Plumb.

Léonidas BACHAND,
notaire

Juillet 1932

Le Jardin de l'Enchantement

— Ho! là... ho! s'exclame le métayer pour immobiliser Rafale qui s'est déplacée en avant.

— N'ayez pas peur, mademoiselle... C'est qu'il voit de l'herbe... Il voudrait bien brouter... Ho! je te dis! ho! là...

Enfin, Monique est assise sur la selle, les yeux fixes, la bouche un peu crispée.

Là-haut, sur la terrasse, des bravos éclatent. Mme Bourrichon, M. Bourrichon, la cuisinière et le chauffeur, ces deux derniers un peu en arrière, applaudissent ce premier essai.

— C'est tout à fait médiéval, juge Muriel, retenant à grand-peine le fou rire qui la possède. Nous avons l'air des nobles habitants de quelque château féodal, assistant au départ du chevalier pour le tournoi.

En réponse aux applaudissements, Monique tourne la tête, la tête seulement, car son buste figé ne saurait effectuer le plus petit mouvement de crainte d'effrayer sa monture. Elle sourit d'un sourire tremblant et crispé.

— Y êtes-vous, mademoiselle?

— Oui, dit farouchement Monique s'agrippant de plus belle à la bride.

— Vous pouvez appuyer vos pieds aux flancs de la bête. Ne craignez rien...

L'amazone, qui tenait ses jambes à bonne distance, de peur d'effleurer "l'ombrageux Rafale", les ramène craintivement.

— Là!... Allons, hi!... Allez!... Hi, que je te dis, bonsoir de sort!

Et, du revers de sa main calleuse, Tissandier allonge une claque sur la croupe du "pur sang" qui se décide à se mettre en marche, avec l'allure majestueuse d'un cheval à la parade.

— Tenez-le, Tissandier!... Ne le lâchez pas, murmure Monique à voix entrecoupée... Vous le laisserez aller dans la prairie, quand je vous le dirai...

C'est ainsi qu'évoquant les temps bibliques, Monique s'éloigne au petit pas de sa monture que mène philosophiquement le métayer résigné.

XII

Le retour fut moins triomphal. Monique au premier galop, pourtant bien anodin de son blanc destrier, avait pris peur, lâché les brides, vidé les étriers, et dégringolé à terre entre les jambes de Rafale qu'un "Ho!... là!..." de Tissandier immobilisait aussitôt.

De sa chute, la nouvelle amazone n'aurait gardé aucune trace, si, tandis qu'elle glissait le long de la selle, un clou mal époineté ne lui avait éraflé le genou.

A la vue du sang, Mme Bourrichon s'était presque évanouie, pendant qu'on allongeait Monique, gémissante, sur la chaise longue du hall.

— Vite! vite! commanda Mme Bourrichon, affolée, que miss Muriel aille avec Francis à Riveraine pour prévenir le docteur et rapporter ce qu'il faut pour un pansement.

Muriel chercha Francis. Le chauffeur, ayant son après-midi libre, était allé, tenté par ce coquin de soleil, taquiner le goujon sur les bords du Tarn.

La jeune fille le chercha en vain à l'office et au garage.

L'auto était là, une Talbot qu'elle connaissait pour en avoir conduit une semblable, chez des voisins de campagne, autrefois... Son capot allongé luisait dans l'ombre comme le museau soyeux d'une bête de race, une bête de sang qui attend, pour bondir, qu'on lui ouvre les portes de l'espace.

— Si j'osais... se dit Muriel.

Elle regardait les nickels scintillants, hésitante, plus tentée par la course que par le désir d'aller prévenir le docteur dont elle savait la visite parfaitement inutile.

Quelle belle occasion de rouler sur cette superbe route de Riveraine... de retrouver des sensations de conductrice, déjà lointaines dans sa mémoire et pourtant inoubliées!

Allons!... qui le saurait?... Et puis, Francis n'était pas là et on lui avait ordonné de se rendre au village.

Elle sortit la voiture et, gamine, s'installa au volant avec un rire de plaisir. Obéissant à sa manœuvre sûre, l'auto démarra silencieusement, traversa l'allée...

Le portail franchi, la jeune fille fut reprise par la griserie qu'elle éprouvait toujours quand elle se sentait maîtresse de la machine vivante qu'habite l'âme rapide et trépidante de la vitesse.

Elle appuya son pied sur l'accélérateur. — Allez, ma belle, gazon! s'exclama-t-elle, la voix joyeuse.

L'auto bondit comme un coursier qui a senti l'éperon et fila sur la route ombreuse, étoilée de taches dorées.

Muriel, les mains au volant qu'elle effleurait à peine en conductrice experte, roulait entre les haies de vigne, prenait les virages à toute allure, le visage offert à la caresse fraîche du vent.

Elle expédia ses courses à Riveraine, courut embrasser Marizou, entra quelques minutes à l'église, le cœur en fête, la joie inattendue qui lui était échue ce jour-là, puis reprit vite le chemin du retour.

Sur la route, elle évita de justesse une bande de petits romanichels haillonneux qui encombraient le chemin, près des roulettes arrêtées. Deux hommes, d'allure sauvage, surveillaient une marmite mystérieuse cuisant sur un feu de bois sec entre deux pierres rapprochées. Il lui jetèrent des injures dans une langue rocailleuse et gutturale. Elle rit, rendue téméraire par son âme retrouvée de petite chauffeuse intrépide.

"Tout de même, pensa-t-elle avec un frisson d'effroi si j'avais une panne!... là... je ne serais pas tranquille! Les parages sont déserts et ces gens pas rassurants".

Ce ne fut pas la panne qui arriva, mais un accident banal et stupide autant qu'inattendu.

Une de ces bêtes affolées qui s'obstinent toujours quoi qu'on fasse, à venir se fourrer sous les roues, traversa la route, devant Muriel avec des battements d'aile de détresse.

Malgré son adresse, la jeune fille ne put l'éviter et l'auto passa sur l'animal avant qu'elle ait eu le temps de freiner. Elle ralentit aussitôt, tout émue de l'aventure.

Derrière, des imprécations retentirent. La troupe des nomades se rua, à grande allure, marmaille en avant, l'air belliqueux.

"Bon! pensa Muriel, ma victime leur appartient. Qu'est-ce que je vais faire?... C'est qu'ils n'ont pas l'air commode..."

Indécise, elle jetait des regards furtifs sur la route déserte et maudissait la malencontreuse volaille. Evidemment, le code de la route qu'elle avait potassé au temps où elle devait conquérir de haute lutte son permis de "chauffeur", lui enjoignait, en pareille occurrence, de s'arrêter... mais tous ces cris furieux, derrière son dos, n'étaient pas sans l'intimider.

Elle allait à petite allure... Maintenant, les assaillants étaient tout proches.

— Je n'ai pas envie de me faire occire pour une poule qui a perdu la tête, jugeait-elle, prête à appuyer sur l'accélérateur.

Un événement imprévu vint l'obliger à prendre un parti.

Un des pneus arrière éclata, soudain, avec un bruit de bombe. L'auto roula encore quelques mètres, puis, stoppa.

Muriel descendit.

La troupe des nomades, aussi pouilleuse et cuivrée que dans un tableau de l'école espagnole se précipitait.

Muriel, angoissée, les vit gagner du terrain avec une rapidité folle. Que faire?... Pas de crick, pas d'outil pour placer en vitesse la roue de secours... Muriel avait omis de s'assurer avant de sortir, que ces accessoires étaient bien dans le coffre.

Le cœur battant, elle fouillait la route de tous ses yeux...

— Mon Dieu, envoyez-moi quelqu'un!... Ils vont m'écharper!

Affolée, elle s'exagérait le danger. De lointains souvenirs de lectures qui parlaient d'enlèvement, de vols de femmes et d'enfants, par des bohémiens sauvages, lui revenaient en mémoire, augmentant son émoi.

Enfin, au moment où elle fait face à ses adversaires arrivés tout près d'elle, un point noir, enveloppé d'un nuage léger, apparaît à l'horizon.

Une auto!... Un secours, c'est le ciel qui l'envoie!

— Merci, Seigneur! prononce avec ferveur Muriel qui juge qu'elle l'a échappé belle.

Plus courageuse, maintenant qu'elle se sent moins isolée, elle essaie de faire reculer les gosses qui ont envahi le marchepied et font mine de s'emparer de son manteau.

Serrée de près par ces bouches vociférantes, ces mains crochues qui se tendent, menaçantes, vers elle, elle fait rapidement le tour de la machine et se plante au milieu de la route, agitant des bras en détresse.

L'auto, toute proche maintenant, va-t-elle s'arrêter?



Arrêtez la Ternissure Tout en Epoussetant

Voici un moyen rapide de protéger contre la poussière et la ternissure d'articles de ménage, lampes et objets de cuivre. Et c'est aussi facile que d'épousseter.

Humectez n'importe quel morceau d'étoffe douce avec de l'huile 3-dans-1 et frottez-en le métal. Vous verrez comme cette huile nettoie et rend brillant!

Trois bonnes huiles, mêlées dans une seule, de manière à composer un bon lubrifiant pour tous les articles de ménage, en y ajoutant cette protection supplémentaire. Bidons et bouteilles commodés dans tous les magasins.

Three-in-One Oil Co., Windsor, Ont.

3-IN-ONE OIL

NETTOIE — HUILE — PROTEGE



Poils ET DUVETS

enlevés autour des lèvres, sur la figure et le menton.

Pas aimée

Je ressemblais un jour à cette femme... Du vilain poil sur le visage... pas aimée... découragée. Rien n'y faisait. Dépilatoires, cires, liquides... même le rasoir était inutile. C'est alors que je découvris une méthode simple, sans douleur, peu coûteuse. Quel succès! Des milliers de femmes avaient, grâce à ce secret, conquis amour et beauté. Mon livre, que j'offre gratuitement, "Comment détruire les poils superflus", explique la méthode et en démontre le succès. Livre adressé sous enveloppe. Aussi offre d'un essai. Pas d'obligation. Ecrire à Mademoiselle Annette Lanzetta, 32-35, Church Street, Département 392, Toronto, Ontario, Canada.

L'Annuaire Desbarats des Publications du Canada.

Nous accusons réception de l'Annuaire Desbarats pour l'année 1932. Ce volume de 376 pages est des plus utiles, non seulement aux annonceurs, mais encore à tous les hommes d'affaires.

Outre les renseignements sur la circulation des journaux canadiens, leur fondation, leur format, leurs éditeurs, leurs taux de publicité, on y trouve d'importantes statistiques sur les villes où ces journaux sont publiés. Il est toujours difficile d'obtenir ces renseignements. Les chiffres de la population sont empruntés du recensement de 1931.

L'Agence de Publicité Desbarats, côte Beaver Hall, Montréal, envoie ce livre, moyennant \$1.00 à tout chef d'annonce d'une firme pourvu qu'il en fasse la demande en son nom officiel sur du papier annonçant sa firme. Le prix régulier est de \$5.00.

LES BONNES VIEILLES RECETTES



CHACQUE saison de l'année nous rappelle des souvenirs à mesure que les jours s'écoulent et reculent le passé.

Dès que les temps frais annoncent l'automne, que, fenêtres closes, on cherche la chaleur du foyer, on songe immédiatement à préparer de nouveaux menus appropriés à la température, des menus décorativement modernes, mais délicieusement appétissants. Et l'on se souvient avec plaisir des bons vieux plats d'autrefois, des mets favoris dont se régalaient nos parents, mets qu'il serait si facile de *rajeunir*, de moderniser, de remettre en honneur.

Pense-t-on, par exemple, que les croquettes de poisson sont un mets vieux comme la terre, qui ne s'usera jamais et qu'aucune nouveauté culinaire ne pourra surpasser? Dans quelques familles on les sert au déjeuner, le dimanche matin. Mais elles sont excellentes en tout temps. Elles devraient figurer souvent au menu et être mieux connues.

Voici la manière de les préparer: Faites bouillir environ huit pommes de terre de moyenne grosseur; en même temps que vos pommes de terre, mettez deux tasses de morue salée hachée. Laissez cuire poisson et pommes de terre jusqu'à ce qu'ils puissent s'écraser facilement. Enlevez l'eau, égouttez, écrasez, et battez le tout jusqu'à ce que le mélange soit bien lisse. Ajoutez deux cuillerées à table de beurre, assaisonnez de sel et de poivre blanc au goût, et incorporez deux oeufs bien battus. Battez de nouveau le mélange. Faites glisser le contenu d'une cuiller dans de la friture bouillante

et laisser roussir. N'en faire cuire que deux ou trois à la fois. Ce sont des croquettes de poisson à l'ancienne mode. Mais, dites, rien que dans l'illustration ci-dessous, n'ont-elles pas *bonne mine*? Essayez maintenant, vous les trouverez succulentes! On sert des petits cornichons et des oignons marinés ou tout autre assaisonnement avec ces croquettes. Quelques personnes les aiment avec une sauce ou une crème aux tomates.

Il est très difficile de faire des tartes sans avoir un restant de pâte. Au lieu de le mettre dans la glacière où souvent il durcit sans que nous ayons trouvé le moyen de l'employer, roulez la pâte mince, coupez-y des ronds, relevez-en les bords au moyen d'une fourchette et faites cuire. Quand les tartelettes sont froides remplissez-les de gelée de groseilles, de confiture de framboises ou de marmelade, et l'hiver, de viande émincée. Délicieux pour le thé ou le souper. Pour les tartelettes couvertes, faites-les au raisin et aux noix que vous faites cuire dans le jus de citron et le sucre, ou à la crème au chocolat. Coupez en paille ce qui pourrait rester de la pâte, saupoudrez de fromage, de paprika, et faites cuire légèrement. Cela vous donnera des bouchées succulentes pour le thé ou pour servir avec une soupe ou une salade.

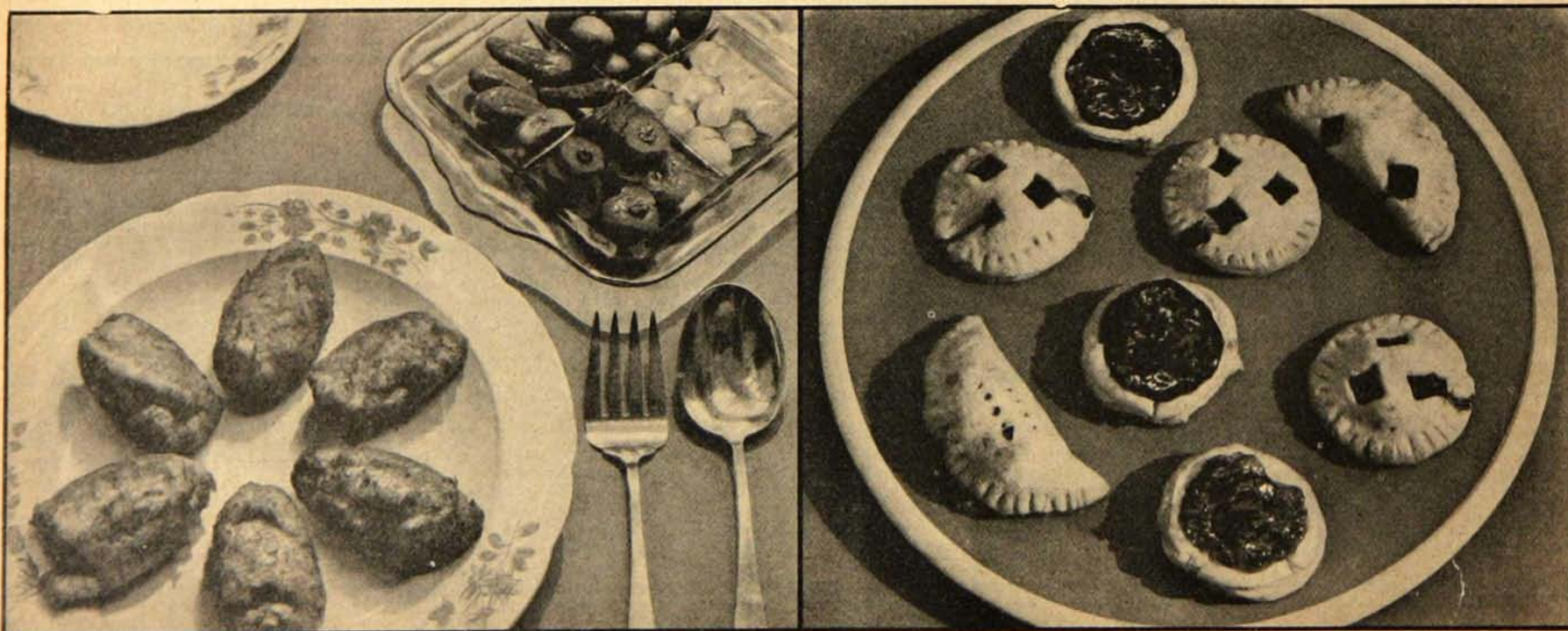
Ces vieilles recettes me font penser à la compote de pommes. Telle qu'on la prépare aujourd'hui, la compote de pommes n'est plus qu'une masse pulpeuse, bien différente de celle d'autrefois, qu'on prépare ainsi: Coupez les pommes en quatre et chaque quart en deux. Faites cuire doucement dans très peu d'eau et pas beaucoup de

sucré. Dès que les pommes sont tendres et transparentes, la cuisson est terminée. Mettez au froid et servez dans un compotier de cristal.

Un autre dessert très simple mais excellent, c'est la crème au four. Faites bouillir une chopine de lait. En même temps, mettez fondre dans une casserole, une demi tasse de sucre que vous brassiez continuellement jusqu'à ce qu'il soit caramélisé. Versez dans le lait bouillant et brassiez jusqu'à ce que le caramel soit dissout. Ajoutez alors une cuillerée à thé de vanille et six oeufs battus légèrement. Remplissez vos moules à cossetarde, et laissez cuire au four de 300° F. dans une lèchefrite d'eau bouillante. Faites refroidir la crème, servez dans les tasses ou démoulez. Pour servir avec la cossetarde, préparez une sauce en faisant caraméliser une tasse de sucre à laquelle vous ajoutez les deux-tiers d'une tasse d'eau bouillante et que vous laisserez mijoter pour devenir un bon sirop. Aromatisez avec de la vanille. On peut aussi recouvrir la crème avec une meringue que l'on fait cuire ou non, au goût, toujours à four doux.

Connaissez-vous le pudding Yorkshire, le complément de l'incomparable rosbif? C'est un mets anglais recherché. Faites-en l'essai. Faites une pâte mince avec sept cuillerées à table de farine et une demi tasse de lait. Battez bien. Quand elle est lisse, ajoutez une autre demi tasse de lait, une demi cuillerée à thé de sel, trois oeufs, les jaunes et les blancs battus séparément. Battez fermement la pâte et versez-la autour du rôti. La cuisson est généralement de quarante minutes. Coupez par carrés et mettez autour du rosbif. C'est exquis!

(Courtoisie du "Delineator")



Oui... Elle ralentit... vient stopper tout contre la Talbot... Le conducteur enjambe la portière... C'est M. de Linerose!

— Bonjour, mademoiselle... Trop heureux de vous rendre service.

Elle pince les lèvres, en proie en un malaise singulier... Elle le rencontrera donc partout!... Pourtant, cette fois, il arrive à propos.

Immobile, une lueur railleuse au coin de ses yeux, il attend qu'elle s'explique. Certainement, il a compris sa frayeur et s'en amuse.

— Je vous demande pardon, articule-t-elle, encore un peu haletante... mais j'ai crevé et je n'ai rien pour réparer. Et puis... je leur ai tué une volaille.

Elle se retourne pour désigner la horde de romanchels, mais elle constate que toute la troupe s'est enfuie comme une bande de moineaux. On voit l'arrière-garde regagner clopin clopat les roulottes. Elle ne peut retenir un rire de triomphe.

— C'est un succès!... Mais... leur poule?

— Oh! rassurez-vous, fait-il, la poule devait être une poule volée à quelque poulailler des alentours, sans quoi, ils n'auraient pas si vite débarrassé le chemin!...

Cependant, il s'est déjà mis au travail. En un tournemain, il a enlevé le pneu et posé la roue de secours.

— Vous voilà parée, mademoiselle, je souhaite que vous n'ayiez pas d'autre alerte. Désirez-vous que je vous accompagne?

Muriel rougit. Non. Elle regagne le château. Monique s'est blessée... un accident de cheval.

— Ah!... Mlle Bourrichon monte à cheval?

Elle fait oui, de la tête, reprise par une folle envie de rire au souvenir de la séance d'équitation.

— Pas grave, j'espère, cet accident?... J'irai prendre des nouvelles ce soir.

Mon Dieu! comme il s'intéresse à sa jeune voisine! Eh bien, au moins, Muriel n'a pas à craindre qu'il lui fasse la cour, cette fois...

Elle lui tend brusquement la main.

— Merci, monsieur, pour votre utile intervention.

— Je vous en prie, mademoiselle, ne parlons pas de cette bagatelle.

Avec un petit geste d'adieu, elle démarre et file en quatrième vitesse, dans la direction du château. Va-t-il la suivre? Non... Guéri sans doute par l'indifférence agressive de Muriel, M. de Linerose s'est attardé sur la route. Elle rentre à Bellevue sans avoir aperçu sa torpédo.

XIII

Les exploits équestres de Monique n'eurent pas de lendemain. Mme Bourrichon affolée par le danger qu'avait couru sa fille, celle-ci dépitée de la difficulté que présentait ce sport qu'elle avait cru plus aisé, décidèrent de remettre *Rafale* à l'écurie. On l'utiliserait pour traîner les tombereaux ou aux vendanges, pour transporter les composites.

Quant à la selle... Mon Dieu, on la laissa dans l'antichambre du rez-de-chaussée, en sorte que M. Bourrichon pût dire orgueilleusement à ses visiteurs:

— C'est la selle de Monique... Ma fille est une fervente de l'équitation.

Les jours d'été étaient venus, longs et chauds, avec leurs crépuscules roses qui s'éternisaient comme si le soleil, tel un enfant capricieux, se faisait tirer l'oreille pour aller se coucher.

Muriel, lorsqu'il n'y avait point réception à Bellevue était libérée de bonne heure et elle rejoignait Marizou, dans la cour du presbytère, où celle-ci surveillait sa nombreuse famille de tout petits.

Auprès des enfants, elle se retrouvait gamine... Elle fouillait dans sa mémoire pour y chercher des airs d'autrefois, les rondes qui avaient amusé son enfance, et souvent, une flamme d'animation au visage, les yeux brillants de joie puérile, elle rythmait du geste et de la voix les danses ingénues des fillettes.

Danses, les petites filles,

Toutes en rond.

En vous voyant si gentilles,

Les bois riront!...

— Encore!... encore! M^{lle} Muriel!

Danses les petites fées...

fredonnait Muriel sans plus se faire prier...

Le Jardin de l'Enchantement

*Toutes en rond...
Dansez de soleil coiffées,
Des roses au front...*

Et elle entraînait ses jeunes émules dans une farandole joyeuse qui les laissait toutes, le cœur battant et suffoquant de plaisir.

C'est ainsi que la surprit un jour M. de Linerose, que M. le curé accompagnait par le jardin. Afin d'amuser "ses gosses" comme elle les appelait tendrement, elle leur avait fait tresser des pâquerettes sauvages pour les mettre en couronne sur leurs cheveux, et elle-même, le front ceint de corolles, dirigeait leur ronde de son timbre pur:

*C'est le mai, mois de mai, c'est le joli
mois de mai...*

Interrompant sa chanson à l'apparition des visiteurs, elle se hâta, toute rougissante, d'enlever sa coiffure improvisée.

— Voulez-vous venir une minute, mon enfant? demanda le vieux curé.

Muriel s'approcha sans enthousiasme.

— Monsieur le châtelain nous offre un harmonium pour notre chapelle. Vous savez que celui que nous possédions était si délabré qu'on ne pouvait plus guère s'en servir?...

— Eh bien, mais... M. de Linerose a raison de s'intéresser à notre pauvre église...

— N'est-ce pas, mon enfant?... Vous pouvez, vous aussi, faire votre offrande et une offrande qui sera très certainement agréable à Dieu.

Muriel leva vers le prêtre des prunelles qui interrogeaient.

— Vous ne comprenez pas?... C'est simple... Faites comme le Jongleur de Notre-Dame... Vous savez bien, ce pauvre jongleur qui exécutait tous ses tours devant la Vierge, n'ayant pas d'autre don à lui présenter...

— Mais je ne suis pas équilibriste, moi!

M. de Linerose réprima un sourire qui n'échappa point à la vindicative Muriel. "Ah çà! il se moquait encore d'elle, ce monsieur?... Que n'allait-il se pavaner devant Monique, au lieu de la troubler jusqu'ici?..."

— Voyons, mon enfant, poursuivait le vieillard, il ne s'agit pas de tours d'équilibre, mais d'utiliser les avantages que vous avez reçus du ciel; votre talent de pianiste... et votre voix.

— Comment?

— Oui... Vous pourrez tenir l'harmonium à la chapelle, tous les dimanches, et,



POURQUOI BEBE DEPERIT-IL AVEC CECI ?

POURQUOI LE MEME BEBE PROFITA-T-IL AVEC CELA ?

Deux aliments infantiles peuvent être chimiquement semblables: même pourcentage d'hydrocarbures, de corps gras, d'azote et de sels minéraux, mêmes vitamines.

Cependant alimenté avec l'un d'eux, un nourrisson peut dépérir, maigrir et s'affaiblir. Et nourri avec l'autre, le même bébé profitera, gagnera en poids et reviendra à la vie. Quelle en est la raison?...

La Digestibilité.

La Digestibilité est de toute importance

Les médecins savent qu'un enfant alimenté suivant une formule parfaitement équilibrée peut dépérir, s'il n'assimile pas les éléments nutritifs qu'elle renferme. Seule, une alimentation complètement assimilée peut fournir à l'enfant les éléments de croissance requis par son organisme.

Ces faits sont de constatation courante: des milliers de médecins et de mères les ont expérimentés. C'est pour cette raison que, depuis 75 ans, le Lait Eagle s'est acquis une merveilleuse réputation, à titre d'aliment infantile. Car le Lait Eagle, après le lait maternel, est de tous les laits du monde le plus facile à digérer. Dans l'estomac de l'enfant, le Lait Eagle se forme en petits caillots mous, semblables à ceux du lait maternel. Rapidement assimilée, chaque goutte se transforme en os, en dents, en muscles, en tissus, en énergie et en force.

Maintenant vous vous demandez si ce lait merveilleusement digestible, convenablement aidé d'aliments supplémentaires, contient tout ce qui est nécessaire à la santé et à la croissance d'un nourrisson?

50 bébés l'ont prouvé

Vous trouverez réponse à cette question dans l'épreuve scientifique que deux spécialistes en régime infantile ont faite récemment, sur cinquante bébés, pris au hasard, dans une clinique

célèbre. Durant plusieurs mois, on ne donna pas d'autre lait à ces enfants que le Lait Eagle, avec les aliments supplémentaires* maintenant en usage, avec tous les laits sans exception le lait maternel. Ce fut leur seul régime. Tout le temps que dura l'épreuve, ces bébés furent suivis; leurs os furent examinés aux rayons-X; leur poussée de dents fut notée, de même leur poids et leur croissance; leur sang fut analysé.

L'épreuve terminée, vint le verdict. L'expérimentation dans toutes ses phases, avait démontré, quant à la santé et à la croissance, que ces bébés étaient magnifiquement alimentés.

Le simple régime au Lait Eagle, complété par les aliments supplémentaires ordinaires, avait développé ces bébés au 100%.

Quelle preuve plus convaincante que la mère, dont le lait ne suffit plus à allaiter son enfant, doive le mettre au Lait Eagle en toute confiance!

Essayez le Lait Eagle. Le mode d'emploi, facile, se trouve sur les étiquettes. Demandez le nouveau livret, "Le Bien-Etre de Bébé." Il renferme un tableau des coupages, des conseils précieux pour le soin des nourrissons, des photographies et l'historique de bébés élevés au Lait Eagle. Sur demande nous enverrons à votre médecin un rapport d'épreuve scientifique.

*Les aliments supplémentaires en usage sont les jus d'oranges ou de tomates, l'huile de foie de morue et autres sources de vitamines D anti-rachitiques.

GRATIS! LIVRET POUR TOUS LES SOINS DU BEBE

THE BORDEN COMPANY,
Dept. 89
115 George Street, Toronto 2, Ont.

Veuillez m'expédier, gratis, la nouvelle édition du "Bien-Etre de Bébé."

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

(Veuillez écrire nom et adresse en lettres moulées) CW-F28

Le Jardin de l'Enchantement

de temps en temps, pour donner plus d'éclat aux fêtes dominicales, chanter seule ou avec les enfants que vous guideriez.

— Je suis heureux de constater, mademoiselle, remarque M. de Linerose, désignant la petite troupe, en arrêt à quelques mètres, que vous vous acquittez fort bien de ce dernier soin.

Muriel ne daigna pas répondre. Mais elle ne pouvait refuser le concours qu'on lui demandait.

— Je n'ai pas beaucoup de temps, objectait-elle.

— Oh! cela, je m'en charge, déclara vivement le jeune homme.

Que voulait-il dire... et de quoi se mêlait-il? Elle le sut le lendemain. Mme Bourrichon lui annonça d'un ton pointu:

— Miss, vous serez libre, désormais, tous les jeudis matins. Il paraît que vous avez besoin de ces heures pour apprendre des cantiques à la marmaille du village. Drôle d'idée! Quand on n'a pas de fortune, on ferait mieux de reprendre ses bas que d'essayer des effets de voix en public.

— Mais, madame, je n'ai rien demandé! se révolta Muriel.

— Il suffit. Vous vous êtes arrangée pour qu'on vous propose cette sinécure. Si vous n'étiez pas allée vous faire remarquer, au milieu de ces marmots de l'école, on n'aurait pas songé à vous.

— Vous n'aurez qu'à retenir sur mes appointements les matinées que vous m'accorderez, déclara la jeune fille, outrée.

— Nous verrons, conclut Mme Bourrichon qui n'avait pas, en effet, pensé à cela.

Ce jour-là, le cœur plus gros que d'habitude, Muriel se réfugia dans le petit salon, pendant la sieste de ces dames.

Sur une table, s'empilaient des journaux, des brochures, des livres que Mme Bourrichon n'ouvrait jamais, mais qu'elle recevait, puisqu'il est de bon ton de s'abonner aux revues à la mode.

Un volume de vers, le dernier livre de Roselyne nouvellement paru, gardait encore ses pages intactes. Elle se plongea dans la lecture de son poète préféré et ne se rendit pas compte de la fuite de l'heure.

Ce fut la voix ironique de Monique qui l'arracha à cette occupation absorbante, — de Monique qui introduisait un visiteur: M. de Linerose, naturellement!

Muriel esquissa un geste de contrariété et referma vivement le volume. Pas assez vite, cependant, pour échapper au regard aigu de son élève.

— Allons, raille cette dernière: voilà miss plongée dans les romans. Elle espère y trouver la manière de subjuguier quelque prince charmant.

— Que lisez-vous là, mademoiselle... si je ne suis pas trop indiscret? s'enquit le jeune châtelain.

Gênée, Muriel posa la main sur le recueil, comme pour le défendre contre la curiosité des importuns.

Monique, riant de la mine embarrassée de Muriel, s'exclama:

— En voilà des façons! Est-ce que c'est une lecture défendue? Montrez-montrez!

Oh! fit-elle dédaigneuse, après avoir jeté un coup d'œil sur les pages, des vers! Croyez-vous, elle en est encore là!

M. de Linerose souriait.

— Mais vous-même, mademoiselle Monique, qu'aimez-vous lire?

— Rien du tout. La lecture m'ennuie. Je suis abonnée à des revues sportives. Quant aux romans, ils ne me disent pas grand-chose. Et les vers, alors! C'est bien assez de ceux qu'on m'a appris de force quand j'étais en classe. Qu'est-ce que vous en dites?

— Mon Dieu, mademoiselle, vous êtes seule juge de vos préférences. Evidemment, à notre époque, on aime de moins en moins les poètes.

Il avait pris le livre et l'ouvrait. Une expression d'étonnement nuança sa voix:

— Tiens!

— Vous l'avez lu? fit Monique.

— C'est bien, n'est-ce pas, dit spontanément Muriel, heureuse de rencontrer un connaisseur capable d'apprécier les beautés qui la touchaient.

Le jeune homme la regarda:

— Vous aimez les poèmes?

— Oh! oui, ceux-là et les autres... toute l'œuvre de Roselyne. Elle écrit si délicatement, d'une façon si consolante, si harmonieuse... et si simple à la fois. Elle a des images vivantes qui ne heurtent

jamais. Elle exprime des sentiments tendres... Tout ce qu'elle dit va au cœur... et cela est si naturel qu'il semble qu'on l'ait pensé souvent, sans l'avoir jamais formulé.

Monique hausse les épaules:

— Quelle exaltée! Tout ça pour des phrases qui se courent après sans pouvoir se rattraper et auxquelles, la plupart du temps, on ne comprend goutte... Est-ce que ça existe!

Se penchant vers M. de Linerose, qui a gardé le livre ouvert dans ses mains, elle lit:

— Sur les routes claires... par Roselyne. Qu'est-ce que c'est que ça, d'abord: "Sur les routes claires! Elle a son brevet de chauffeur, votre Roselyne?"

Muriel ne peut s'empêcher de pouffer.

— Eh bien, quoi, vous riez? Il n'y a pas de quoi! Qu'est-ce que ça veut dire. De quelles routes parle-t-elle?

— Des routes de la vie... de ces routes sur lesquelles il faut marcher avec optimisme, parce qu'elles ont du soleil sur elles. Parfois, une ombre s'étend... on a peur de voir disparaître la belle clarté qui blondit le chemin. Mais non, c'est simplement la tâche passagère qu'y font, en se mouvant, les branches des bouleaux ou le bouquet feuillu des platanes. Un peu plus loin, on retrouve la lumière... et à mesure que l'on va, elle vous inonde davantage, parce que chaque jour, on approche un peu plus de la grande vérité.

Muriel s'est tue. Son enthousiasme lui a laissé du rose aux joues et toute une aurore dans les prunelles.

M. de Linerose l'examine curieusement.

— Vraiment, mademoiselle, si Roselyne vous entendait, elle serait heureuse d'avoir été si bien comprise.

— Vous l'aviez déjà lue, vous, cette noble inconnue? s'enquiert Monique, ironique.

M. de Linerose a un geste évasif.

— Mon Dieu!

— Oui... Vous savez à peine qu'elle existe, quoi! Elle n'est pas Victor Hugo, pas? Alors.

La moue expressive de Monique exclut définitivement du domaine de la poésie tout ce qui n'est pas signé de ce nom illustre.

Le jeune homme rit. Charmée de son succès, la jeune écrivainette continue:

— Vous aimez ce genre d'élucubrations? Pas épatant, n'est-ce pas?

— Non, pas épatant, concède le châtelain avec une moue.

— Parbleu! je savais bien que nous serions du même avis!

— Pourtant... permettez-moi une question, mademoiselle. Puisque vous avez la lecture en horreur, pourquoi achetez-vous des livres?

— Mais, c'est maman qui les achète!

— Ah! Mme Bourrichon est une grande liseuse?

Monique se tord.

— Maman? Elle ne peut pas lire un journal sans bâiller... Seulement, elle a la marotte d'acheter tous les "Vient de paraître". Elle ne regarde ni les titres ni les auteurs; ni si c'est écrit en français ou en chinois; il lui suffit que les volumes portent la bande fatidique. Elle les paie sur l'heure, les éparpille triomphalement sur toutes les tables du salon et du fumoir, avec un coupe-papier en vermeil entre les feuillets. Mais, entre nous, il y en a deux ou trois cents dans la bibliothèque qui n'ont jamais été coupés.

Muriel s'amuse. Au fond, cette Monique ne manque pas d'esprit d'observation. Ce qu'elle raconte là, miss l'a remarqué cent fois.

La rentrée froufroulante de la maîtresse du logis termine la discussion. Elle toise Muriel avec mécontentement.

— Que faites-vous là, miss? Allez donc vous occuper du thé. Ce devrait être déjà fait.

Mortifiée, la jeune fille s'empresse de disparaître. Mais elle garde sur le cœur la défection de M. de Linerose. Médiocres, ces poèmes! Parbleu!... était-elle sottée de s'imaginer qu'il pouvait comprendre la subtile tendresse contenue dans chacun de ces petits chefs-d'œuvre.

Les vers de Roselyne ne s'adressent qu'à ceux qui ont souffert, à ceux qui sont susceptibles d'aimer. Ni le châtelain, ni Monique ne peuvent y trouver un écho de leurs propres pensées.

— Au fond, conclut-elle, agacée, j'en étais persuadée. Ils sont aussi futiles l'un

que l'autre. Après tout, cela m'est fort indifférent.

D'où vient pourtant, qu'elle, si réservée d'ordinaire, se soit livrée avec tant de véhémence devant ses deux auditeurs, — dont l'un seulement comptait à ses yeux, — et pourquoi ressent-elle cet émoi bizarre cette crispation qui ressemble à du dépit... ou à un regret?

XIV

Ainsi qu'il avait été décidé, Muriel vint tous les dimanches tenir le nouvel harmonium offert par le châtelain.

Avec l'entrain qu'elle mettait à toutes choses, elle exerça les enfants du village et arriva vite à former un chœur de petites voix justes et fraîches, que les parents écoutaient avec ravissement.

Arriva le jour de la première communion. Muriel avait préparé les cantiques avec un soin particulier, et sur les instances de M. le curé, bien qu'effarouchée à l'idée de se faire entendre en public, elle promit d'exécuter les solos.

On attendait monseigneur, et le vieux prêtre tenait à faire au prélat, les honneurs de son église et à donner à ce jour, toute la solennité désirable.

A l'appel joyeux des cloches, la foule en fête se pressait vers l'église, précédée de la théorie charmante des premières communiantes, ennuagées de transparentes mousselines.

Visages purs, nimbés de voiles, petits cœurs tremblants de leur premier émoi, fronts candides sous les fleurs en couronne, fillettes ferventes que vous êtes touchantes et douces! Par-dessus vos têtes inclinées, passe l'émotion de toute une foule attendrie, d'où montent, avec les fumées de l'encens, les prières et les rêves, l'enthousiasme et les espoirs de ces mères et de ces aînées qui, des larmes aux paupières et oubliant pour un instant la vie décevante, demandent à Dieu pour vous, tout ce qu'elles n'ont pas eu. Fête blanche de l'enfance, vous êtes belle entre toutes parce qu'à votre joie ne se mêle rien de ces choses troubles qui viennent toujours ternir les pauvres bonheurs humains.

Muriel sent cela confusément et l'exprime dans sa musique. Sa musique est une prière, et lorsque sa voix pure s'envole au milieu du chœur puéril des voix enfantines, c'est, dans toute l'assistance, un recueillement émerveillé. Chacun écoute, charmé, ce timbre grave et velouté qui s'élève sans effort, emplit la nef et semble emporter vers les cieux les ferveurs émuës de tous.

Aussi, le service religieux fini, Muriel est entourée, félicitée, remerciée. Mme Bourrichon lui déclare, l'air pincé, avant de monter dans son auto:

— Vraiment, miss, je ne vous connaissais pas ce talent.

Et comme M. de Linerose s'approche, elle minaude:

— Ah! cher monsieur, votre harmonium a fait merveille ce matin.

— C'est à Mademoiselle qu'en revient tout le mérite. Elle en a tiré des sons admirables.

— Oui... Oh! je crois qu'il est assez facile de jouer de l'harmonium.

— Cela dépend de ce que l'on entend par "jouer".

Il continue, tourné vers Muriel:

— Je viens vous adresser une requête, mademoiselle.

— Une requête?

— Oui... celle de recevoir Me Clamart qui se rendra chez vous de ma part, cette après-midi, à l'heure qu'il vous conviendra.

Elle a un geste de surprise.

— Me Clamart? Pourquoi?

— Il a une communication à vous faire. Vous plairait-il de fixer votre heure pour cette entrevue?

— Mais... Enfin, oui... quatre heures?

— Entendu! conclut-il, en prenant congé. Je vais le prévenir. Mademoiselle.

Madame.

Il baise la main de Mme Bourrichon, et, ayant sauté dans sa torpédo, démarre, avant que la mère de Monique soit revenue de sa stupéfaction.

Près d'elle, Muriel reste un instant immobile. Mme Bourrichon l'examine, d'un œil soupçonneux.

— Que vous veulent-ils?

— Mais, madame, je ne sais pas... pas du tout!

— Vous n'en avez aucune idée?

— Aucune.

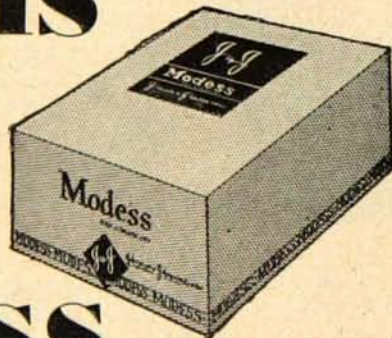
— C'est bien bizarre.

Nerveusement, Mme Bourrichon fait claquer la portière et, pressée d'aller an-

GRATIS

AVEC CHAQUE
PAQUET DE

MODESS



Cette boîte de
VE MO
DEODORANT
DELICAT

LE TOUT
POUR

39c

VE MO, valeur - 25c
MODESS, valeur 40c
Valeur totale - 65c

Produits de

Johnson + Johnson Limited

MONTRÉAL

CANADA

85F

Le Jardin de l'Enchantement

noncer à Monique un événement qui l'intrigue si fort, elle ordonne au chauffeur:

— A la maison... Vite!

Songeuse, Muriel regagne la villa... Qu'est-ce que M. de Linerose a donc de si important à lui dire et pourquoi charge-t-il le notaire de ce soin?... Troublée, elle essaie en vain de résoudre le problème.

Marizou la trouve accoudée à la balustrade, le front barré de plis, les yeux lointains.

— Qu'est-ce qu'il y a, ma colombe? Tu es ennuyée?

— Non.

— Tu as l'air tout chose...

Les confidences ne venant pas, elle reprend:

— A propos, il est venu quelqu'un ce matin.

Muriel se retourne vivement:

— Qui ça?

— Eh bien, ce... comment l'appelles-tu... celui qui "travaille" chez le notaire.

— Le clerc?... Qu'a-t-il dit?

— Il voulait à tout prix te voir... Je ne sais pas ce qu'il peut bien manigancer, mais il faisait une drôle de figure. Il avait l'air quasi hors de son sens.

— Je veux parler à Mademoiselle, qu'il disait... Laissez-moi lui parler.

— Et il roulait des yeux comme s'il voulait m'avalier.

— C'est étrange! murmura la jeune fille. Il n'a pas dit s'il reviendrait?

— Non... quand il a su que tu étais à l'église et que tu ne sortiras qu'à onze heures et demie, après la grand'messe, il s'est lamenté:

— Ah! mon Dieu! quel malheur!... Quel malheur!

— J'étais pas rassurée. Et puis, il est parti comme un fou.

Muriel fronça les sourcils.

— Ça, c'est extraordinaire!... J'ai toujours pensé, ajoute-t-elle, que cet homme avait sur le cœur quelque chose qu'il ne voulait pas révéler... Il a des allures mystérieuses... Bref, il faudra que je tire cela au clair.

..

Raide sous son bonnet plissé, Marizou introduit le notaire avec méfiance. Que vient-il encore apporter à sa "mauviette", celui-là? Marizou donnerait beaucoup pour savoir ce que contient la serviette bourrée de papiers... et quelles pensées habitent ce front impassible, barré de lunettes.

— Bonjour, cher monsieur... Veuillez vous asseoir. Je vous avertis que je suis très intriguée.

Muriel affecte un air joyeux pour mieux dissimuler son émoi, et, sans même y prendre garde, appuie sa main tremblante sur sa poitrine comme pour contenir les battements désordonnés de son cœur. L'air grave du notaire éteint brusquement le sourire gêné qu'elle avait posé sur ses lèvres.

— Qu'y a-t-il?

Me Clamart ouvre machinalement sa serviette. Il garde un silence embrassé.

— Voyons, parlez! supplie Muriel, vous m'inquiétez!... De mauvaises nouvelles?

— Euh... c'est-à-dire...

— Il s'agit de tante Georgina?

Le notaire incline la tête.

— Elle a écrit? s'exclame Muriel, hâlante.

— Hélas! non, mademoiselle... Pour apprendre ce que je viens vous annoncer, il faut faire appel à votre courage.

— Mais, alors...

Les yeux angoissés de Muriel où on voit les larmes sourdre, disent clairement qu'elle s'attend au pire. Il poursuit très bas:

— Votre tante est morte, mademoiselle.

— Morte! Oh! mon Dieu!

Elle reste un instant immobile, comme un oiseau que vient d'atteindre la balle du chasseur... Des larmes lentes roulent sur ses joues, puis, elle enfouit son visage dans ses mains et éclate en sanglots.

— Mademoiselle Muriel!... Mon enfant...

— je vous en prie, ne pleurez pas! Ayez du courage... Je vous plains sincèrement, ma pauvre petite.

Elle n'entend pas les mots qui veulent être consolants; elle ne songe qu'à une chose: tante Georgina est morte, la seule personne en qui elle pouvait espérer... sa dernière parente, celle vers qui allait son désarroi, à qui elle aurait pu parler de tous les morts qu'elle a aimés, celle qui constituait ici-bas toute sa famille... Que lui reste-t-il à chérir, maintenant?

Elle lève vers le notaire des prunelles noyées:

— Donnez-moi des détails, monsieur... dites-moi ce que vous savez.

Me Clamart tousse pour se donner de l'assurance.

— Euh... Eh bien, mademoiselle, votre tante est morte à Casablanca, il y a deux ans, au moins.

— Comment, il y a deux ans? sursaute Muriel. C'est impossible.

— C'est l'absolue vérité, mademoiselle.

— Voyons, je rêve... Mais puisqu'elle m'a écrit, il y a six mois?

— Ce n'est pas elle, ou plutôt... enfin, tenez mademoiselle, cette histoire est bien compliquée. Je dois commencer par le début... sans ça, je m'y perdrais.

Muriel, les yeux subitement séchés, tant son attention l'absorbe, fait signe au notaire de continuer.

— Voilà... commence ce dernier. Vous ignorez probablement, mademoiselle, que M. Smithson, le mari de votre tante Georgina, avait une sœur? Oui... Cette sœur était mariée avec un Français; le ménage trouva la mort dans un terrible accident de chemin de fer, peu de temps après le mariage de M. et Mme Smithson.

Les malheureux laissaient un petit garçon de neuf ans que votre tante et votre oncle adoptèrent. Ils l'élevèrent avec tendresse et l'enfant tint à leur foyer la place du fils que le ciel ne leur donna pas.

M. Smithson disparu, votre tante reporta tout son amour sur le jeune homme et le suivit partout, au hasard de ses études... Vint la guerre du Maroc. Votre tante ne voulait point que son fils adoptif s'engageât; elle l'emmena en France pour le distraire et lui faire oublier son désir de combattre.

Mais arrivé à Marseille, il lui faussa compagnie et prit le premier paquebot en partance pour Casablanca.

— C'est très crâne! approuva Muriel, qui buvait les paroles de son interlocuteur.

— N'est-ce pas?... Le jeune homme qui avait été, pendant toute la durée de son service, incorporé dans un régiment d'aviation, reprit son grade et ses fonctions...

et se fit remarquer bientôt par ses exploits.

"Pendant ce temps, Mme Smithson, torturée d'inquiétude, s'était installée à Riveraine et y attendait les événements.

"Un jour, ou plutôt un soir, une auto s'arrêta à sa porte. Un camarade de son fils, débarqué de la veille et qui avait été chargé d'amener un contingent de blessés, venait lui apporter des nouvelles, sur la prière du jeune aviateur.

"Il était dix heures du soir. L'officier s'excusa de se présenter à une heure aussi tardive, mais il repartait par un train de nuit, afin de pouvoir prendre le bateau à Bordeaux, le lendemain.

"Il annonça à Mme Smithson, ce que son fils n'avait pas voulu lui écrire afin de ne pas l'affoler: quelques jours avant, le jeune homme avait fait une chute...

on parlait de lui amputer le bras. Il était hospitalisé à Kénitra.

"Mme Smithson, désespérée à l'idée que son fils allait subir loin d'elle une telle opération et qu'elle ne serait pas là pour le soutenir, prit immédiatement un parti: celui de s'embarquer le lendemain avec son visiteur.

"A la hâte, elle réunit quelques objets indispensables dans une petite valise et monta dans l'auto qui l'amena à Moissac pour y prendre l'express.

"Elle se proposait d'écrire au notaire dès qu'elle serait à Kénitra. Malheureusement, déjà malade, la traversée lui fut fatale. Une congestion l'emporta en trois jours sans qu'elle ait pu rejoindre son fils...

— Pauvre tante Georgina! Quel malheur! gémit Muriel. Et lui?

— Le jeune homme se rétablit sans qu'il fût besoin d'aucune intervention chirurgicale. Il déplore toujours cette visite de son camarade à Riveraine qui a causé, indirectement, la mort de sa mère adoptive.

Les hostilités terminées, on lui a rendu sa liberté... Il est alors revenu en France, pour régler les affaires de succession dont il n'avait pas eu le loisir de s'occuper pendant qu'il se battait là-bas, car, sa blessure guérie, il avait bien entendu, repris ses vols...

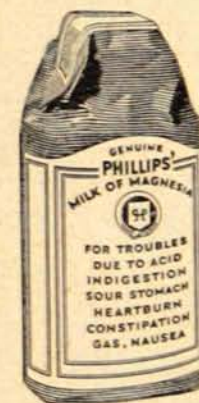
— Mais alors, il sera bientôt à Riveraine?

Le notaire baissa les yeux.

— Il y est déjà, mademoiselle... depuis plusieurs semaines.

— Comment?... Et il n'est pas venu dans cette maison qui est la sienne?

Acidités de l'estomac



Si des aliments riches nuisent à l'estomac, point n'est besoin de conclure que ce dernier soit "faible". Irritation et gas ne signifient pas une "indigestion". Prenez simplement un contre-acide qui adoucira le système et jouissez de la vie! Avant les repas ou après, quand vous ressentez le malaise. Faites cela pendant quelque temps; l'estomac et les intestins seront en parfait état. N'employez que le véritable Lait de Magnésie Phillips'; le type est standard. Les autres préparations n'ont pas le même effet anti-acide.

Existe aussi sous forme de tablettes: Lait de Magnésie Phillips'. Les tablettes sont maintenant en vente dans toutes les pharmacies. Chaque mince tablette équivaut à une cuillerée à thé de véritable Lait de Magnésie.

Pour vous tenir au courant du mouvement scientifique contemporain lisez

"La Science Moderne"

Et ses chroniques de radio, nouvelles, bibliographie, etc. . .

PRIX DE L'ABONNEMENT: \$3.00 PAR AN, 0.25 LE NUMERO

Publiée en FRANCE, BELGIQUE, SUISSE et CANADA

ADRESSE A MONTREAL: B. P. 32, STATION N.

Aux Futures Mamans

Chaque année, les statistiques canadiennes nous révèlent que les mortalités maternelles et infantiles, à la naissance des enfants, sont beaucoup trop élevées. La plupart des décès par accidents de natalité, peuvent être prévenus par l'hygiène PRENATALE, OBSTETRICALE et POSTNATALE.

Pour le propre intérêt de chacun, pour l'amour de vos bébés et de votre famille, instruisez-vous afin que, possédant les connaissances nécessaires, vous puissiez, vous et vos enfants vous maintenir en santé et être heureux.

Vous n'avez, pour vous instruire très facilement, qu'à demander les lettres maternelles qui vous seront adressées gratuitement.

Adressez le coupon ci-dessous à:

LE CONSEIL CANADIEN DE LA SAUVEGARDE DE L'ENFANCE..... ET DE LA FAMILLE
245, rue Copper, Ottawa, Ont.

COUPON

Nom

Adresse

Date probable de la naissance attendue:

Nom du médecin retenu:

Adresse du médecin:

Le Courrier du Mois

Par MARJOLAINE



HUMBLE VIOLETTE II — Tel que posé, le problème est assez compliqué. Le conflit qui existe entre un amour absolu qui se donne sans mesure et un simple attachement nuancé d'égoïsme qui reçoit sans payer de retour, met deux poids inégaux dans la balance. Deux adversaires: le cœur et la raison, jouent la partie... que vous allez perdre si vous ne remédiez pas à l'état actuel des choses. Vous m'avez exposé la situation si clairement que je n'ai pas à vous en faire voir les dangers, ni à vous démontrer l'inutilité de la prolonger. Si on ne savait pas, je pourrais vous dire d'espérer que le jaillissement de la lumière sera un jour celui de l'amour resté jusqu'à l'ignoré. Mais quand, après un "hasard" malheureux, on continue à déchaîner les sentiments d'un cœur qui s'offre et qu'on avoue n'y pouvoir répondre, il ne peut y avoir de *méprise*. Dans ces conditions, je crois votre attente vaine, je vous le dis sincèrement. "Mieux vaut la vérité toute entière, toujours", dites-vous. Vous avez raison. Seulement la connaissance, il faut avoir le courage d'appliquer le remède guérisseur, si douloureux soit-il. Remettez-vous, petite Violette. Gardez au fond de votre cœur, invisible à tous, le secret qu'une imprudence n'aurait jamais dû permettre à des yeux indiscrets d'effleurer. Soyez douce comme le parfum de votre fleur, discrète comme elle, belle comme sa corolle de velours, mais désormais lointaine. Ce n'est que quand les délicates attentions d'une chaude tendresse nous manquent, que nous en mesurons la valeur, en sentons le vide, et qu'en l'appréciant enfin, nous comprenons ce que nous avons perdu. Vous auriez peut-être gagné à agir ainsi; dans tous les cas vous n'auriez rien perdu et vous seriez moins désespérée parce que moins blessée. "L'oisie" n'est que la halte au cours du voyage. Elle n'est pas la demeure où l'on goûte dans sa plénitude, la joie de vivre et d'aimer. L'indépendance et l'indifférence ne peuvent *maintenant* être vos armes. Ce serait de votre part, un rôle mensonger que ne mérite pas sa franchise. Restez simplement celle qui a compris et qui se réfugie dans sa fièvre réserve, une vaillante dans la douleur puisque, possédant tout ce qu'on rêve, on exige davantage. N'enviez pas l'éphémère beauté de la rose. Elle ne dure qu'un jour, dit le poète, et le cœur humain a soif d'infini, d'éternité; mais il est aussi bien complexe, vous en avez la preuve. Je comprends votre détresse... je comprends aussi que vous gâchez votre vie et que vous vous préparez un avenir malheureux. Réagissez, je vous en prie, petite Violette; fuyez ce mirage funeste afin qu'une douce réalité vous apporte un jour l'amour durable et profond que vous méritez et que je désire pour vous qu'il me fera toujours plaisir de retrouver au courrier. Courage, jolie Violette, ne laissez pas passer le bonheur pour poursuivre l'illusion.

AMITIE AMOUREUSE — Merci de vos gentilles attentions et de votre aimable souvenir. Quel joli coin vous me faites admirer et quel bel effet que celui des boulevards de la route! Il doit faire bon se reposer à leur ombre. Vos deux cartes m'ont fait plaisir.

UNE AMIE — Je me disais bien que la guérison avait suivi la convalescence, mais j'avais besoin de vous *entendre* me le dire et de savoir que l'été vous a été bon. Le repos est merveilleux pour refaire les forces et votre "solitude" est trop belle pour que vous n'y trouviez pas le remède qui redonne la santé. — Lorsque vous me lirez, vous serez à la veille de laisser votre lac. L'automne vous ramène à nous. Je m'en réjouis. Il est vrai que la distance ne sépare pas les pensées, mais de les sentir plus rapprochées à quelque chose de meilleur, n'est-ce pas? — Merci de votre intérêt, mon amie. Je me porte bien, toujours — grâce sans doute aux bonnes prières de chacune de vous — et je vous assure de ma fidèle amitié.

VIOLONISTE — Vous aider? Certes, je le veux, et du plus profond de mon cœur. Mais il va me falloir vous faire bien mal, ma petite fille, et vous demander un sacrifice devant lequel vous allez vous révolter. Pourquoi les choses sont-elles arrivées ainsi? me dites-vous. Pourquoi? Parce que la souffrance est la loi commune aux créatures, et que celle qui vous brise atteint tous les cœurs. Ces circonstances douloureuses surgissent constamment; elles sont les éternelles tentations qui aillonnent la route et aveuglent les passants. C'est la beauté trompeuse et fatale qui se pare de rêve et d'idéal pour mieux charmer ses victimes et les entraîner plus sûrement à l'abîme. Je n'exagère rien, croyez-moi, et la preuve, la voici: "Je ne me fais aucun scrupule..." me dites-vous. Si vous étiez descendue au fond de votre âme, si vous aviez consulté votre conscience, si vous aviez disséqué vos intentions, si vous en aviez pesé les conséquences, raisonnez-vous ainsi? Non, sûrement que non. La grande lumière qui met à nu la vérité vous effraye parce que le problème serait alors si clair, que la solution renverserait instantanément toutes les raisons accumulées en *dignes* et que vous cherchiez à établir en principes *inattaquables*. Ce n'est pas votre cœur qui souffre, c'est votre conscience blessée qui agonise. Je ne vois qu'un remède à votre mal: rompre immédiatement. On a abusé de votre confiance — ne me dites pas qu'il y avait de la loyauté dans cette façon d'agir — on a éprouvé une satisfaction égoïste à se faire aimer, on ne craint pas de vous compromettre, et en face d'une situation fautive et sans issue, vous ne vous sentez pas la force de vous ressaisir? Mais comment pouvez-vous aimer sans estimer? Et comment pouvez-vous estimer qui est parjure à ses serments, qui ne respecte pas ses devoirs? Vous vous trompez, petite Violoniste, et je vous le dis sans détour, parce que je sais que vous allez comprendre tout de suite que je ne vous parle ainsi parce que je m'intéresse à vous, que, sincèrement, je vous voudrais heureuse et que cela me fait de la peine de vous voir le pauvre jouet d'un amour coupable. Vous allez réfléchir à tout ce que vous ne voulez pas voir et tout de suite, avec l'ordre normal *rétabli*, vous goûterez la paix qui vous récompensera de votre acte de courage. Le grand bonheur que vous désirez ne vous sera donné qu'à cette condition. Ne le refusez pas pour un moment de folie. J'ai posé brutalement ma main sur votre blessure peut-être, mais quand le chirurgien coupe dans la chair vive, n'est-ce pas pour guérir le malade? Et je veux votre guérison parce que vous m'êtes chère, petite fille, et que je vous *sais* faite pour la pure lumière et non pour les ténèbres. Revenez bientôt, comme *aujourd'hui*... un peu inquiète, ma pensée reste près de la vôtre. Recevez-la comme une messagère d'amitié.

RACHEL — Vous aviez besoin d'un horizon nouveau et ces quelques jours ont dû vous être doublement profitables. Ce sont des éclaircies morales dont bénéficie le physique, des sources de courage pour la tâche quotidienne. Merci, amie Rachel, pour vos deux bonjours, votre prière à mes intentions et le souvenir fidèle de votre amitié.

FAUVETTE — La chanson des nids ne murmure plus dans les bois, l'automne fait frissonner les feuilles mourantes. C'est l'heure du retour des fauvettes. Souvenir.

CASTEL AU VENT — Vous ne pouviez m'annoncer de meilleure nouvelle, petite amie dont le long silence m'inquiétait. J'avais peur d'une déception pour vous, *là-bas*, et pendant que mon imagination faisait noires mes pensées, le bonheur venait doucement à vous, aussi complet, aussi grand que vous l'aviez rêvé. C'est la compensation pour le passé qui vous a fait pleurer, c'est le radieux soleil qui succède aux noirs nuages. Tous les détails de votre lettre m'intéressent; les uns me donnent confiance: cet amour sera non seulement votre gardien, votre protecteur, mais surtout votre *lumière*; les autres m'assurent de la solidité du foyer dont vous saurez être l'âme, et je fais mienne votre *joie* — On ne s'affranchit pas de la loi du travail, pensez à cela, et *partagez* avec lui sans regret. Le rejet est une faiblesse qui conduit à bien des maux. Acceptons-le comme un ami; il est la base de notre santé et morale et physique. — Si le bon Dieu exauce votre désir, quelle délicieuse maman vous allez être pour votre petite fille! Et dire que tant de mères se soucient si peu aujourd'hui de cette première éducation de tendresse! Aussi, il faut voir comment va le monde depuis que tant de femmes sont devenues des hommes. Le nom choisi me fait plaisir. Merci de cette délicatesse de votre amitié. — Il n'y aura plus de vent froid capable de pénétrer votre castel que votre bonheur fait si doux et si chaud, et maintenant lorsque ma pensée y passera elle s'arrêtera près de *chacun* de vous, heureuse de l'amitié que vous m'offrez, heureuse de l'accepter et de vous la rendre. C'est vous dire quel plaisir me serait l'accomplissement de votre projet.

MIRETTE DES BOIS — Entrez, petite Mirette vous êtes la bienvenue. Le vent d'automne affole déjà les feuilles et arrache aux arbres leur merveilleuse parure, la bise va bientôt souffler à vos fenêtres, et bientôt vos montagnes vont perdre leur riche parure. Qu'importe la tristesse que vous en pouvez éprouver; vous trouverez au courrier assez de chaleur, de sympathie et de *soleil* pour vous la faire oublier et pour vous apprendre à aimer la vie, même si elle vous éprouve. Vous avez déjà beaucoup reçu, elle vous promet encore mieux, le présent peut bien se permettre quelque malice, n'est-ce pas? Votre jeunesse peut lutter avec avantage, votre courage peut triompher des plus rudes assauts, si vous ne vous abandonnez pas à des pensées déprimantes. Il ne faut pas attendre de la vie à votre âge, ce qu'elle vous donnera à vingt ans; il ne faut pas la croire méchante parce qu'elle semble *sourde* à votre appel. Ne lui faites pas grise mine. Elle vous réserve des joies, des douceurs, des surprises qui vous raviront et qui ne peuvent maintenant être vôtres parce que vous n'y êtes pas encore préparée, que vous manquez trop faibles ne sauraient les porter à travers les ronces de la route et que votre cœur n'est pas prêt à contenir leur parfum précieux. Soyez une joyeuse petite fille au sourire charmant, au regard clair comme une aube printanière, heureuse d'être choyée, de n'avoir aucun souci et de marcher aussi facilement vers l'avenir. Et tout ce que vous attendez viendra sous la forme de la mission que vous aurez à remplir sur la terre. Le devoir alors vous sera doux et léger. Soignez-vous bien, chassiez les idées moroses, ne rêvez plus; vous verrez comme l'aspect des choses changera, comme vous leur découvrirez des beautés attrayantes et comme une belle lumière les enveloppera. — Vous ne m'avez pas ennuyée, petite Mirette; votre petite lettre était au contraire très intéressante parce qu'elle contenait un joli reflet d'âme. Revenez-moi bientôt et merci pour le gracieux envoi. Je m'en servirai avec plaisir.

ESMERALDA — C'est dommage que la pluie vienne contrecarrer nos projets en temps de vacances. Ce devrait être des jours de soleil qui nous permettraient de longues promenades dans les bois, dans les champs, sur les grèves; des jours de lumière dont le souvenir mettrait du bleu autour de nous pour le reste de l'année. Mais le temps a ses caprices auxquels nous devons nous soumettre et dont nous devons savoir tirer profit. Je vois que vous n'en avez rien perdu et que vous avez su l'employer utilement de toutes façons. J'espère que cela vous permettra de passer un bon hiver. — La situation reste inquiétante. Il n'y a pas d'amélioration sensible pour les véritables victimes de la crise, et malgré tous les efforts de l'optimisme, l'horizon ne s'éclaircit pas. Le monde a si complètement oublié que la vie ne nous est pas donnée seulement pour le luxe et les plaisirs, que l'heure de la Justice divine est venue, et je crois que nous en resterons là tant que la femme n'aura pas repris sa place au foyer, tant qu'elle n'aura pas reconquis sa dignité et qu'elle ne sera pas devenue l'âme de l'économie domestique. Les temps sont changés, dit-on souvent, il faut suivre le progrès. En effet, les temps sont changés, mais il faut avouer tristement que la femme n'a pas été à la hauteur de ses obligations et qu'elle a failli à sa mission. La déchéance féminine a été la cause de bien des maux et elle est d'autant plus regrettable qu'elle éblouit tout le passé de grandeur et de noblesse que fut celui de nos aïeules. Mais à quoi bon signaler une des principales — sinon la première — causes du mal, tant que les femmes ne *vondront*, pas redevenir des semeuses de beauté et de bonté en étant des âmes de douceur et de dévouement. Heureusement qu'il y a encore de belles exceptions! — J'espère que la chance nous favorisera quelque jour et qu'elle vous accordera quelques minutes en passant. — Ma santé est bonne quoique la chaleur m'ait horriblement fatiguée. Je vous remercie de votre aimable intérêt dont je suis *doublement* touchée, et je fais votre message. — Au revoir, mon amie, que les jours vous soient cléments comme le désire mon amitié.

TETE DE MORT — C'est la mise en page qui a placé là votre réponse. L'autre était bien la dernière et je vous donne cette explication pour remettre les choses au point. — Je vous pardonne d'avoir compté les lignes; il ne me déplaît pas de trouver de la curiosité chez vous. Tant qu'à "l'exclusivité"... ne craignez pas, je suis très brave. D'ailleurs, je ne crois qu'il y ait jamais matière à conflit! — Cet "idéal" n'était pas à créer, il existait. Je n'avais qu'à raconter. Celle qui, aussi modeste qu'admirable, m'en a fourni le sujet, m'était bien connue. Son dévouement silencieux aurait mérité beaucoup mieux que ça. — Oui, j'aime beaucoup cet auteur. Je l'ai souvent cité. Ses pensées expriment des vérités profondes qui, lumineusement belles, scintillent comme des étoiles dans notre souvenir. Votre réflexion: "la première chose que je remarque", a confirmé mon opinion que l'éblouissement du physique passe trop souvent avant la valeur morale; involontairement, me direz-vous. Souvent, je l'admets, mais combien de fois autrement? C'est une des faiblesses de notre nature, soit. Mais pour lui avoir laissé le champ libre, que n'ont pas souffert la solidité des foyers et l'union des familles! Mais, le problème est à discuter, je le sais. — Ceux que la richesse favorise doivent connaître la vie étroite et pénible de ceux qui comme "Maryse" subissent privations sur privations et ignorent la douceur du confort. La vraie charité se ferait plus compréhensive, plus chaude, plus efficace. La charité de luxe est plus amère que consolante. — Voyez où m'a entraînée votre fine lettre. Je ne saurais mieux vous dire que ma sympathie répond à la vôtre et que, loin de m'ennuyer, vos réflexions m'ont été agréables. Ma façon d'écrire ressemble de tout près à la vôtre. Étrange, n'est-ce pas?

VIOLETTE DES BOIS — Le bon Dieu vous envoie une bien grande épreuve. Vous avez toute ma sympathie, petite amie; changer de "gîte" en de semblables conditions est surtout pénible par la tristesse des perspectives. Mais je veux croire que le repos et l'air auront le bon effet qu'on en attend et, qu'en dépit de la mauvaise saison, votre fleur va redresser bientôt sa fine corolle. L'espérance est le soleil de l'âme. Sa lumière conserve son éclat par les jours les plus sombres et les plus froids comme par les jours les plus clairs et les plus chauds. Ayez confiance, Violette. Elle est votre amie, elle sera votre consolation et votre meilleur remède. Je suis certaine que vous me donnerez bientôt de bonnes nouvelles de votre santé. — Je suis contente que mon dernier billet vous plaise et que vous aimiez à le relire. Evidemment, je ne *saisais rien*, mais le cœur devine souvent et le message "est tombé à point" parce qu'il avait une mission à remplir. Si nous savions toujours écouter la voix du courage au lieu de l'étouffer, combien plus de valeur nous donnerions à nos actions. Le courage accepte et embrasse le sacrifice... le courage cultive et fait fleurir la bonté et la charité... le courage pense les blessures des épines du chemin et conduit aux sommets. Vous le comprenez bien, petite fille, qui m'écrivez à ce sujet une si profonde réflexion. — Ne vous tourmentez pas. Écrivez-moi *naturellement* comme vous l'avez fait jusqu'ici. Parlez-moi comme si vous étiez à mes côtés, de tout ce qui vous touche, vous intéresse, vous amuse ou vous fait mal, laissez chanter votre "fleurlette" en toute confiance et ce sera très bien. — Au revoir, Violette. Je vous assure d'un souvenir dans mes prières et d'une visite quotidienne en pensée.

CAMILLIENNE — L'amie de mon amie est la mienne. Vous avez votre place chez nous où j'espère que vous vous plairez et que vous trouverez la meilleure distraction... pour vos moments de loisir. — Vous comprenez la préparation de la jeune fille à son rôle familial. Vous faites dès maintenant œuvre utile, ce que doit beaucoup apprécier votre maman. Avec les années, vos obligations deviendront plus grandes, plus sérieuses; vos devoirs exigeront plus d'abnégation, plus de dévouement. Mais vous serez prête, car j'ai confiance que vous ne dévierez pas en route. — J'ai fait mes études chez les Sœurs de la C. N. D. J'aime beaucoup, et pour cause, la communauté où vous avez étudié. À ce sujet, votre calligraphie est révélatrice. — "Bourdonnez" petite amie, chaque fois et aussi longtemps que vous aimerez. Mes oreilles aiment ce bruit doux de votre voix qui murmure de si aimables choses. — Je serre amicalement la main que vous me tendez.

MARCELLE DANIELLO — Il n'y a aucune autre obligation à remplir. Votre lettre vous ouvre la porte du courrier où vous êtes la bienvenue et où vous aurez toujours votre place chaque fois que vous aimerez venir y causer. — Vous avez pu souffrir — votre sensibilité s'y prêtait — mais je suis sûre que votre cœur n'est pas *atteint* si profondément que vous le croyez. Vous restez dans l'ombre de votre rêve déçu, au lieu de marcher bravement vers la lumière qui mettrait en valeur le "pèlerin" attendu. Laissez le passé à sa tristesse, on ne repasse pas par les sentiers déjà parcourus. Allez vers l'avenir avec confiance et espérance. La loi des compensations vous dédommagera et fleurira de nouveau votre route. Il ne faut pas compliquer la vie déjà assez embrouillée. Il faut savoir laisser glisser les nuages et retenir les rayons de soleil... quand on a vingt ans. Il faut encore ne pas s'orienter *romanesquement* et se créer *imaginaires* des obstacles. Le bonheur est très simple en lui-même: aimer ce qu'on a. Mais l'extravagance moderne a pris tant d'influence sur le monde, qu'aujourd'hui l'on n'aime jamais ce qu'on a. Oui, si vous aimiez vraiment, vous n'hésiteriez pas un instant. Seulement, c'est peut-être votre cœur que vous ne *comprenez* pas? Réfléchissez sérieusement petite fille. Je crois que vous vous laissez éblouir par le mirage trompeur et que vous tournez le dos au bonheur. Il y a des *flambées* qui aveuglent. Prenez garde. Quand elles sont éteintes, on ne retrouve jamais son chemin! — Cela fait du bien de se confier. Cela aide quelques fois à découvrir sa voie, à trouver le mot de l'énigme, à replacer la boussole ayant tendance à dévier. Revenez. Je vous attends en bonne amie qui désire sincèrement votre bonheur.

LUTIN — Comme vous êtes éprouvée! Par quel secret dessin de Dieu vous êtes appelée à souffrir ainsi, nous n'en savons rien. Nous ne savons qu'une chose; c'est que rien n'arrive sans la permission divine et que toute souffrance humaine a un but connu de Celui qui l'impose. Je comprends que votre gaieté se soit envolée, qu'il y ait des larmes dans vos yeux et de la tristesse dans votre cœur. Je comprends le mal qui use vos forces, la torture qui fait vos jours si pénibles. Mais je *sens* dans votre *désir* d'appuyer votre faiblesse, la *volonté* de votre courage qui ne veut pas fléchir. C'est de la vaillance, Lutin, de la belle vaillance morale qui lutte pour la vie qui ne finira pas quand celle de la terre sera close. La vague vous secoue rudement, elle menace souvent de vous engloutir, et cependant elle vous abandonne en pleine tempête, se faisant un jeu cruel de vous reprendre sans cesse à l'abîme. Oh! petit Lutin, votre épuisement n'est pas de la lâcheté. Les forces physiques ne résistent pas longtemps aux coups redoublés d'un mal aussi atroce, et si nous n'avions l'espérance du bonheur infini de l'Au-delà, comment pourrions-nous vouloir *quand même* avoir confiance en la divine promesse! Restez près de moi, mon amie, et laissez crier votre cœur. Parlez-moi de votre sacrifice, de vos rêves sans lendemain, vos rêves de charité et de dévouement si beaux, de vos regrets, de vos efforts pour réagir. Votre cœur alléguera puis directement les chauds rayons du soleil de l'Espérance; il sentira davantage l'action bienfaisante de la Foi qui reconforte et ranime, de la Paix qui adoucit les maux et élève l'âme. Vous n'êtes nullement exigeante, Lutin, et je voudrais, oh! combien! vous donner plus. Si mon amitié peut vous encourager, vous aider, renouveler vos forces, acceptez-la dans toute sa sincérité. Je prie avec vous et vous attends bientôt.

CAMELIA — Vous êtes bonne infiniment, mon amie, et comme c'est bon d'être gâtée par vous! Votre sympathie spontanée me laisse un souvenir de douceur que j'ajoute à ceux que conserve précieusement mon amitié. Merci.

JACINTHE — Je vous donne tout de suite une belle place ensoleillée, près des autres fleurs du courrier, où nous serons à l'aise pour de bonnes et intéressantes causeries et où vous trouverez *toujours* la pensée que vous souhaitez être "particulièrement" votre. — Il y a beaucoup de sagesse dans l'ordonnance qui demande un sacrifice à votre activité. Vous vous destinez à une mission qui exige autant de forces morales que physiques. Celles-ci doivent donc être en parfaite condition pour soutenir celles-là, et de l'équilibre des deux dépend le succès de votre travail. Profitez donc de toutes les belles et bonnes choses dont vous entoure la vie qui vous fera connaître des détails ignorés jusqu'ici, détails qui vous permettront d'acquiescer le doigté léger et sûr capable d'opérer des miracles pour qui jouit du bienfait de la santé. — Il n'y a pas de lacune dans l'emploi de votre journée: le partage est égal. Quelle économie de temps que la méthode, quelle besogne elle permet d'abattre! Elle a le don de faire trouver les journées trop courtes. C'est au moins un avantage sur le contraire qui les fait trouver trop longues. — Vous savez donner une belle forme à vos lettres — j'en ai la preuve — il y a du naturel, de la clarté dans les pensées, une jolie nuance de sensibilité, de la sincérité. Mais il semble s'y cacher une certaine timidité, une certaine hésitation qui ne doivent pas exister dans l'intimité. Il est très agréable de vous lire et ce doit être *très bon* quand vous connaissez bien. Soyons amies, Jacinthe. Quand l'automne fait tenir portes closes, on cherche la chaleur du foyer, et rien n'est meilleur que d'y causer amicalement. Soyez l'hôte du courrier. Vous en étiez la lectrice fidèle, soyez-en maintenant l'amie toujours attendue.

MARIA-MARIE — Le changement de température a été si brusque que nous en avons tous souffert et qu'il a plus ou moins paralysé notre activité. Cependant, le froid est encore préférable à la grande chaleur qui accable et affaisse; ne trouvez-vous pas, petite amie? — J'espère que vous pourrez vous réserver quelques loisirs pour la lecture et l'étude. La saison leur est d'ailleurs propice et c'est le meilleur temps pour travailler. — Je ne connais pas le livre dont vous me parlez. Si la théorie en est saine, le titre est bien choisi et son influence ne peut être que bienfaisante. — J'aime bien vos lettres où pointe une ombre de mélancolie, parce qu'elles sont douces de franchise et de sincérité. Mais elles sont surtout attendues parce que j'aime le sourire de la chère petite amie que vous êtes.

SCEPTIQUE — Malgré la plus vaillante énergie, nos forces finissent par nous trahir un jour ou l'autre. On ne les refait toujours que trop lentement à notre gré, en dépit de la poussée généreuse de la volonté. Je comprends que l'attente vous paraisse longue, mais je ne doute pas que la guérison soit complète; peut-être même l'est-elle à l'heure où je vous écris. — Au revoir, amie Sceptique. Ménagez-vous, soignez-vous bien et ne soyez plus jamais malade. C'est le souhait de ma vieille amitié.

JEANNE-GUY — Vos intéressants envois ont fait faire à ma *pensée* de délicieux voyages et mes yeux ont admiré des paysages inoubliables. Je vous remercie de m'avoir procuré ces moments d'envoies reposantes dont je n'ai pas joliment seule, vous devinez bien, et de m'avoir *prêté* une part de vos joies. — Je pense à vous toujours, mon amie.

MON SECRET — J'en veux à la poste qui m'a *poité*! Peu lui importe sans doute, mais cela m'a soulagée de l'écrire. Je suis sensible à votre aimable attention; j'aurais aimé ce souvenir de vous... il a fait fausse route, nos regrets mutuels n'y peuvent rien; mais pour l'une et pour l'autre la délicatesse du geste est quand même une douceur d'amitié. Merci petite amie. — J'ai hâte de vous lire. Je pense souvent à vous avec le sincère désir qu'il y ait toujours du soleil dans votre cœur "malgré les nuages du ciel d'automne".

MINOU GRIS — Ma plus profonde sympathie est votre dans le deuil cruel qui vous frappe. L'épreuve broie votre cœur maternel. Mais sur la blessure que Dieu vient d'y creuser, sa main paternelle répandra le baume de la consolation. La croix est l'amie de notre pèlerinage terrestre. Acceptons-la avec l'espérance de trouver le bonheur infini au terme de notre vie. Je vous salue du courage et vous assure de l'union de mon amitié à votre douleur.

MARJOLAINE

Le Jardin de l'Enchantement

— Il y est venu... Seulement...
— Seulement? prononce Muriel absourdie.
— Vous ne l'avez pas reçu.
Muriel a un sursaut. Elle fixe sur son interlocuteur des yeux agrandis:
— Ce... n'est pas...
— C'est M. de Linerose, oui...
Pauvre Muriel! Les idées tourbillonnent dans sa tête comme un vol de moineaux ivres... Tout ce qu'elle vient d'apprendre est si inattendu que, dans son désarroi, elle ne sait plus de quelle peine elle souffre, ni ce qu'elle doit craindre ou espérer...

Le notaire a pitié d'elle.
— Il me reste maintenant, dit-il pour l'entraîner vers un autre sujet, à vous expliquer pourquoi M. de Linerose ne s'est pas fait connaître immédiatement. Très intrigué par votre présence chez lui, il vint à mon étude. J'ignorais qu'il fût l'héritier de Mme Smithson. Il se présenta à moi, tout d'abord, comme le nouveau propriétaire du château de Boisfleury et manifesta l'intention de s'y installer tout de suite.

— Incidemment, il me demanda qui habitait la villa aux Glycines. Je lui contai votre aventure, l'histoire de la lettre, le silence inexplicable de votre tante, toutes choses que je ne crus pas devoir cacher à ce nouveau châtelain qui m'était fort sympathique et en qui j'avais confiance.

— Peu de jours après, il me manda chez lui et me révéla son identité en me recommandant de n'en souffler mot à quiconque. Il voulait mener sa petite enquête au sujet de la mystérieuse personne qui vous avait expédié la missive de Mme Smithson.

— Et... Il y est arrivé? interrogea ardemment Muriel.
— Parfaitement.
— Alors... qui... qui était-ce?
— Vous allez le savoir. Voulez-vous sonner, je vous prie?
Muriel, intriguée au plus haut point, obéit.

Marizou se présenta.
— Personne n'est venu me demander, Marizou?
— Pardon, monsieur, il y a là... cet individu, vous savez, mademoiselle, celui qui est venu ce matin. Il a dit qu'il attendait dans le jardin que Monsieur le fasse appeler.

— Vous permettez qu'on l'introduise, mademoiselle? demanda Me Clamart.
— Je vous en prie!... Marizou, dis-lui d'entrer.

Marizou disparut. On l'entendit parler quelques secondes sur le perron... puis, un pas lourd retentit dans le couloir. Muriel, muette, attendait.
Quand il fut proche, le pas, hésitant, s'arrêta.

— Allons, Berthomieu, cria le notaire, ne m'obligez pas à aller vous chercher...
Le petit homme apparut au seuil de la porte.
Très rouge, il baissait la tête... On eût dit qu'il n'avait plus la force de faire un pas...

Le notaire s'impatientait.
— Eh bien, avancez... puisqu'on vous le dit...

— Entrez, monsieur Berthomieu, encouragea Muriel.

Le clerc leva son visage vers elle, et elle vit qu'il avait les yeux pleins de larmes.
— Mon pauvre homme, que vous arrive-t-il?... Ne craignez rien... Voyons, on ne vous veut pas de mal...

— Ah! mademoiselle, cria Berthomieu dans une explosion de désespoir, je vous en prie! Empêchez qu'on me mette en prison!... J'ai des enfants... Qu'est-ce qu'on dira de moi dans le village...

Il suppliait, ses mains jointes tendues vers la jeune fille.

— Vous mettre en prison?... Qu'est-ce que cela signifie?

Elle tournait des yeux interrogateurs vers le notaire.

— Qu'il vous le dise lui-même, mademoiselle. C'est à vous qu'il appartient de juger si, oui ou non, on doit le livrer à la police.

A ce mot de police, le petit homme parut galvanisé. Se précipitant vers Muriel, il s'agenouilla et prit le bas de sa robe.

— Je vous en supplie, fit-il, ne me livrez pas! Je jure que je ne voulais pas mal faire... Je ne suis pas un brigand, ni un voleur... les circonstances m'ont entraîné... Je regrette!... je regrette!...

Des sanglots lui coupaient la voix... Les larmes ruisselaient sur son visage...

Muriel fut touchée de son désespoir. Elle le força à se relever.

— Berthomieu, je vous affirme que vous n'avez rien à craindre de moi. Je vous en donne ma parole, là. Etes-vous rassuré? Mais il faut me raconter ce que vous savez.

— Oh! oui, oui, je dirai tout... Il y a assez longtemps que ce secret me pèse. J'avais peur... J'ai voulu...

— Allons! tranche Me Clamart, impatient, dévidez votre histoire, mon bonhomme... et tâchez d'être clair... Nous verrons ensuite s'il y a lieu de pardonner...

— Voilà... Cela s'est passé, il y a deux ans... quand Mme Smithson était ici, en villégiature dans sa villa des Glycines. Un jour, elle nous fit appeler, mon patron et moi. Elle était souffrante et n'avait pu se déranter pour venir à l'étude. Elle montra à Me Tournié une lettre qu'on lui faisait suivre de Calcutta et qui lui annonçait la mort de son frère.

Ah! je vous assure, mademoiselle, continua-t-il, tourné vers Muriel, que la pauvre dame a eu bien du chagrin. Elle disait: — Mon Dieu! quel malheur!... Il est parti sans que nous nous soyons réconciliés.

— Alors? interrogea Muriel dont les yeux s'embrumaient.

— Alors, elle a parlé de vous... elle a déclaré à Me Tournié qu'elle voulait vous garder avec elle... et vous doter.

— Pauvre tante!... Et moi qui l'accusais d'indifférence!... Ensuite?

— M. Tournié et elle ont parlé longtemps de donations, d'actes notariés... Puis, Mme Smithson a voulu vous écrire immédiatement et elle m'a prié d'aller, à bicyclette, porter la lettre à Moissac, car le courrier de Riveraine était parti.

A cet endroit de son récit, Berthomieu s'interrompit. Il regarda craintivement le notaire, puis Muriel, avec une expression de confusion extrême.

— Continuez... continuez... brutalement Me Clamart.

— Je vous en prie, prononça doucement Muriel.

— Il faut vous dire, mademoiselle, qu'à cette époque, je traversais une passe difficile. Mes deux enfants avaient eu successivement la fièvre typhoïde et cela nous avait coûté toute notre épargne. J'avais emprunté sur le petit clos que je possédais, espérant rembourser à la récolte... mais les raisins se sont très mal vendus cette année-là. Il n'y a même pas eu assez pour solder ma note chez Mathalis, le marchand d'engrais et de sulfate. Tout me tombait dessus à la fois. Personne ne voulait attendre.

— Quand j'ai vu que je ne pourrais pas payer les traites, j'ai pris peur. C'était la première fois de ma vie que j'avais signé de pareils papiers. Je me suis vu jeté à la porte de ma maison avec tous les miens, nos meubles vendus à l'encan, et tout le pays se gaussant de moi, me traitant de mauvais payeur... Alors...

— Alors, interrompit durement le notaire, vous avez préféré devenir un voleur! L'homme baissa la tête. La honte lui empourprait la face.

— J'ai eu tort, avoua-t-il, les lèvres tremblantes. Ce fut un moment de folie. J'avais vu Mme Smithson glisser un billet de mille francs dans l'enveloppe. Je me suis dit: "Une lettre, ça se perd, personne ne pourra me soupçonner..." Mme Smithson, par oubli sans doute, ne m'avait pas dit de l'adresser sous pli chargé. Et puis, je vous jure, mademoiselle, je vous jure, sur la tête de mes enfants, que je me promettais de rembourser!

Seulement, dame!... Il m'a fallu du temps... D'autre part, le lendemain même, Mme Smithson était partie on ne savait où... et on ne parlait plus d'elle.

Tout de même, moi, je pensais toujours à l'argent volé... Je ne dormais plus. Chaque fois que Me Tournié me parlait de votre tante, dont il s'étonnait de demeurer sans nouvelles, il me semblait que l'on allait tout découvrir.

J'avais gardé la lettre... Je l'avais enfouie en haut de l'armoire, sous la corniche, et je mettais là aussi tout ce que je pouvais économiser sans éveiller les soupçons des miens... Ah! je vous assure que je n'ai pas souvent dormi tranquille pendant ces deux terribles années!

Quand Me Clamart a acheté l'étude et qu'il a ressorti tous les dossiers des clients, j'ai pris peur. Il parlait de s'adresser à la police au sujet de la disparition de Mme Smithson. J'ai pensé qu'on allait faire une enquête... que l'on saurait tout...

que, peut-être, on m'accuserait de choses plus graves encore... Alors, j'ai réuni ce qui manquait pour parfaire le billet de mille francs. Je l'ai placé dans la lettre de Mme Smithson et j'ai mis la lettre à la poste.

Berthomieu se tut.
Bouleversée, Muriel restait silencieuse. Elle comprenait tout, à présent. Cette lettre écrite avec fébrilité par sa tante malade, ne portait aucune indication de date. Le hasard avait voulu que, expédiée deux ans après la mort de M. d'Andrieu, elle arrivât au Clos Maury alors qu'un deuil nouveau venait d'assombrir la maison, et Muriel avait pu croire que c'était à l'occasion de ce deuil que sa tante lui envoyait ses consolations et lui ouvrait son cœur.

Elle murmura:
— Que tout cela est étrange!... Pouvais-je me douter...

Elle se tourna vers le clerc immobile:
— Pourquoi, après avoir tant attendu, me dites-vous ces choses aujourd'hui?

— Parce que M. de Linerose m'a interrogé et m'a forcé à avouer...

Et, plus humblement:
— Mademoiselle, je vous demande pardon de tous les ennuis que ma mauvaise action a pu vous causer... Vous ne me livrez pas?

Muriel regarda le pauvre homme angoissé qui attendait sa décision.

— Berthomieu, dit-elle, très émue, quand on a essayé loyalement de réparer une erreur ancienne, on est bien près de l'avoir effacée... Je suis sûre que, si ma tante était là, elle vous pardonnerait comme je vous pardonne.

— Ah! mademoiselle, que vous êtes bonne! s'écria le clerc, en prenant les mains de la jeune fille... Jamais je n'oublierai cela. Mon Dieu! comment ai-je pu si longtemps garder ce remords sur le cœur...

— Oui, vous auriez dû me confier plus tôt ce lourd secret... Vous vous seriez épargné bien des ennuis d'insomnie et, à moi, bien des inquiétudes...

Muriel passa sa main sur son front fiévreux:

— Maintenant, laissez-moi, fit-elle, accablée. Tout ceci est si inattendu que j'ai

Les enfants l'aiment



et c'est si bon pour eux!

LA VÉRITABLE MÉLASSE marque BEMA des Barbades, est la seule sucrerie que l'on devrait donner en grande quantité aux enfants. Cette mélasse est riche en substances fondamentales — fer, vitamines et sels minéraux — dont les enfants qui grandissent ont besoin, aussi bien pour leur nourriture complète que pour leur santé.

Servez cette fameuse Mélasse souvent. Donnez-en aux enfants sur leur pain, et pour conserver la santé de votre foyer, employez-la dans la cuisine. Il n'y a pas d'autres mélasses aussi pure et aussi savoureuse. Insistez toujours pour avoir la marque BEMA.

La Véritable MELASSE des BARBADES



La Mélasse "BEMA" est en vente par tous les bons épiciers. Demandez-la chez le vôtre.

Le Jardin de l'Enchantement

besoin de réfléchir, de me reprendre, de mettre un peu d'ordre dans mes idées.

Sur un signe du notaire, Berthomieu sortit, après un dernier regard reconnaissant à la jeune fille.

— Excusez-moi, mademoiselle, dit Me Clamart, mais je n'ai pas terminé ma mission.

Résignée, Muriel se laissa tomber sur un siège.

— Allons, soupira-t-elle, je vous écoute.

..

Ce même jour, après les vêpres, Mme Bourrichon se rendit à la cure.

— J'ai besoin de parler confidentiellement à M. le Curé, déclara-t-elle à la gouvernante.

Elle fut introduite aussitôt dans le petit bureau où, quelques minutes plus tard, le prêtre vint la rejoindre.

— Que puis-je pour vous, madame?

Mme Bourrichon prit un air grave.

— Monsieur le curé, je désirerais vous charger d'une mission.

L'abbé s'inclina.

— Voici ce dont il s'agit. Vous n'ignorez pas que M. de Linerose est notre proche voisin.

— Le châtelain? ... En effet.

— Et qu'il nous fait souvent l'honneur de sa visite? ...

— Ah? ...

— Oui, reprit la bonne dame, en jouant négligemment avec les franges de son sac, il se plaît beaucoup chez nous. Ma fille et lui s'entendent fort bien.

— Eh bien, il n'y a là rien que de très naturel. La jeunesse attire la jeunesse.

— N'est-ce pas? minauda Mme Bourrichon. Aussi n'ai-je jamais eu l'intention d'empêcher ces enfants de se voir.

— D'autant que M. de Linerose est un parfait honnête homme, madame.

— Oui, certainement... mais vous savez, dans les petits villages... on parle... on clabauda... Bref, j'ai lieu de m'inquiéter. Vous me comprendrez, n'est-ce pas, monsieur le curé? ... Une mère.

Le prêtre eut un geste d'acquiescement poli.

— Sans doute... sans doute... bien que vous vous alarmiez en vain, je crois. Nos paysans ne s'occupent guère de ces choses. En tout cas, je n'ai jamais entendu un propos qui puisse porter ombrage.

— Evidemment... évidemment... je ne veux pas dire que ma fille soit comprise... Mais enfin, les assiduités!

L'abbé eut un sursaut. Il n'était pas sans connaître les relations existant entre Boisfleury et Bellevue, et il savait à quoi s'en tenir sur ce que la mère de Monique nommait pompeusement les "assiduités" du châtelain, — à la vérité simples fréquentations de bon voisinage.

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Par GUY RISSLER

Nous ne publions plus d'études graphologiques. Cependant, les personnes qu'intéresse cette science peuvent, comme par le passé, s'adresser à notre collaborateur dont la haute compétence est bien connue. Nous nous chargeons de faire parvenir directement aux intéressés les études demandées, aux conditions suivantes:

Une ENVELOPPE AFFRANCHIE (et l'ADRESSE POSTALE) devra accompagner chaque envoi. TOUTE REMISE — mandats ou bons de poste — DEVRA ETRE FAITE au nom de La Revue Moderne.

Ecrire deux à trois pages de sa composition, à l'encre, sur papier non rayé. Signature du pseudo. Lettre et non cople d'artifice.

Pour vingt-cinq sous de plus par étude, il sera donné aux personnes qui feront mention du mois de leur naissance, de leur couleur et fleur préférées, quelques mots d'oracle. C'est la science nouvelle, et la première fois, ici, à Montréal, que d'après les données psychologiques, on dégagera de la graphologie, des possibilités sur l'avenir, — des déductions, bien entendu, non, des prophéties. — Avez-vous un projet, un amour, un désir qui vous bouleverse, formalisez en quelques lignes la nature de votre application que vous insérerez au bas de votre étude, en plus des conditions exigées.

ETUDE ORDINAIRE : 75c

ETUDE DETAILLEE : \$1.25

AVEC ORACLE : \$1.50

GUY RISSLER,

La Revue Moderne,

320, rue Notre-Dame est,

Montréal.

— Mettons les visites... renouvelées, si vous préférez, corrigea Mme Bourrichon. Donc, les visites de M. de Linerose ont éveillé la malignité des gens du pays. Nos domestiques bavardent. On m'a demandé plusieurs fois, ironiquement: "A quand le mariage?"

— Pure taquinerie, protesta l'abbé.

— D'autre part, Monique est une enfant romanesque, très sensible, qui s'est émue de la distinction, du sérieux de notre voisin. Sa pitié l'a conquise... Si... si, monsieur le curé, ma fille est très pratiquante... Peut-être ne vous en êtes-vous pas aperçu.

M. le curé avoua qu'en effet Monique n'allait pas à l'église aussi souvent qu'il eût souhaité l'y voir.

— Ma pauvre petite est souvent souffrante, rétorqua Mme Bourrichon. Elle doit se ménager, et je la force à rester couchée le matin. Cela la prive de la messe. Elle en est très fâchée... Je sais qu'elle désire vivement épouser quelqu'un qui partage ses idées religieuses.

— Cela est très bien, madame, mais je ne vois pas en quoi...

— Attendez... attendez... Je vous disais donc que Monique s'est éprise de M. de Linerose. Tenez, l'autre jour, je l'ai trouvée en larmes, et elle m'a déclaré: "Si je ne me marie pas avec lui, j'entrerai au Carmel!"

M. le curé sourit. Mais comme c'était un philosophe et qu'il n'aimait pas accabler son prochain, il se retint de remarquer que, pour une future carmélite, Monique Bourrichon faisait un bien grand abus des jupes courtes, des cigarettes et du fard.

Il se contenta de dire:

— Comme je suis persuadée que Mlle Monique manque totalement de la vocation indispensable et qu'elle ne serait, par conséquent, qu'une mauvaise religieuse, je suis absolument d'accord avec vous pour l'empêcher d'en arriver à une aussi douloureuse extrémité.

— Alors, vous voulez bien m'aider? s'exclama joyeusement la bonne dame.

— Que faut-il faire?

— Eh bien, vous pourriez... adroitement, suggérer à M. de Linerose que... ses visites à Bellevue ayant été remarquées, il est de son devoir de galant homme de se déclarer.

— Mais ceci est très délicat, protesta l'abbé.

— Oh! un prêtre peut se permettre une démarche de ce genre... Vous démontrerez à M. de Linerose qu'il aurait une jeune femme agréable, jolie, intelligente, bien élevée, sportive, moderne, bien dotée.

Le vieux prêtre interrompit l'énumération des qualités nombreuses autant que variées de l'héritière Bourrichon:

— Je tâcherai de mener à bien, madame, la mission dont vous me chargez. Je verrai M. de Linerose.

— Oh! le plus tôt possible! pria Mme Bourrichon.

— Voyons... quand? ... Au fait, j'y songe... Je suis invité au château tous les dimanches soirs... Je pourrai donc avoir un entretien avec le châtelain aujourd'hui même.

— Ah! M. le curé, comment vous remercier! s'écria la visiteuse en se levant. Je vous assure que vous n'aurez pas obligé une ingrate...

— Il me suffira de savoir que j'ai contribué au bonheur de ces jeunes gens... et à la fondation d'un foyer chrétien.

Quelques minutes plus tard, dans l'auto qui la ramenait vers Bellevue, Mme Bourrichon se félicita d'avoir si adroitement manœuvré... Elle avait su mettre le curé dans son jeu; la partie était gagnée. Et, par anticipation, elle savourait la joie tant désirée d'être bientôt la maîtresse de l'historique château de Boisfleury et de voir sa fille échanger le nom tout plébéien des Bourrichon, contre celui, plus aristocratique, des Linerose...

XVI

Toute la journée du lundi, Muriel s'enferma dans sa chambre, en proie à une véritable prostration. Elle avait envoyé Marizou prévenir Mme Bourrichon que, souffrante, elle n'irait à Bellevue que le lendemain.

Elle avait besoin de réfléchir aux extraordinaires événements de ces mois derniers, avant de prendre une décision.

Pendant la nuit, une angoisse l'étreignit. Il lui semblait voir le monde entier ligé

contre elle pour la tourmenter; et tout le poids de l'avenir incertain l'écrasait d'un insupportable fardeau.

Allons! Il faudrait reprendre la route, abandonner à nouveau ce coin qu'elle avait fait sien, quitter la maison où elle espérait trouver son refuge.

A vrai dire, rien ne la forçait à cette extrémité. Me Clamart l'avait informée, la veille, que M. de Linerose, désireux de respecter les volontés dernières de sa mère adoptive, consentait à lui abandonner la maison en toute propriété et à lui verser la somme que Mme Smithson avait eu l'intention de lui allouer en dot.

Mais Muriel s'était cabrée... Que M. de Linerose gardât son héritage... Elle n'y avait aucun droit, et elle n'entendait pas recevoir quoi que ce fût qui ressemblât à une aumône. Elle ne voulait rien, et M. de Linerose la désobligerait fort en insistant pour lui offrir ce qu'elle n'accepterait à aucun prix.

Elle pria seulement qu'on lui accordât quelques jours pour mettre ordre à ses affaires, et elle évacuait la maison.

— M. de Linerose viendra lui-même s'entendre avec vous, conclut Me Clamart, à bout d'arguments.

— Je ne veux pas le voir! Du moins, pas encore, ajouta-t-elle pour atténuer son refus.

La vraie raison était qu'elle souffrait dans son orgueil et que l'idée de se retrouver face à face avec le châtelain lui était insupportable.

Son amour-propre ne se consolait pas de sa méprise, que le silence de M. de Linerose avait volontairement prolongée. Elle s'était grossièrement trompée sur le compte de ce dernier... Avait-elle été sottise et outrecuidante de s'imaginer que son intrusion chez elle n'avait d'autre cause que son désir de la revoir!

Dire qu'elle avait pu croire qu'il la suivait, et elle l'avait chassé de chez elle... de chez lui, en réalité, alors que lui seul était en droit de lui demander des comptes! Comme il avait dû se moquer d'elle, la trouver grotesque et ridicule dans sa vanité de petite pimbêche qui s'imaginerait en butte aux assiduités du premier inconnu rencontré sur son chemin!

Cette conviction lui devenait intolérable, et elle éprouvait une gêne anticipée à la pensée qu'elle devrait bientôt affronter le regard ironique de M. de Linerose.

Car elle ne pouvait cependant s'en aller comme une voleuse... Il fallait qu'elle remerciât le jeune homme d'avoir bien voulu la laisser sous son toit pendant si longtemps, ainsi que de ses offres généreuses.

Aussi est-ce en tremblant qu'elle se présenta le lendemain à Bellevue, — en tremblant de la crainte d'y rencontrer le châtelain.

Elle fut étonnée de découvrir à la maison un aspect d'animation inaccoutumée. Une troupe d'ouvriers s'affairait dans le hall, et le boudoir de la maîtresse de maison était encombré de cartons et de vêtements... Tout un choix de luxueuse lingerie, pourtant encore l'étiquette d'un magasin bordelais en renom, s'étalait sur les chaises et les divans.

Muriel, surprise, se préparait à annoncer à Mme Bourrichon qu'elle serait obligée de quitter sous peu Riveraine, lorsque Monique la prévint.

— Vous savez, maiss, je n'aurai plus besoin de vous avant qu'il soit longtemps...

— Ah?... fit Muriel, étonnée.

— Oui, je me marie...

Muriel pâlit.

— Et... est-il indiscret de vous demander avec qui? articula-t-elle, d'une voix qu'elle réussit à rendre indifférente.

Monique haussa les épaules.

— Avec M. de Linerose, parbleu!

La jeune fille ne répondit point. Qu'avait-elle donc à se sentir si émue. Eh bien, n'était-ce pas prévu, et en quoi cette nouvelle pouvait-elle la toucher?

Les traits crispés, elle écoute son élève énumérer les joies nombreuses qui l'attendaient dans un avenir prochain: de beaux voyages, de belles toilettes, des fourrures, des bijoux... la liberté d'aller et de venir à sa fantaisie.

— Vous êtes officiellement fiancée? demanda Muriel.

— Pas encore. M. le curé est venu hier prévenir papa que M. de Linerose désirait avoir avec lui, dès jeudi matin, un entretien confidentiel... Nous savons ce que cela veut dire.

D'autre part, nous sommes tous invités à dîner au château de Boisfleury ce même jeudi, le jour de la fête du chasselas... Et le châtelain — que Mme Malletterre taquinait — lui a confié qu'il lui présenterait sa fiancée au dessert. Vous pensez que Mme Malletterre s'est empressée de venir nous mettre au courant de cette promesse.

Enfin, Annette, la femme de chambre, a appris que le voiturier de Moissac était chargé par M. de Linerose de lui apporter la plus belle corbeille de roses blanches qu'il pourrait trouver. Je pense que c'est assez clair...

— En effet, concéda Muriel.

Je vous félicite, mademoiselle Monique poursuivait-elle en tendant la main à son élève... et je vous souhaite beaucoup de bonheur.

Sa voix trembla un peu sur les derniers mots, mais Monique est trop occupée d'elle-même pour s'en apercevoir.

— A propos, dit-elle, il paraît que... mon fiancé — elle disait déjà: mon fiancé! — est l'héritier de Mme Smithson, votre tante?

— Ah!... vous savez cela?

— Mais oui... Tout se sait, ici... La bonne du notaire l'a dit à Francis, le chauffeur.

Muriel resta silencieuse. Monique interroge:

— Alors, vous allez démentir, vous?

— Oui, acquiesce Muriel.

Et elle prononce, un peu mélancolique:

— C'est vous, mademoiselle Monique, qui verrez refluer, l'an prochain, le jardin aux glycines.

— Ah! non, alors!... Nous n'habiterons pas cette maison... On la vendra... Le château est autrement agréable!

Les yeux de Muriel s'emplirent de larmes... On allait vendre la villa!... Fini le parc romantique, les allées étoilées de fleurs d'or et l'étang bleu aux narcisses... Fini, ce coin sauvage et poétique!... Fini, le "Jardin du passé", qui ressemble à celui chanté par Roselyne.

On émonderait les arbres, on éclaircirait les futaies, on comblerait l'étang, on ratisserait les chemins...

Et la villa charmante deviendrait l'habitation banale de quelque petit propriétaire retraité, qui y planterait, au long des massifs bien ordonnés, des pensées et des tulipes... et, qui sait, peut-être y semerait des haricots ou des pommes de terre.

— Mademoiselle Monique, Madame vous demande à la lingerie. C'est pour votre robe.

— Ah! oui, ma robe de jeudi!... J'y vais. Venez voir, miss, une merveille en taffetas changeant... toute garnie de broderies.

Muriel suit sans enthousiasme... Elle ne sait pas de quel mal elle souffre, ni pourquoi, aujourd'hui, elle se sent plus désespérée qu'hier.

XVII

Mme Bourrichon a libéré Muriel à quatre heures. Avant de regagner la villa, la jeune fille s'est arrêtée à l'église déserte. Agenouillée dans le noir, elle pleure au pied de l'autel. A cette heure où tout l'abandonne, elle porte à Dieu, dans un immense besoin de consolation et d'espoir toute sa peine indécise, son cœur gonflé qui lui fait mal.

Et elle murmure, fervente, dans sa détresse:

— Mon Dieu, je suis bien près de désespérer! Pourquoi tous ces malheurs qui se succèdent autour de moi, qui me laissent toujours plus seule, plus désolée... Je suis à l'âge où l'on chante, où l'on rit, où l'on croit à l'avenir et au bonheur... Moi, ces deuils successifs me font chaque fois l'âme plus sombre. Que dois-je penser de cette vie qui m'épouvante?

Peu à peu, une sorte de sérénité descend en elle. Ses sanglots s'arrêtent. Elle réfléchit. Il semble que la fraîcheur éparse dans la chapelle obscure calme sa fièvre, engourdisse sa douleur.

Elle prie, le front incliné, et l'ombre et le silence amis l'enveloppent comme pour la protéger.

Derrière elle, un pas glisse sur les dalles. Une main lui touche l'épaule. Elle lève son visage apaisé.

— Vous n'avez pas besoin de moi, mon enfant?

Elle hésite une seconde, puis:

— Monsieur le curé, dit-elle, grave, je voudrais vous parler.

Elle suit l'abbé, traverse avec lui le jardin, pénètre dans le petit bureau paisible.

Mamans et Bébé

L'ENFANT ET SA NOURRITURE

La question qui préoccupe tous les parents, c'est comment persuader à leurs enfants de prendre une nourriture appropriée.

Tous nous mangeons avec goût les aliments auxquels nous sommes habitués. Il est donc nécessaire que les parents, dès le commencement, cherchent à établir chez leurs enfants des habitudes alimentaires convenables afin qu'ils les gardent la vie durant. Vers son sixième mois, le bébé commence à manger des céréales; ensuite, des jus de fruits et de légumes. Peu à peu, on y ajoute d'autres aliments solides. Rendu à deux ans, l'enfant s'est accoutumé à manger les aliments qui lui conviennent, et il continue à les savourer.

Les goûts et les antipathies s'établissent chez nous à force d'imiter les autres. Nous goûtons aux olives quand nous voyons quelqu'un les manger avec bon appétit. Si les parents montrent leur goût pour certains aliments, les enfants feront de même. Si les parents ne se servent pas d'un régime alimentaire convenable, ils n'en donneront pas le bon exemple à leurs enfants.

Les enfants demandent à boire le thé et le café parce que leurs parents le font. Si alors les parents leur donnent l'exemple de

PREMIERS FROIDS

Rien n'est plus long à guérir qu'un rhume d'automne; toutes les grands mères vous le diront. Mieux vaut donc apprendre à les éviter.

Bronchites, rhumes tenaces, toux épuisantes, transformeront l'enfant le plus aimable, en pauvre petit douloureux et grognon. Il maigrit, devient méconnaissable en quelques jours et nous vaut bien des moments pénibles.

Qui de nous n'a connu ces journées moroses, au cours desquelles le médecin ne peut se prononcer sur les suites que peut avoir un mal inexorable? Nous vivons dans l'angoisse.

A qui sait le plaisir que donne l'enfant bien portant, toujours rieur et gazouillant, nulle précaution ne paraîtra trop sûre, pour lui conserver la santé.

Le moyen en est facile.

Quand on n'a pas les layettes composées par des gens expérimentés, qui n'ont rien laissé au hasard, on n'a qu'à se munir, soi-même, de quelques-unes des pièces indispensables.

Au premier rang de toutes, il faut mettre la brassière ou le petit gilet de dessous en laine pure.

D'habitude, on met trois petites brassières au nourrisson: l'une, en toile ou en percale, se met sur la peau; l'autre, en molleton quelconque se met par dessus; et en troisième lieu, on met la brassière de flanelle.

J'ai, pour ma part, toujours donné la préférence à une brassière de fin tricot lisse ou même de tricot qu'on fait soi-même aux aiguilles.

Il est bien rare que dans une maison, on n'ait pas de maillots usagés, pour garçon ou pour homme, en laine, très finement tissée. Si on manque de petites laines, rien n'est plus facile que de tailler dans ces vieux objets, les quelques pièces dont on a besoin.

Deux ou trois constituent l'indispensable, pour le premier âge, si vite passé.

Une fois ces sous-vêtements adoptés, ne les abandonnez plus.

Pour sortir, en automne et en hiver, placez une ou deux boules d'eau chaude, dans la voiture de bébé.

Si vous n'avez pas de boules d'eau, prenez simplement des bouteilles, convenablement bouchées.

Ce n'est pas parce que vous manquez de ces réservoirs d'eau chaude pour voitures de bébés que l'on recommande aux parents aisés, que vous n'éviterez pas aussi bien le fâcheux refroidissement.

Il faut savoir s'arranger.

Enveloppez la boule dans une laine quelconque: elle conservera mieux la chaleur et son contact sera moins brutal à bébé, s'il vient par hasard à s'y frotter.

Une fois l'enfant grandi, à mesure que vous le verrez se développer sans peine, vous pourrez remplacer les laines de dessous par de petits gilets laine et coton. Mais ayez toujours des pièces de laine toutes prêtes; afin de pouvoir les utiliser à la moindre alerte.

Quitter un sous-vêtement chaud est nuisible à bien des grandes personnes.

Comment n'en serait-il pas de même pour les petits qui n'ont pas de gros muscles épais autour des poumons, pour se protéger du froid?

Il est donc bon de leur procurer des muscles et de la graisse artificiels, jusqu'au jour où ils n'en auront plus besoin.

Ce jour viendra, du reste; n'ayez pas peur; mais ce jour là, sains et bien développés, vos enfants n'auront plus rien à craindre.

Vous leur aurez laissé le temps de se capotner.

Mme Andrée G. CLAVIGNY.

(Le Nid)

Pour cheveux d'enfants

Votre enfant aura une magnifique chevelure si vous faites usage régulier des Shampoos Evan Williams.

Achetez le "Camomille" pour cheveux blonds et le "Ordinary" pour cheveux foncés. Dans les pharmacies.

Importe à Angletère
EN VENTE PARTOUT
Soleils concessionnaires canadiens
PALMER LIMITED, MONTREAL

Evan Williams
HENNA
SHAMPOO

GRANDE NOUVEAUTE

La

Petite Revue

UN ROMAN
COMPLET

SECTION ILLUSTRÉE

15^c



(Courtoisie du "Delineator")

manger tel ou tel aliment utile pour la santé, les enfants le suivront.

Les parents ne doivent jamais parler des antipathies alimentaires de leurs enfants en leur présence. S'il leur faut discuter les repas, qu'ils parlent plutôt des goûts de l'enfant. L'enfant à force d'entendre qu'il ne mange pas telle ou telle chose, est porté à en fixer l'idée dans son esprit.

Si vous donnez à l'enfant un aliment qui lui est étranger, placez-le devant lui sans faire aucun commentaire. Servez toujours les aliments sous une forme attrayante. Ne permettez pas à l'enfant de les avaler précipitamment, mais faites-les lui manger lentement en faisant une bonne mastication. Servez les aliments en petites quantités pour commencer, au lieu d'en donner une grande assiettée.

Si l'enfant refuse le lait, il est probable qu'il en a perdu le goût à force de manger trop de sucreries ou autres aliments d'une saveur distinctive. Il faut toujours supprimer ces aliments pendant quelques jours.

Dans une grande mesure, les parents sont responsables des antipathies alimentaires de leurs enfants. Les bonnes habitudes alimentaires s'établissent dès les premières années et c'est aux parents de les inculquer de bonne heure.

Service d'Hygiène de l'Association Médicale Canadienne.

Empêchez les enfants de sucer leur pouce! Ils se défient très difficilement plus tard de cette mauvaise habitude qui a le triple inconvénient: 1° d'être malpropre (les doigts étant généralement sales); 2° de déformer le pouce lui-même, sur lequel pousse une sorte de durillon et 3° de faire pousser en dehors les incisives médianes supérieures ce qui nécessite souvent le port d'un appareil dentaire.



Allô, tous les bébés! Imaginez ma joie! Pour Soeur et pour moi, Petite Mère emploie un talc si fin — plus doux qu'un pétale de fleur — Qu'il bannit à jamais érythème et rougeur!

Bien entendu, les bébés savent que toutes les poudres qui leur sont destinées sont loin de se ressembler. Leur délicat épiderme le leur prouve, et vous l'apprendrez, vous aussi, en frottant une pincée de Poudre Johnson pour les Bébé entre le pouce et l'index. Vous verrez comme elle est douce et veloutée! C'est qu'elle ne renferme que les talcs italiens les plus fins, composés de flocons microscopiques et duveteux. Choisissez judicieusement! Dans l'INTERET de BEBE, ACHETEZ-LA.

POUDRE

Johnson

(Pour les Bébé)

Produit de

Johnson & Johnson

Fabrique au Canada



Deux Autres Façons de Mettre Bébé de Bonne Humeur!

Fabrique spécialement pour les bébés, le Savon Johnson pour les Bébé est préparé à l'huile d'olive et avec les plus pures des autres huiles végétales. La crème Johnson pour les Bébé soulage les rougeurs et les éruptions cutanées causées par les langes, la chaleur, etc.

ÉCHANTILLONS GRATUITS! Pour vous permettre de faire l'essai, sans frais, de la Poudre, du Savon et de la Crème Johnson (pour les Bébé) nous nous empressons de vous envoyer, gratis, un généreux échantillon de chacune de ces préparations. Écrivez à Johnson & Johnson Limited, Montréal. 69-MFR



**SAVON
BABY'S OWN**

"Le meilleur pour Bébé et pour Vous"

POILS et DUVETS disgracieux enlevés radicalement et pour toujours par "GYPSIA", produit importé de Paris. Nous payons le port et la Douane. Ecrivez pour Notice gratuite avec attestations, à: Gypsia Products Co. (M. O.) 55 W. 42 Street, New-York.

Le Jardin de l'Enchantement

Il lui désigne un fauteuil de paille, près de la fenêtre.

— Asseyez-vous mon enfant.

Elle a pris une décision, et il lui paraît que son désarroi, soudain, s'en est allé.

— Je vous écoute, dit le prêtre.

— Monsieur le curé, je veux entrer au couvent.

Le visage sérieux de l'abbé reste impassible. On dirait qu'il s'attend à cette déclaration.

— Voulez-vous me faire connaître vos raisons, Muriel? prononce-t-il de sa voix calme.

Elle lui confie, les yeux lointains:

— Cela m'est venu tout à l'heure, comme une inspiration divine. Je me sentais triste, désespérée... Et tout à coup, j'ai pensé au cloître... et j'ai compris que là était le véritable repos, le vrai refuge, et que j'y serais à l'abri des orages, des chagrins, des déceptions.

D'un ton contenu, elle ajoute, poursuivant son rêve:

— Oh! une humble cellule toute blanche avec un petit lit étroit et un grand crucifix noir qui vous accueille de ses bras tendus... la chapelle claire où l'on va en file, deux par deux, silencieuses comme des ombres, où les voix qui chantent sont si pures qu'on les dirait au ciel... Ne voir sous l'uniformité de la coiffe que des visages apaisés!... Penser que l'existence menaçante s'arrête derrière les murailles du jardin, que rien de là-bas ne viendra plus jusqu'à vous!... Pas de lettres... pas de nouvelles, pas de choses troubles!... Ne plus se diriger, obéir, obéir et ne plus vouloir rien que prier... faire aujourd'hui ce que l'on a fait la veille, quelle douceur!... Le prêtre l'écoute, immobile et attentif.

— Croyez-vous, dit-il enfin, que ce soient là des motifs suffisants pour prendre le voile?

— Si je le crois... Ah! gémit-elle, la vie me fait peur... Je la sens hostile, sournoise, mauvaise... Je me sens perdue parmi le monde... Je veux être religieuse.

Il regarde le visage volontaire tourné vers lui. Ses yeux prennent soudain une expression sévère:

— Alors, vous vous imaginez que le cloître est une espèce de clinique pour convalescence morale? une maison de refuge où l'on se met à l'abri par lâcheté?

— Moi?... Mais non... mais non, balbutie Muriel, décontenancée.

— Voyons... Vous êtes-vous rendu compte, au cours de cette belle tirade que vous venez de déclarer, que pas une fois, pas une fois, vous entendez, vous n'avez parlé de Dieu?... Que faites-vous de Lui dans vos projets?

— Mais je vais vers Lui sincèrement, proteste Muriel, et sans arrière-pensée!

— Parce que vous êtes sous le coup de vos premières déceptions... Ce n'est pas Lui qui vous appelle... Ce n'est pas pour Lui que vous désirez le cloître. Jugez-vous qu'il ne vaille pas d'autre sacrifice que celui d'une existence à laquelle vous n'attachez pas de valeur?

Muriel, confuse, baissa la tête. Elle murmura:

— Lui seul peut me consoler.

— Lui seul peut vous réconcilier avec la vie.

L'enfant leva vers le prêtre ses yeux troublés.

— Alors, vous ne m'approuvez pas?

Il hocha la tête, et plus doucement:

— On n'entre pas au couvent comme on se jette à l'eau, ma pauvre petite. Cette claire vision du cloître, qui paraît une oasis délicieusement reposante à votre détresse actuelle, vous la devez à votre état d'âme d'aujourd'hui...

L'impresion ne durerait pas. Celles dont la destinée est de servir Dieu le font avec un cœur joyeux et une parfaite sérénité intérieure; pour elles, il n'est question ni de renoncement, ni de regrets; leur bonheur est là.

"Pour vous, Dieu ne vous a pas vouée à la vie contemplative. Il vous réserve une autre part. Ayez confiance! À l'heure où vous pensez qu'il vous abandonne, son secours est tout près de vous.

Muriel se leva.

— Bah! dit-elle, accablée, que puis-je espérer, maintenant?

L'abbé la regarda profondément.

— Il faut toujours espérer, mon enfant. C'est la meilleure façon de conjurer le malheur.

Et il ajouta, en escortant la jeune fille:

— Quelque chose me dit, petite Muriel, que vos épreuves sont finies... et que, bientôt, vous ne parlerez plus de votre désir d'entrer au couvent.

Il souriait, une expression de malice dans son regard. Elle s'en fut, réconfortée.

XVIII

A la villa des Glycines, Muriel trouva, sur la table de sa chambre, une lettre.

— C'est un homme qui l'a apportée tout à l'heure, annonça Marizou... Il attend la réponse.

— Il n'a pas dit qui l'envoyait?

— Non... C'est une sorte de paysan pas bavard. Y a pas moyen de lui tirer un mot, même avec un verre de notre meilleur "blanc".

Méfiante, Muriel tournait la lettre entre ses doigts.

— Qui est-ce qui peut bien m'écrire?

— Le plus sûr, c'est de l'ouvrir, émit Marizou.

La jeune fille se décida. L'enveloppe contenait une carte... Avec un cri de surprise, Muriel reconnut la photo du Jardin aux Glycines, celle-là même qu'elle avait adressée à Roselyne. Et, derrière sa propre phrase: "A madame Roselyne, cette image d'un Jardin du passé", elle lut, avec émotion, ces mots tracés d'une grande écriture élégante et énergique:

"Roselyne, désireuse de voir ce jardin qui ressemble à celui de ses songes, n'attend que l'autorisation de sa petite amie inconnue pour aller l'y retrouver un soir près de l'étang, au crépuscule..."

— Ah ça! mais je rêve!... Cette histoire tient du prodige!

Ainsi, Roselyne est à Riveraine... Bouleversée, Muriel ne se demande pas comment la jeune femme a pu avoir son adresse: elle ne sait qu'une chose, c'est que son amie est là, c'est qu'elle va pouvoir pleurer sa peine près de la seule personne capable de la comprendre, c'est qu'elle n'est plus isolée désormais... Et une grande joie emplit son cœur.

Il n'est pas jusqu'à cette rencontre romanesque — dans le jardin, près de l'étang — imaginée par la fantaisiste Roselyne, qui n'enchantait Muriel.

Fébrile, elle griffonne un mot à la hâte: "Venez!..."

— Remets ça au porteur, ordonne-t-elle. A son poignet, la montre marque six heures... Le crépuscule n'est pas loin.

Pour tromper son énervement, elle va au piano. Mais, pendant que, nostalgiques et tendres, les airs s'éparpillent au vent du soir, elle tend l'oreille pour percevoir le coup de sonnette qui annoncera l'arrivée de son amie.

Son cœur bat à grands coups. Trois fois, elle appelle:

— Marizou! Marizou!... On n'a pas sonné?

— Non, mademoiselle.

— Bien... Va-t-en!

Marizou trouve Mademoiselle bien nerveuse aujourd'hui.

Cependant, le jour tombe. Le soleil n'est plus, au ciel lointain, qu'une pâle nappe pastellisée... La pièce s'assombrit:

c'est à peine si Muriel, maintenant, distingue les touches d'ivoire...

Eh quoi! Roselyne, après lui avoir mis à l'âme cette joyeuse espérance de sa visite prochaine, ne viendra-t-elle point?...

Mais... qui sait? Elle est peut-être déjà au rendez-vous?... Les poètes sont un peu magiciens... Si Roselyne s'était introduite dans le jardin sans qu'on l'entende?

Frissonnante, Muriel met une écharpe sur ses épaules et s'aventure dans l'allée... L'étang est là-bas, dans la nuit commençante, pareil à un grand miroir terni.

Muriel arrive jusqu'au sorbier qui reflète dans l'eau dormante l'éventail empanaché de ses branches... Elle regarde autour d'elle avec anxiété. Personne!...

Les grenouilles clament vers le firmament obscur leur chanson triste, et les fleurs se sont refermées...

Déçue, Muriel appuie son visage à l'écorce rude de l'arbre... Roselyne ne viendra pas... Qui sait? Cette lettre était peut-être une mystification...

— Muriel!

Une voix bien connue la dresse soudain, raidie contre le tronc où elle s'appuie.

— Muriel!

Elle s'exclame:

— Monsieur de Linerose!

Il a surgi du taillis, et elle ne voit de lui que sa face pâle où se lit une émotion contenue.

— Petite Muriel, vous m'avez permis de venir... Je suis venu.

Elle balbutie:

— Moi, je vous ai permis, moi?

Il lui tend le mot qu'elle a remis une heure plus tôt au messager.

— Vous avez écrit: "Venez"

— Mais ce n'est pas à vous que j'ai écrit cela, c'est...

— A Roselyne... Oui... Eh bien, Roselyne... Linerose... Voilà deux noms qui se ressemblent.

Elle a un cri étouffé:

— Comment! Roselyne, c'est vous?

Il sourit:

— C'est moi...

Et, très doucement:

— Allez-vous refuser à M. de Linerose la sympathie que vous accordiez à son œuvre?

La jeune fille le regarde, muette de stupeur. Pourtant, un immense apaisement la pénètre peu à peu.

Elle murmure:

— C'était vous!... C'était vous!

Il s'approche d'elle lentement. L'ironie a complètement disparu de ses yeux, et elle n'y lit qu'une expression tendre.

— Chère petite cousine à la mode de Bretagne, il fallait bien que je trouve un subterfuge pour venir jusqu'à vous... Vous aviez tellement horreur de ce détestable M. de Linerose, que vous ne consentiez même pas à le voir...

Tremblante encore de son émotion récente, elle montre la photo du jardin:

— C'est vous qui avez reçu cela?

— Mais oui... un peu tard, il est vrai!

Mon éditeur me l'a envoyée au Maroc, et elle ne m'est revenue que ces jours-ci, après bien des pérégrinations... Mais déjà, je savais que vous aviez quelque affection pour Roselyne.

Une leur amusée passa dans les prunelles de Muriel.

— Ah! oui, dit-elle, depuis que Monique et vous m'aviez surprise plongée dans certaine lecture... Et je vous en ai tant voulu d'avoir trouvé "médiocre" mon poète préféré!

Il rit, joyeux, et elle sourit aussi, attendrie...

— Alors, prononce-t-il, très tendre, vous ne regrettez pas trop Mme Roselyne? Elle dit, très bas:

— Non...

— Et vous voulez bien permettre à M. de Linerose, au nom de votre tante disparue, qui fut pour lui une chère maman, de vous offrir ce jardin que vous aimez... et la villa aux glycines?

Trop émue, pour articuler une parole, elle inclina la tête.

— Alors, petite cousine, tendez-moi la main, voulez-vous?

Elle la lui donna. Il la retint un instant dans les siennes, palpitante comme une mouette captive, et dit, grave soudain:

— Muriel, vous n'avez plus personne ici-bas. Votre tante Georgina vous aurait accordé tendresse et protection. Me permettez-vous de la remplacer auprès de vous? M'accordez-vous votre confiance?

Elle fit oui, conquise cette fois... mais un peu de tristesse restait en elle.

Elle proféra timidement:

— Je vous remercie...

— Alors, je peux partir tranquille?...

Vous ne parlerez plus de vous en aller et vous ne me fuirez plus comme un petit animal farouche?

Gagnée, elle rit:

— Non... ne vous inquiétez pas!...

— Dans ce cas, je consens à vous quitter ce soir... car il est tard... et demain... Sa voix vibra, triomphante:

— Demain...

Il s'arrêta pour refouler les pensées se crêtes prêtes à s'échapper malgré lui, et dit seulement:

— Nous parlerons du passé... de votre mère, de ma mère adoptive, de tous ceux qui nous sont chers à tous deux et qui nous rapprochent...

— Oui, fit-elle, vous êtes bon.

Il protesta du geste.

— Maintenant, petite fille, allez vite dîner... Je suis honteux de vous avoir tant retardé...

Muriel accompagna son visiteur jusqu'à la grille. Une grande douceur la pénétrait. Enfin, elle n'était plus seule. Elle aurait désormais un grand frère tendre pour la comprendre, la consoler, la protéger...

Pourtant, elle ne parvenait pas à chasser complètement sa mélancolie.

Au seuil, elle lui dit avec effort:

— Je vous félicite... pour votre mariage avec Monique, et je vous souhaite beaucoup, beaucoup de bonheur.

Le ton était fervent, mais il y avait quelque chose d'altéré dans sa voix.

Elle la regarda profondément:

— Vous savez, annonça-t-il, comme s'il n'avait pas entendu sa phrase, que je donne jeudi un dîner en l'honneur de notre fête du chasselas?...

Je compte sur vous... Votre présence est indispensable.

Il appuya sur le mot. Elle soupira:

— Oui, je viendrai.

— C'est promis?

— C'est promis, monsieur...

— Voulez-vous bien laisser le "monsieur"? Ne sommes-nous pas presque des parents? Dites: André...

Elle obéit:

— André...

— Allons, vous dites ça presque aussi bien que vous disiez "Roselyne".

Elle devint toute rose... Il prit la main qu'elle lui tendait:

— Muriel, êtes-vous sûre, maintenant, que vous pouvez vous fier à moi?

— Oui, André, je sais que j'ai un ami.

Il déclara gravement:

— Vous n'en aurez jamais de meilleur...

XIX

Le village en fête rit sous le velum lilas du ciel vers lequel claquent les bannières éployées.

La "Journée du chasselas", cette journée qui consacre le triomphe de tous ceux qui, pendant des mois, ont peiné sur la vigne rebelle, dans le froid coupant des matins d'hiver et la chaleur pesante des après-midi d'été, s'annonce magnifique.

Ils sont là, en leurs habits du dimanche, tous les paysans qui ont délaissé la serpe ou la sulfateuse, ils sont là, groupés sur la place de l'église, où leurs conversations animées font un bruit de ruche bourdonnante.

De grand matin, ils ont transporté, dans le vaste hangar réservé à cet usage, les corbeilles de grappes qu'ils exposent à la curiosité intéressée des acheteurs, venus en foule des villes et des bourgs voisins.

Un jury distribuera les prix, après avoir longuement discuté, car le beau raisin, bien soigné par des mains habiles et ferventes, est devenu, sous le lumineux climat méridional, une merveille transparente et ambrée.

Il est très difficile de faire un choix parmi ces admirables fruits dont la pulpe, malgré les manipulations de cueillette, a gardé "la fleur", cette fine poussière diamantée qui poudre le grain... Les grappes s'empilent au creux des paniers, ou bien, sur les claies alignées, forment des pyramides, des cônes, des triangles où alternent les grains dorés du chasselas, les grains énormes et bleus de l'oillade, tout cela orné naïvement de guirlandes en papier découpé, voire de banderoles de filigrane qui mettent un scintillement joyeux sur les étalages multicolores...

A Bellevue, Mme Bourrichon est à la limite de l'exaspération. D'un pas nerveux, elle arpente la terrasse, scrutant l'horizon avec des yeux courroucés.

NE MANQUEZ PAS DE LIRE

La Petite Revue

EN VENTE PARTOUT

15 sous

Le Savoir-vivre

LE SERVICE DES GENS DE MAISON (Suite)

Départ des gens de maison. — Les maîtres préviennent huit jours d'avance le domestique dont ils veulent se séparer. Ils lui laissent chaque jour quelques heures de liberté pour chercher une place. S'ils renvoient un domestique sur l'heure, ils doivent lui payer ses huit jours de gages. Il faut une raison grave pour imposer ce départ immédiat. On n'a pas le droit de renvoyer quelqu'un le soir; mais on doit lui assurer un abri pour la nuit qui vient.

Le certificat. — On ne peut refuser un certificat. On n'a pas le droit de donner après coup des renseignements qui contredisent le certificat que l'on a signé. Le serviteur muni d'un bon certificat peut nous citer en justice s'il apprend que nous avons mal parlé de lui. C'est pourquoi les maîtres doivent être fort discrets quand ils ont sollicité des renseignements verbaux ou écrits sur un domestique. Ils ne répéteront pas à celui-ci ce qu'on a dit de lui.

Franchise mutuelle. — Soyons francs de part et d'autre au moment du départ. Au lieu de chercher des prétextes qui ne trompent personne, que les domestiques disent simplement qu'ils désirent changer de place, avoir un service plus doux, des gages plus élevés. Que les maîtres formulent nettement et tranquillement les reproches qu'ils ont à faire. Cette franchise est d'usage entre chefs et employés: les maîtres et les domestiques devraient l'adopter.

Pour garder son personnel. — Faut-il, en ce temps de crise domestique, garder à tout prix son personnel? Ce serait une erreur. Soyons indulgents pour les petits travers, les imperfections du service, mais ne supportons pas le moindre manque à la morale ou à la probité. La dignité de notre maison subirait aussi une atteinte si nous permettions l'insolence et le manque d'égards. Mieux vaut des gens inexpérimentés, mais honnêtes et dociles, que des gens parfaitement stylés qui nous tromperaient, transgresseraient nos ordres et mèneraient une vie scandaleuse. Et mieux vaut se servir soi-même que d'introduire chez soi des personnes à qui on ne saurait accorder ni estime ni confiance.

Droits et devoirs mutuels. — Enfin, n'oublions pas que, si les maîtres et les domestiques ont des droits, ils ont aussi des devoirs très stricts. Maîtres, vous devez aider, surveiller, conseiller ces personnes moins instruites, moins fortunées que vous, plus désarmées devant la vie. Serviteurs, vous devez être fidèles et dévoués. Au lieu de chercher la place où l'on gagne le plus, cherchez la place où l'on peut estimer et aimer ses maîtres.

LA PROCESSION DES HEUREUX EPOUX DANS L'ANCIENNE ANGLETERRE

En Angleterre, autrefois, il existait une curieuse coutume: celle de célébrer par une fête les heureux ménages. Les seigneurs avaient coutume de décerner, aux époux heureux et vertueux, un singulier prix.

Le mari et la femme qui, après un an et un jour de mariage, pouvaient affirmer par serment sans s'exposer à être contredits, qu'ils avaient vécu parfaitement satisfaits l'un de l'autre, avec honnêteté et en paix, se présentaient à l'église devant un jury composé de douze célibataires (six femmes et six hommes); on leur lisait une vieille formule de serment en vers:

"Jurez devant Dieu que depuis que vous êtes mariés, vous n'avez commis l'un envers l'autre aucune offense en pensée, en parole ou en action; que jamais il n'y a eu de dispute entre vous; que depuis le moment où le clerc

En Causant

de la paroisse a dit *Amen* à votre messe de mariage, vous n'avez jamais regretté d'avoir été unis; que vos mains peuvent se joindre et se serrer en ce moment avec la même tendresse et la même confiance que lorsque vos lèvres ont prononcé devant le prêtre le *Oui* solennel."

Après ce serment des époux, on leur donnait un jambon; puis on les faisait asseoir sur un siège de bois muni de brancards, réservé pour les cérémonies. On les portait en triomphe autour de l'église, à travers les rues; l'intendant, les principaux officiers du seigneur, les douze jurés et une foule d'habitants marchaient derrière sur deux rangs, au son des instruments; on agitant en l'air des drapeaux et d'autres signes; le jambon aussi jouait son rôle à l'extrémité d'un grand bâton; les chants, les acclamations retentissaient de toutes parts.

La dernière procession de ce genre paraît avoir eu lieu dans le comté d'Essex, à Dunmow, le 20 juin 1751. Un tisserand de Weathersfields, nommé Thomas Shakshaft, et sa femme furent les joyeux héros de cette fête, qui avait attiré un nombre extraordinaire de spectateurs.

Dans les récits contemporains, on trouve la remarque railleuse que ce prix n'avait été décerné que six fois à Dunmow depuis l'origine de la coutume qui remonte en l'an LIII.

LA BONNE TENUE A TABLE

A table, il est des usages que les gens de bonne compagnie connaissent d'instinct et d'éducation. Mais il n'est pas inutile de les rappeler.

On mange les viandes en tenant sa fourchette de la main gauche et le couteau de la main droite, afin de découper successivement les morceaux que l'on va porter à sa bouche, au lieu de découper toute sa viande en petits morceaux, avant de commencer à manger. On mange de même façon les fruits, mais non les légumes. On se sert de la fourchette pour les entremets, souvent même pour une crème, ce qui paraît être un problème.

On ne coupe pas son pain; on le casse, on le rompt, et l'on évite d'en demander plusieurs fois, hormis dans l'intimité.

On écrase la coque des oeufs que l'on a finis, ce qui intriguait fort feu Sarcey, qui s'en amusa dans une de ses chroniques. On ne touche à rien avec ses doigts, si ce n'est au pain, et à certains fruits. Cependant, les pincettes étant jugées inconfortables, il est accentué de manger les asperges avec ses doigts.

On a soin de manger ce qu'on a pris, en évitant de faire table rase de son assiette et de saucer avec du pain.

Au commencement du XIX^e siècle, le maître de maison découpait lui-même, à table, le bouilli, le rôti et les volailles; il servait ses voisins immédiatement de droite et de gauche, et envoyait leur part à chacun par les serviteurs.

Aujourd'hui, le maître d'hôtel passe aux convives les plats qui ont été dé-

PENSEES

Dans notre vie, il y a des joies qui touchent à l'extase et des douleurs qui touchent à l'abîme; la joie révèle le ciel et la douleur l'enfer.

Marie Jenni.

Souffle, souffle, vent d'hiver; tu n'es pas si cruel que l'ingratitude humaine.

Shakespeare

coupés à l'office, faisant en sorte cependant que le rôti ou la volaille conserve sa forme primitive. Les invités peuvent ainsi juger de la qualité du rôti ou de la volaille.

L'usage de présenter à table les plats avant de les servir n'a cours qu'au restaurant ou à l'hôtel. C'est là une espèce de contrôle discret, car on serait parfois tenté de suspecter la bonne foi d'un restaurateur. On ne saurait, sous peine d'impolitesse, suspecter une maîtresse de maison, dont on est l'hôte, sur la qualité des mets.

On passe les plats en servant d'abord les femmes par rang de place, et la maîtresse de maison, la dernière; puis les hommes, par rang de place, et le maître de maison, le dernier.

Cependant, une coutume actuelle permet de servir les invités, en commençant par les personnalités de choix, et ensuite, à tour de rôle s'occuper des sexes et de la qualité des convives.

INCONSCIENCE ! DISTRACTION !

N'avez-vous pas parmi vos relations — je n'ose dire parmi vos intimes! — des gens maladroits qui ont la spécialité bien connue de dire ce qu'il ne faut pas dire, de faire ce qu'il ne faut pas faire; et qui réussiraient certainement sans la mansuétude de leurs amis à faire battre des montagnes? Ils sont souvent séduisants — ce qui vous désarme un peu à leur endroit — et presque toujours bien intentionnés... mais combien mal inspirés! Pour un peu on serait tenté en parlant d'eux de dire avec Voltaire: "Mon Dieu, gardez-moi de mes amis! mes ennemis je m'en charge!" Sont-ils distraits ou inconscients? Où finit l'une, où commence l'autre? Et quelle a été leur enfance? Autant de questions qui ont leur intérêt au point de vue psychologique.

Il me semble que la distraction participe plutôt de la vie physique et l'inconscience de la vie morale. De là le retentissement à la fois plus ou moins profond et tout à fait différent que peut avoir le résultat de l'une ou de l'autre. Voulez-vous des exemples? L'enfant qui oublie de dire bonjour en entrant chez sa grand-mère, le monsieur qui se verse à boire dans son rond de serviette (authentique!) agissent par distraction. Mais l'adolescent qui, à l'approche d'un examen dont dépend sa carrière, négligera l'étude d'un sujet essentiel pour en approfondir un autre qui lui plaît davantage, l'ami qui vous ayant demandé un signalé service vous saura à peine gré de vos efforts et vous réclamera avec sérénité une chose presque impossible, sont des inconscients.

Manque de raisonnement et de tact? Pas toujours. Dans la distraction, il y a de l'oubli; dans l'inconscience une part d'instinct. Les grands artistes sont (à de rares exceptions) des inconscients; ils vivent dans une autre sphère et n'envisagent pas les choses comme nous. Ils planent en quelque sorte au-dessus des réalités de la vie, ils sont "dans la lune", c'est-à-dire dans leur monde à eux d'où ils viennent parfois dans le nôtre agir avec une parfaite inconscience qui les rend assez peu confortables à vivre! Mais les gens distraits comme les inconscients ont en commun un point capital: ils ne se rendent pas compte de la portée de leurs paroles et de leurs actes. Ils n'ont aucune mauvaise intention, sont d'une naïveté et d'une candeur déconcertantes et restent pétrifiés devant le résultat de leurs oeuvres.

V. BARTON

L'Art de Dresser la Table

La vie sociale de la famille, que le genre en soit simple ou cérémonieux, se concentre autour de la table. C'est pourquoi il faut la dresser avec art, donner à son service de l'élégance, de l'intérêt, du charme, et une harmonie de décoration qui lui confère une personnalité irrésistible. Et que la table soit modestement ou somptueusement dressée, l'harmonie de son ensemble doit faire ressortir un plan artistique défini. Tous les accessoires qui en composent le service — l'argenterie, la porcelaine, la verrerie et les toiles — sont comme les reflets de la vie gracieuse de la famille.

LES VERRES

Le gobelet est l'aristocrate des verres. Sa forme classique est celle d'une brillante coupe ronde reposant sur une patte haute et mince. Dans certains styles, cependant, le pied devient un simple bouton. Mais de toutes façons, le gobelet est toujours pourvu d'un pied. Il est le plus important du groupe des verres de table, et tous les verres d'un service tiennent plus ou moins leur forme de la sienne, suivant ses contours de très près.

En plus du gobelet, on doit placer à chaque couvert au moins un autre verre pour le vin. Pour les dîners de cérémonie, on en met deux mais jamais plus. La forme et la grandeur de ces verres supplémentaires varient suivant leur fin. Ainsi, le verre pour le sherry (vin de Xérès) n'a pas la même forme que celui pour le claret ou le Bordeaux. On place à côté la coupe à champagne si gracieuse sur sa tige mince et légère.

Le verre à sorbet est une coupe de moyenne profondeur sur tige courte. Il sert pour les sorbets, la crème à la glace et les desserts glacés. Cependant, beaucoup de maîtresses de maison préfèrent la coupe à champagne pour cet usage, peut-être parce qu'elle est plus imposante en hauteur et en dignité.

Le verre Apollinaris est petit et étroit. On l'emploie pour les liquides servis en petite quantité, tels que: le jus d'orange, de raisin, l'eau minérale. On s'en sert aussi pour l'eau quand l'espace est restreint, pour les cabarets du déjeuner ou pour les tables de bridge. Il contient à peu près cinq onces.

Le verre Highball est haut. Il est destiné au thé, au café, au chocolat glacés. Sa capacité est de douze onces environ.

La maîtresse ajoute encore à son service: la coupe pour le pamplemousse, le verre de table ordinaire, le verre à bière (la chope), les cabarets pour hors d'oeuvres, les bols à salade, les salières, les coupes à fruits et de jolies assiettes de grandeurs variées. (Courtoisie du "Delineator")

L'HEURE CHARMANTE

La fin du jour est l'heure charmante réservée à l'intimité, aux méditations, aux rêveries, aux bonnes causeries; et les soirées, qui ne seront pas prises par les devoirs mondains, peuvent être remplies et organisées de telle sorte, qu'elles paraissent trop courtes même à ceux vivement épris de plaisirs mondains. Une femme soucieuse du bonheur de son entourage, conformera ses habitudes à celles de son mari; après une journée d'un labeur quel qu'il soit, le mari mérite de trouver à son foyer une compagne toujours gracieuse, prête à partager avec plaisir, à accepter comme plaisantes même les distractions contraires à son goût, parties de cartes, de dames, d'échecs, etc. La musique, la lecture, les causeries, les travaux manuels offrent leurs inépuisables ressources et les heures s'écoulent joyeuses, paisibles, reposantes, dans la maison gouvernée par une intelligence et un cœur.

LA PETITE POSTE

ATTENTION...

Les annonces de la Petite Poste sont publiées à raison de:—

UNE INSERTION : 75c

Cette somme donne droit à dix-huit (18) mots abrégés. La Direction n'accepte aucune formule FANTASISTE et se réserve le droit de retrancher ce qui ne serait pas conforme au règlement.

Chaque annonceur devra fournir, pour le renseignement de la Direction, outre le pseudonyme les nom et adresse véritables — ceci est OBLIGATOIRE. Chaque envoi devra être accompagné du montant requis — bon postal ou timbres.

Les annonces doivent nous être adressées avant le douze du mois qui précède la publication de la revue.

Ceux qui désireront se faire adresser leur courrier à La Revue Moderne, n'auront qu'à ajouter quelques timbres en plus, pour que nous leur en fassions l'expédition. Le courrier non réclamé, après une période de soixante (60) jours sera détruit.

On devra adresser:—

La Petite Poste,
La Revue Moderne,
320, rue Notre-Dame est,
Montréal.

Désirent des correspondants, les jeunes filles dont les noms suivent:—
Mesdemoiselles:

C. RIEUSE—Inst. (Corr. de 23 à 30 ans; ser. dist. cours classique; but: culture et distraction). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

JOSETTE LIRETTE—Grande blonde de 23 ans, désire correspondants. Poste restante, Vaudreuil Station, P. Q.

MICHELLE—Brune, 20 ans. (Corr. dist. et ser.) Poste restante, Vaudreuil Station, P. Q.

PIERRETTE—Dist. élégante. (Corr. dist. inst. de 27 à 35 ans). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

GEMME D'AMOUR—Seule, grande, ser. dist. inst. (Corr. ser. de goûts, d'éducation et de culture raffinés seulement). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

SYLVIE D'AUBRY—Dactylographe. (Corr. de 20 à 25 ans, inst. dist. aimant sport, lecture, etc). Poste restante, Saint-Félicien, Lac Saint-Jean, P. Q.

NICOLLE RENY—Etudiante. (Corr. inst. dist. de 18 à 24 ans; but: littérature française et sport). Poste restante, Saint-Félicien, (Roberval), P. Q.

ISABELLE LESAGE—Brunette dist. inst. (Corr. très bonne éducation, de 23 à 40 ans). C. P. 1224, Montréal, P. Q.

MARIETTE—27 ans, grande brune. (Corr. dist. inst. de 28 à 40 ans; but sérieux). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

SENORITA LOLITA—27 ans, brune montréalaise. (Corr. célib. très honnête, catholique, de 27 à 35 ans). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

MARIE-PAULE VIOLETTE—(Corr. de 25 à 40 ans, dist. bonne éducation, belle position; rep. ass.) Poste restante, S. O. 61, 3829, rue Sainte-Catherine est, Montréal, P. Q.

VIOLETTE DESCHAMPS—(Corr. dist. inst. de 20 à 25 ans). Poste restante, Grand'Mère, P. Q.

LISE LEDOUX—18 ans. (Corr. but: simple passe-temps). C. P. 1133, Contrecoeur, (Verchères) P. Q.

RENEE DES PRES—(Corr. spirituel de 18 à 23 ans). C. P. 416, Dunham, P. Q.

Désirent des correspondantes, les messieurs dont les noms suivent:—
Messieurs:

JOE SMITH—Anglais, 42 ans, désire connaître jeune fille qui travaille parlant l'anglais. Livraison générale, Station B. rue Sainte-Catherine ouest, Montréal, P. Q.

JEAN VEUX—(Corr'tes inst. dist. de 20 à 25 ans). Métabetchouan, Lac Saint-Jean, P. Q.

SOLITAIRE—(Corr'tes de 18 à 22 ans, inst. dist. rep. ass.). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

Le Jardin de l'Enchantement

— Annette!... Annette!... Quelle heure est-il?

Pour la dixième fois peut-être, au cours de cette après-midi, la femme de chambre, docile, va consulter la pendule.

— Cinq heures, annonce-t-elle en revenant.

— Cinq heures!...

Le ton de la maîtresse du logis semble présager les pires catastrophes...

— Appelez Mlle Monique.

— Bien, madame.

Mme Bourrichon continue sa promenade en marmottant des mots de mépris à l'adresse de la stupidité des hommes.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, maman?

interroge Monique avec candeur.

Mme Bourrichon éclata:

— Il y a... il y a que, depuis ce matin onze heures, ton père est parti et que je ne l'ai pas encore revu. C'est trop fort!

— Il aura été retenu au comité.

— Retenu? Comme si on avait besoin de lui!... Tu peux imaginer sa compétence en matière de chasselas... Un homme qui a passé sa vie sur les cuirs à tanner!

— Mon Dieu, maman, observe Monique, placide, en faisant bouffer d'un doigt savant la mèche qui se dresse sur son front en crête de coq, je te trouve bien nerveuse aujourd'hui.

— On le serait à moins! gronde Mme Bourrichon. Ne sais-tu pas, malheureuse enfant, qu'il m'avait promis de me rapporter, aussitôt après le déjeuner, le résultat de son entretien avec M. de Linerose?

— Mais pourquoi ne lui as-tu rien demandé, ce matin?

— Parce que, ce matin, sa visite faite, M. de Linerose l'a emmené dans son auto, pour assister au banquet offert aux membres du jury. Ton père a eu à peine le temps de me glisser: "Je m'échapperai pour venir te conter cela, puisque, ce soir, nous dinons au château". Tu vois comme il tient sa promesse? Tu verras que nous serons obligées de partir à Boisfleury avant de rien savoir.

Le pas de Mme Bourrichon martèle plus rageusement les dalles de la terrasse.

— Et puis, reprend-elle avec rancune, pourquoi, lorsqu'on vient lui demander la main de ma fille, se permet-il de s'enfermer dans son bureau et ne de pas me faire appeler, moi, la mère?

— Mais, maman, tu sais bien qu'on t'a cherchée partout. Tu étais partie à Riverrain, visiter l'exposition.

— Quand je suis arrivée, je les ai trouvés en grande conférence, M. de Linerose et lui.

— Oh! en conférence!... Je t'ai vue de la fenêtre... Tu descendais de l'auto comme M. de Linerose allait monter dans la sienne avec papa.

— Eh! pouvais-je me douter que notre voisin viendrait ce matin?... D'ordinaire, les visites protocolaires ont lieu l'après-midi.

— Ce n'est pas certain qu'il ait voulu faire une demande officielle... Moi, je crois qu'il aura seulement tenu à manifester ses intentions pour que papa me sonde à ce sujet, dit Monique, avec un petit air supérieur.

— Enfin, se résigne la mère, quoi qu'il en soit, je dois aller m'habiller maintenant. Nous risquerions d'être en retard à Boisfleury. Où est miss?

— Miss est partie.

Mme Bourrichon sursaute.

— Comment, partie? Où ça?

— Bien, à Riverrain... Elle est allée s'habiller. Je l'y ai autorisée, je n'avais plus besoin d'elle.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire? S'habiller?... Pourquoi?

— Pour le dîner du château, je suppose.

Mme Bourrichon pense étrangler de surprise.

— Elle... elle est invitée?...

— Voyons, maman, tu sais bien: notre voisin est un peu son parent... La tante de miss Muriel a élevé M. de Linerose.

Enfin, rappelle-toi cette histoire de la villa aux Glycines... cette villa où miss s'est installée, on ne sait pourquoi, croyant hériter, sans doute. Dame! on en parle assez depuis quelques jours!

— Ah! oui!... je n'y ai rien compris, moi, à cette aventure... Mais je croyais que notre voisin lui en voulait beaucoup de s'être appropriée ainsi la maison de sa tante?

— Il paraît que c'est la faute du notaire.

— Ah!... Alors, ils sont réconciliés?

— Le châtelain et miss Muriel? Ils ne peuvent pas se sentir... Si tu voyais miss! Elle est toujours hargneuse quand il est là...

— Alors, pourquoi cette invitation?

Monique étouffe un bâillement.

— Tu m'en demandes trop... Sans doute aura-t-il voulu se montrer aimable, puisqu'elle quitte le pays...

Mme Bourrichon reste songeuse.

— Je ne conçois pas, remarque-t-elle sèchement, que M. de Linerose, nous invitent, invite en même temps ton Anglaise...

— Ça ne se fait pas... je ne le croyais pas capable d'un tel manque de tact...

Monique hausse les épaules. Tout cela lui est, à la vérité, fort indifférent. Pour elle, Muriel n'existe pas plus que ces cueilleuses qui penchent tout le jour sur les ceps leur taille fatiguée. Monique est le centre du monde; en dehors d'elle, de ses désirs et de ses vœux, rien n'a de l'importance, et elle n'imagine pas que l'on puisse trouver un intérêt quelconque à une autre personnalité que la sienne.

Nonchalante, elle retourne vers le boudoir où, jusqu'à l'heure du départ, elle essaie de s'embellir à grand renfort de crème et de poudre, qui mettent un masque vieilli sur son frivole visage de poupée.

Mme Bourrichon allait quitter la terrasse, lorsqu'elle aperçut l'auto qu'elle guettait avec tant d'impatience.

— Ah! le voilà enfin!

Frémissante, elle s'avança vers l'escalier. Mais son mari ne paraissait pas autrement pressé de venir lui apporter la "bonne nouvelle". Il avait refermé mollement la portière de la voiture et jetait des regards craintifs dans l'allée, comme s'il redoutait d'y avoir apparaître sa femme ou sa fille.

Inquiète soudain, Mme Bourrichon dégringola les marches. M. Bourrichon la regarda venir à lui du même air apeuré que doit avoir le voyageur égaré, menacé par l'impitoyable avalanche... Instinctivement, il plia les épaules.

— Eh bien, Lionel, c'est maintenant que vous arrivez?

— Je vais vous dire, bobonne...

— Pressez-vous, s'irrita Mme Bourrichon. Ignorez-vous l'heure qu'il est? Nous allons sûrement nous mettre en retard pour le dîner au château...

— Oh! le dîner au château!

Il haussa les épaules. On eût dit que c'était là le cadet de ses soucis.

Cette fois, Mme Bourrichon prit peur.

— Mais enfin, qu'y a-t-il? Que voulait M. de Linerose, ce matin?

— Allons, parlez! dit-elle impérieusement.

— M. de Linerose?... Oui... heu... voilà...

Il baissa la voix et fit à sa femme le récit de son entrevue avec le châtelain. A en juger par la mimique de celle-ci, la nouvelle qu'il apportait était loin d'être un bulletin de victoire.

Mme Bourrichon blêmit et, lorsqu'il eut terminé, elle resta un instant silencieuse, atterrée.

Puis, répondant à l'interrogation muette de son mari, elle prononça sèchement:

— Ce n'est pas cela, j'imagine, qui nous empêchera de nous rendre à son invitation?

Le brave homme risqua:

— Vous ne pensez pas que... pour Monique... il vaudrait mieux...

— Du tout, fit-elle catégoriquement. Monique est comme moi... Elle saura se montrer belle joueuse! Je vais lui parler.

.

— Regardez, souffle Mme Mallette à M. Bourrichon, assis près d'elle, cette pauvre miss Muriel est toute pâle. Vous ne la croyez pas malade?

M. Bourrichon ne répond que par un geste embarrassé. La bonne dame, derrière les surtouts fleuris, adresse à la jeune fille un sourire d'encouragement amical.

Autour d'eux, c'est l'atmosphère d'une fin de dîner. Dans l'immense salle à manger de Boisfleury, sous la lumière diamantée des lustres, les valets circulent, attentifs aux ordres d'un maître d'hôtel empressé. Les vins de prix s'irisent au fond des coupes chatoyantes, et le rire des femmes souligne parfois, d'un écho de gaieté, les conversations animées des hommes.

Le curé de Riverrain préside, en face du maître de maison, qu'encadrent Mme Mallette et Mme Bourrichon. Cette

dernière minaude, fait des grâces et rit très haut.

Seule, Muriel, près du bon docteur Mallette, qui essaie de la distraire, ne se mêle pas à la joie des autres. Son regard s'attarde un instant sur M. de Linerose, puis, va vers Monique, et elle réprime un soupir de détresse.

— Mon Dieu, pense-t-elle, fervente, pourvu qu'elle le rende heureux! Il le mérite tant!... Il fut un bon fils, un soldat brave, un ami généreux... Donnez-lui le bonheur mon Dieu! J'ai si peur pour lui de la frivolité de Monique, de son égoïsme, de sa légèreté... Je redoute sa déception possible!

Puis, elle essaie de chasser ces pensées comme indignes d'elle... Pourquoi, après tout, Monique ne serait-elle pas une excellente épouse? Elevée maladroitement par des parents trop faibles, elle n'a pas appris le vrai sens de la vie. Il se pourrait que le changement d'existence, l'affection d'un compagnon tel que son futur mari transformeraient complètement son caractère.

— C'est tout ce que je désire, pensait ardemment Muriel. Moi, je ne compte pas!

Les toasts touchaient à leur fin... On avait célébré éloquemment les différents crus de Gascogne, bu à la prospérité des vignes productrices, au pays florissant des grappes d'or.

Comme le président du comité se rasseyait, au milieu des bravos qui ponctuaient son discours, le vieux curé prit la parole.

— Mes amis, avant de quitter cette table hospitalière, je vous demande de vous associer aux vœux que je forme pour l'hôte accueillant qui nous a réunis ici.

Des bravos éclatèrent, nourris et enthousiastes.

L'orateur réclama à nouveau le silence.

— Le moment est d'autant mieux choisi, poursuivit-il, que M. de Linerose se propose d'ajouter, au charme de ce château attrayant, la grâce d'une châtelaine.

Il y eut un léger brouhaha de sympathie et d'attente. Tous les yeux s'étaient tournés vers le maître de maison, et personne ne s'avisait que Mme Bourrichon se mordait les lèvres avec dépit.

Le châtelain se leva.

— Mes chers amis, dit-il, je vous remercie de votre sympathie et de la façon cordiale dont vous vous associez à mes joies. M. le curé a dit vrai: j'ai le plaisir de vous annoncer mes toutes proches fiançailles.

Muriel cherche les yeux de Monique; mais au lieu de la joie qu'elle s'attend à y voir, elle y découvre une gêne inexplicable.

Soudain, elle voit M. de Linerose reculer sa chaise... faire le tour de la table... s'approcher du docteur Mallette... Du docteur Mallette?... Mais non, c'est vers elle qu'il se penche, vers elle, Muriel, qui, de pâle qu'elle était, devient tout à coup rose comme un ciel matinal et se dresse debout, les mains à la poitrine.

Monique ne sut pas ce que son... fiancé présumé pouvait glisser dans l'oreille de "miss", mais "miss" entendit bien une voix chère lui chuchoter:

— Muriel... prêtez-moi votre main...

l'instant seulement de présenter à nos amis la future Mme de Linerose... et puis, je vous la rendrai... en attendant l'heure prochaine où vous me la donnerez pour toujours...

Sous le regard des yeux tendres qui l'enveloppent, elle suit son ami sans protester, suffoquée d'allégresse.

Rayonnante, Muriel vit une sorte de rêve merveilleux qu'elle n'ose encore prendre pour la réalité. Des mains se tendent vers elle... des voix joyeuses s'élèvent, associant son nom à celui d'André.

Dans une brume, elle aperçoit les figures amicales des convives, le sourire complice du bon curé, la face verte de Mme Bourrichon, la bouche pincée de Monique...

Elle murmura tout bas:

— André... c'est vrai?

Et, comme le cher visage se penche vers elle pour ce premier baiser de fiançailles, elle voit au fond des prunelles qu'elle a cru détester son bonheur se lever comme une aurore...

F I N

L'abbé Perreyé

UNE BIÈRE POUR CHAQUE GOÛT

3 bières... à votre choix

INDIA PALE

... un breuvage actif, pétillant, sain et vigoureux. La Bière Molson originale, avec ce goût que toute bière véritable doit avoir. (Étiquette Blanche).

EXPORT

... il y a de la vie et de la gaieté dans cette bière mousseuse, consistante et riche en houblon; la favorite des hommes qui savent quel goût doit avoir une bière. (Étiquette Dorée).

STOCK

... une bière qui regaillardit et satisfait; de forte consistance, mais douce et moelleuse. Plus douce au goût que l'India Pale ou l'Export. (Étiquette Bleue).

MOLSON

*"la bière que votre
arrière grand-père buvait"*

ÉTABLIE à MONTREAL en 1786



Une leçon concernant la préparation des gâteaux. Les élèves de l'Ecole Ménagère de Montréal constatent que la Poudre à Pâte "Magic" produit invariablement de meilleurs résultats.

"Nous employons la Poudre à Pâte 'Magic' exclusivement"

dit Soeur Sainte-Marie Edith,

directrice de l'Ecole Ménagère de Montréal

"C'est qu'aucune autre poudre à pâte ne répond à notre standard de qualité uniforme, de pureté et d'efficacité constante"

L'Ecole Ménagère de Montréal est réputée pour l'excellence de ses méthodes d'enseignement, en même temps que pour les remarquables résultats qu'elle obtient dans le domaine de l'économie domestique. Soeur Sainte-Marie Edith, qui en est la distinguée directrice, est l'une des plus grandes autorités au Canada en matière d'art culinaire.

"Nous nous efforçons de faire comprendre à nos élèves", dit Soeur Sainte-Marie Edith, "toute l'importance qu'il y a d'employer une poudre à pâte sur laquelle on peut toujours compter. Car de la faillite de la poudre à pâte, il résulte la perte d'un temps précieux et le gaspillage d'ingrédients coûteux.

"Nous employons et recom-

mandons exclusivement la Poudre à Pâte "Magic" parce qu'elle est pure et ne contient aucun ingrédient nuisible. Comme question de fait, aucune autre poudre à pâte ne répond à notre standard de qualité uniforme, de pureté et d'efficacité constante".

Cette déclaration vient confirmer l'opinion déjà exprimée par d'autres experts en art culinaire. La Poudre à Pâte "Magic" est employée exclusivement par la majorité des diététistes et professeurs des institutions et des écoles ménagères du Canada tout entier.

Guidez-vous sur l'expérience de ces autorités. Employez vous aussi la Poudre à Pâte "Magic" et vous verrez qu'elle améliorera même vos meilleures recettes.



Essayez la délicieuse recette de Gâteau Espagnol de Soeur Sainte-Marie Edith.

GÂTEAU ESPAGNOL

1/2 tasse shortening	1 tasse sucre
2 oeufs	1 3/4 tasses farine à pâtisserie
3 c. à thé Poudre à Pâte "Magic"	1 c. à thé cannelle
	1/2 tasse lait

Transformez le shortening en crème, ajoutez sucre et jaunes d'oeufs, puis battez bien. Tamisez ensemble farine, poudre à pâte et cannelle, puis ajoutez en alternant avec le lait. Incorporez ensuite les blancs d'oeufs. Faites cuire à four modéré (350° F.) dans un plat tubulaire graissé, durant environ 40 minutes. Recouvrez finalement de Glaçage Mousse de Mer.

GLAÇAGE MOUSSE DE MER

1/2 tasse cassonade pâle	1 tasse sucre granulé
1/4 tasse d'eau	1/4 c. à thé crème de tartre
Blancs de 2 oeufs	1/4 c. à thé sel.

Faites bouillir sucre, eau et crème de tartre sans brasser, jusqu'à ce que le sirop fasse de longs fils à 248° F. Versez lentement sur les blancs d'oeufs battus, battant continuellement jusqu'à ce que le tout soit assez épais pour garder sa forme. Ajoutez le sel, fouettez de nouveau, puis répandez en une couche épaisse sur le gâteau.



Tested and Approved by
SERIAL D-NO. 6
The Chatelaine Institute
MAINTAINED BY
The Chatelaine Magazine

Fabriquée au Canada

"Ne contient pas d'alun". Cette déclaration sur chaque boîte est votre garantie que la Poudre à Pâte "Magic" ne contient ni alun ni ingrédient nuisible.

Vous apprécierez la variété des délicieuses recettes contenues dans le Livre de Cuisine "Magic"—il en renferme plus de 200. Envoyez ce coupon et vous en recevrez un exemplaire gratuitement.



STANDARD BRANDS LIMITED

Fraser Avenue and Liberty Street, Toronto, Ontario

Veuillez m'envoyer *gratuit* un exemplaire du Livre de Cuisine "Magic".

L.M-10

Nom.....

Adresse.....

Ville.....Prov.....